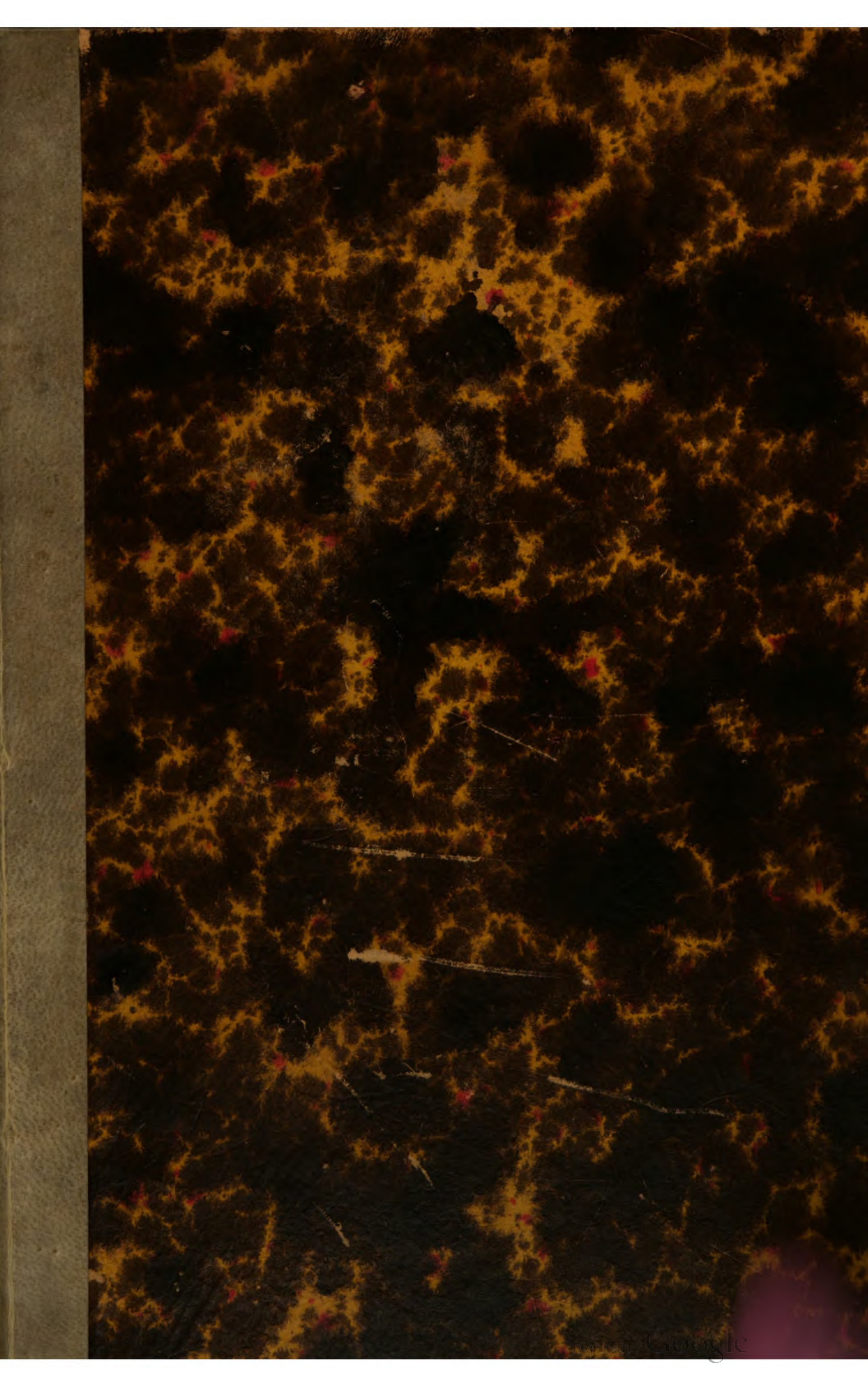
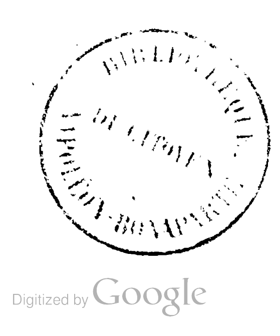





BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
M. 3526.

LE
PERROQUET
DE
WALTER SCOTT.



LE

PERROQUET

DE

WALTER SCOTT.

ESQUISSES DE VOYAGES. — LÉGENDES, ROMANS. — CONTES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES;

PAR

AMÉDÉE PICHOT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

AUGUSTE BOUCHERON, LIBRAIRE,

rue de la Chaussée-d'Antin, 22;

BELLIZARD ET Ce, A SAINT-PÉTERSBOURG.

1834.



LE PERROQUET DE WALTER SCOTT.

ESQUISSES DE VOYAGES. — LÉGENDES, ROMANS. — CONTES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES ;

PAR

AMÉDÉE PICHOT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

TYPOGRAPHIE DE A. ÉVERAT,

RUE DU CADRAN, N° 16.

1834.

L'AUTOPSIE,

CONTE ANATOMIQUE.

§ Ier.

PROLÉGOMÈNES BIOGRAPHIQUES. — PHYSIONOMIES MÉDICALES.

Mira, que medico he sido,
...... ; non esta olvidada
La ciencia.

CALDERON DE LA BARCA, *El medico de su Honra.*

Honora medicum, dit l'Ecclésiaste. Je suis personnellement trop intéressé à ce précepte pour l'oublier. Loin de moi l'idée de trahir les mystères de l'art ou de faire la satire de ceux qui le professent. Je l'avouerai, cependant, il serait fâcheux pour la littérature satirique et comique que tous les médecins-auteurs eussent les mêmes scrupules. Yorick disait de notre société si fière de sa civilisation niveleuse, qu'elle ne ressemblait pas mal à un sac de vieilles pièces de monnaie usées par le frottement. La comparaison devient d'autant plus juste aujourd'hui, que nous avons perdu jusqu'à l'enveloppe *supercutanée* du costume, qui, du temps d'Yorick, différenciait au moins les classes et les états. Eh bien, s'il est une profession où les phy-

sionomies originales soient encore un peu moins rares, c'est celle des médecins. Aucune n'offre plus d'honorables caractères, plus de nobles dévouemens, plus d'esprits logiques ou élevés, mais aucune aussi n'offre plus *d'individualités exceptionnelles*, comme nous disons depuis quelque temps, plus *d'humoristes*, comme disent les Anglais. Il est vrai que pour comprendre les humeurs bizarres ou les vertus d'une caste d'initiés, il faut être initié soi-même. Je n'ai jamais vu faire au vrai la caricature d'un docteur que par un confrère. Non que je veuille insinuer qu'il suffirait d'être médecin pour refaire, par exemple, le livre intitulé: MÉMOIRES D'UN MÉDECIN, idée excellente, mais manquée; cadre heureux, mais où il fallait placer d'autres personnages que des patiens, pour créer un pendant à GILBLAS, cet admirable tableau de la vie humaine, dont je regrette seulement que le héros ne soit après tout qu'un fripon.

Vous qui croyez qu'on ne peut plus rire des enfans d'Hippocrate, après Molière, lisez dans le grand DICTIONNAIRE DES SCIENCES MÉDICALES, l'article MÉDECIN, vous verrez que de variétés encore dans le genre et l'espèce ! — le médecin pédant et le médecin petit-maître, le médecin brusque et le médecin galant; il n'est pas jus-

qu'aux classiques Purgons, qui n'aient là leurs héritiers traditionnels. L'auteur trouve même à faire toute une *monographie* d'un genre hybride ou bâtard, la monographie des *charlatans*, qu'il range dans une classification calquée sur celle des insectes [1].

Quant à moi, si je me croyais le talent de peindre, au lieu de tracer ainsi des portraits de fantaisie, mémoriographe plus sentimental que critique, je préférerais esquisser, pour moi plutôt que pour mes lecteurs, quelques-unes de ces hautes renommées ou de ces physionomies originales du monde médical, qu'il m'a été donné de rencontrer dans ma vie, et dont mon

[1] C'est une classification demi-bouffonne et demi-savante à la manière de celle de M. Ch. Fourrier le phalanstérien, dans sa Théorie des Analogues. « Ainsi que les insectes, les charlatans sont répandus avec » une abondance vraiment prodigieuse, changent plusieurs fois d'ex- » térieur, revêtent mille formes diverses; les uns semblent avoir des » ailes comme les *phalènes :* ce sont les charlatans titrés qui s'élèvent » aux plus hautes dignités; les autres se traînent à l'instar des *cimex* et » se décèlent par leur manége vil et odieux, comme les *cimex* par l'o- » deur infecte qu'ils exhalent. Ceux-ci traînent obscurément leur » existence, et, de même que les *acarus*, sont presque impercepti- » bles ; ceux-là brillent au grand jour, habitent les salons, et appel- » lent les regards de l'observateur par le bruit qu'ils font et le bruit » qu'ils font faire comme les grands *scarabées* par leur grosseur et » leur forme singulière. Enfin tel charlatanisme se défend par son im- » pudence comme les coléoptères par les étuis cornés qui les enve- » loppent, etc. »

imagination impressionnable oppose souvent les têtes antiques aux figures moins caractérisées de nos écoles et de nos académies actuelles.

Comme à tous ceux de mes contemporains qui ont vécu à peu près la moitié du nombre d'années que le Psalmiste assigne pour durée à la vie de l'homme, j'ai pu connaître de ces vieux prêtres d'Esculape, reliques vivantes de l'ancien régime en médecine, traditions personnifiées de je ne sais combien de systèmes ou de dogmes empiriques, dans la foi desquels moururent nos pères. Hélas! quand nous étudions l'histoire de ces panacées, qui ont du moins immortalisé leurs inventeurs, ne semble-t-il pas que c'est de nos thèses que veut parler l'Évangile en disant : *tradidit mundum disputationibus eorum*?

La première figure de médecin qui fit impression sur mon esprit, et que j'y retrouve encore distinctement gravée au milieu de mes souvenirs d'enfance, est celle du célèbre docteur Pomme, le médecin des vapeurs, plus qu'octogénaire déjà au commencement de ce siècle. La grande vogue du docteur Pomme remontait au règne de Louis XV, alors que les vapeurs que nous nommons aujourd'hui des névralgies ou des névroses, étaient la maladie de toutes les

dames de la cour et du grand monde. Tronchin seul avait plus de réputation que le docteur Pomme; il est littéralement vrai qu'on l'appelait d'Arles à Paris, c'est-à-dire de près de deux cents lieues, ce que fit plus d'une fois, entre autres, la duchesse de Chevreuse, ou je ne sais plus quelle duchesse, à qui chaque visite du médecin d'Arles coûtait dix mille francs. Le docteur Pomme attribuait toutes les maladies à la même cause, et n'avait qu'un remède fort simple pour toutes, *la tisane de cou d'agneau*. Il n'en avait pas moins trouvé matière à écrire un gros volume sur les *vapeurs*[1]. La révolution, qui vint si brusquement guérir les petites maîtresses de leurs maux de nerfs, diminua beaucoup la pratique du docteur Pomme, et, si je ne me trompe, le persécuta lui-même comme médecin de maladies aristocratiques. Il fut forcé de se cacher; mais il reparut après le 9 thermidor, avec sa perruque à frimas, sa canne à pomme d'ivoire et sa tisane de cou d'agneau, toujours fidèle à ses opinions politiques et à ses opinions médicales, comme si dix ans de république n'avaient pas changé le tempérament na-

[1] TRAITÉ DES VAPEURS. Je crois que la première édition était de 1760. Je n'ai que la seconde, imprimée à Lyon chez Benoît Duplaix, M DCC LXV, avec approbation et privilége du roi.

tional, pensant peut-être que la France aurait évité sa fièvre révolutionnaire, et par suite les horribles saignées de la Terreur, si elle se fût mise au régime de sa panacée rafraîchissante.

La maison de mon père, dont j'ai raconté la légende [1], touchait à celle du docteur Pomme, et ce voisinage me valait, lorsqu'il me rencontrait, une petite tape amicale sur mes joues d'enfant, parfois même quelques mots d'encouragement qui me rendaient tout fier. Cependant j'étais plus heureux encore, je l'avoue, de la protection spéciale de son valet de chambre, nommé Pitré, grâces auquel je jouissais de l'entrée de son jardin hors la ville, avec deux privilèges : le premier de dénicher tous les moineaux qui s'emparaient chaque année d'un étage inhabité de la maison ; le second, de grimper sur un micocoulier, dont les rameaux élégans couronnaient une vieille muraille, et d'y manger gratis autant de fruits que je voulais, tandis qu'il en coûtait un sou par tête aux autres enfans, pour les profits du jardinier. Ces petites particularités ont contribué, sans doute, à conserver dans ma mémoire la figure imposante du docteur Pomme, que je crois entendre en-

[1] Le Trésor du Plan de la Cour.

core grondant sa servante en descendant les escaliers, ou reconduisant un malade jusqu'à sa porte, pour lui recommander une dernière fois la tisane de cou d'agneau. Cette figure s'était même tellement emparée de ma jeune imagination, qu'elle y fit tort long-temps à toute espèce de renommée médicale qui m'apparaissait avec des attributs moins sérieux et moins antiques. Je n'aurais pas eu alors, par exemple, la même foi à un très-spirituel et très-savant docteur de Saint-Remy, qui daignait aussi me taper familièrement sur la joue à la même époque, mais qui, doué de la gaieté la plus communicative, est toujours sûr de faire rire ses malades, s'il ne l'est pas toujours de les guérir.

En l'année 1813, où, sortant du collége, j'arrivai à Montpellier pour prendre rang moi-même parmi les enfans d'Hippocrate, je ne nierai pas que quelques intermédiaires n'eussent un peu altéré le premier type de médecin qui s'était offert à moi dans la personne du docteur Pomme; mais le jour où, empressé d'aller me faire immatriculer au registre des étudians, je traversai les salles que décorent les portraits des vieux professeurs et docteurs régens du Ludovicée, à l'aspect de toutes ces vénérables têtes, la

chaîne du passé fut tout à coup renouée dans mon esprit; plus que jamais la vraie science doctorale me sembla devoir être indispensablement couronnée d'une perruque, et armée pour sceptre d'une canne à pomme d'ivoire, ou d'or. Muni de mon premier reçu d'inscription j'allai donc m'asseoir, plein d'une émotion respectueuse, sur les bancs de la salle inaugurale des cours, et dès qu'un murmure d'approbation et les applaudissemens d'usage m'avertirent de l'entrée du professeur, mes regards fixés sur la chaire s'attendaient à y voir monter un vieillard semblable aux portraits que je venais de saluer religieusement, paré de l'épitoge et de tous les insignes du professorat. Quelle fut ma surprise à l'aspect d'un homme en frac, au teint rosé, au toupet blond, à la démarche droite, et agitant avec grâce devant ses organes olfactifs une rose épanouie ! Toutes mes idées du type médical étaient bouleversées. Une fois dans la chaire, ce professeur élégant promena sur ses auditeurs un regard mêlé de bienveillance et d'autorité; puis, d'une voix sonore et vibrante, d'un ton de prophète ou plutôt de tribun, il commença un admirable discours, riche d'images et de mouvement, mais toujours contenu par le goût. C'était le célèbre professeur Baumes : à sa voix puissante le

prestige de la vieille médecine s'évanouit, et pendant tout le temps que je demeurai à Montpellier, j'aurais eu de la peine à personnifier un type de professeur sous une autre figure que celle d'un blond Apollon, avec une rose à la main. — J'en demande pardon à quelques têtes poudrées de Montpellier, qui étaient plus en harmonie avec la tête du docteur Pomme et avec les portraits académiques de l'école. Mais il y avait d'ailleurs du côté du professeur Baumes deux ou trois autres supériorités coiffées à la *titus*, l'incisif professeur Fages, le persuasif professeur Lordat, élève chéri de Barthez, et le professeur Delpech, dont la mort tragique vient de laisser Dupuytren sans rival. Il faut bien le dire enfin, au nom de mes condisciples, jeunesse indocile et frondeuse, ce n'étaient pas les têtes poudrées qui nous inspiraient le plus de respect et de confiance. Je pourrais citer quelques anecdotes piquantes, pour faire connaître le professeur Baumes, mais j'en ai déjà tiré parti dans un autre ouvrage, et je ne veux esquisser ici de mes types que le simple galbe. Sans autre transition, je passe à l'impression nouvelle, qui cinq ans plus tard ressuscita dans mes souvenirs la physionomie primitive du docteur Pomme.

J'arrivai à Paris jeune docteur, et directement intéressé désormais à contredire l'ancien proverbe de « jeune chirurgien et vieux médecin.» J'avais un peu oublié le docteur Pomme et sa patriarcale figure; mais une lettre de recommandation m'adressait à un ami de ma famille, chez qui le hasard me fit rencontrer, dès ma première visite, le baron Portal; — et ce fut pour moi une véritable apparition du spectre de la vieille médecine. Je dis le spectre, et le mot est à peine une métaphore pour qui se rappelle ce personnage plus qu'octogénaire, ce cadavre desséché, sur lequel on eût pu démontrer facilement l'ostéologie, atteint d'une aphonie qui lui laissait à peine un souffle pour communiquer avec les vivans, mais à qui son âge même, son nom et ses titres assuraient le silence général quand ses lèvres articulaient en paroles son reste de voix[1]. Ma qualité me valut, malgré ma jeunesse, une présentation à ce vé-

[1] Un de mes spirituels confrères, le docteur Réveillé-Parise, à qui je lisais ce portrait, m'a cité une anecdote qui en prouverait au besoin l'exactitude : lorsque la croix de commandeur de la Légion-d'Honneur fut donnée au baron Portal, ce fut avec une vraie surprise et une sorte d'agitation qu'il lut la lettre du ministre qui lui annonçait cette faveur nouvelle : — En vérité, dit un docteur témoin de son bonheur, M. Portal a été si ému que s'il lui restait une dernière goutte de sang dans les veines il en aurait eu une attaque d'apoplexie.

nérable professeur; mais j'en obtins un léger signe de tête seulement, car j'interrompais une de ces causeries que le grand archiâtre ne haïssait pas, et qu'il se hâta de reprendre, lorsque, par réflexion, il se dit sans doute que je n'étais pas tout-à-fait un profane. Justement, le baron Portal parlait de lui-même, et de ce siècle dont il conservait en partie le costume. J'écoutai très-dévotement : « C'était en 1766..... » mais comme je ne suis pas très-sûr d'avoir retenu précisément les propres expressions du narrateur, je dirai seulement qu'il racontait son arrivée à Paris et l'histoire de sa fortune médicale. Le jeune Portal était venu à pied de Gaillac à Paris, plus riche d'espérances que d'argent. De Lyon à Roanne, comme il cheminait lestement avec son léger paquet au bout d'un bâton, il remarqua un jeune péripatéticien comme lui, tout aussi peu chargé de bagage, qui suivait la même route depuis quelque temps; la conversation s'engagea entre les deux voyageurs : tous deux venaient du Midi, tous deux se rendaient à la capitale, l'un pour s'y faire un état comme chirurgien; l'autre, comme ecclésiastique. Le jeune docteur et le jeune abbé se lient d'amitié pendant ce pélerinage à frais communs. Arrivés à Paris, ils se logent dans la même mansarde

et continuent à rêver ensemble le succès de leur première opération chirurgicale, et de leur premier sermon. Un jour, la Gazette leur apprend qu'une des princesses filles de Louis XV est malade dangereusement : « Ah! si je pouvais au moins être chargé de l'ouvrir après sa mort, » dit le jeune docteur; « et moi, de prononcer son oraison funèbre, » dit le jeune abbé...» notre fortune serait faite! » La princesse mourut : le vieux Ferrein, qui était le compatriote de Portal, le choisit pour faire, sous sa surveillance, l'autopsie de l'auguste défunte, et Portal s'en acquitta avec une adresse qui lui valut, l'année d'après, la chaire d'anatomie au collége de France, et successivement tous ses autres titres et places. Une recommandation du même genre fit désigner son ami pour prononcer l'oraison funèbre de très-haute et très-puissante princesse..... j'ai oublié les noms. A quelques années de là le panégyriste de la fille du roi prononça devant l'Académie française le panégyrique de Saint-Louis, il devint grand-vicaire de Lombez, hérita du fauteuil de Lefranc de Pompignan, fut député aux États-Généraux, évêque de Montefiascone, et cardinal..... c'était l'abbé Maury. Ces deux grands dignitaires de la médecine et de l'église, ne se sont jamais perdus de

vue depuis leur point de départ dans la carrière de leurs grandeurs.

Cette anecdote historique, fort agréablement racontée, acheva de me réconcilier avec la perruque à marteau, l'habit français, la canne à pomme d'ivoire et les souliers à boucles du professeur. La date du début de son récit avait ajouté encore à sa solennité. J'ai recueilli depuis, dans la conversation des docteurs Dalmas et Bousquet, d'autres anecdotes curieuses du docteur Portal.

Je remarquerai en passant que le Midi a fourni à Paris plusieurs de ses célébrités médicales, entre autres, le professeur Alibert, type du médecin artiste et du savant aimable; mais je ne veux parler ici que des morts, quelque plaisir qu'on ait à louer ses amis vivans.

Les médecins anglais figurent en assez grand nombre sur mon album de portraits-types et de docteurs *humoristes*. L'*humeur* anglaise est deux fois plus *excentrique* chez les successeurs du premier Browne et de Sydenham. Je pourrais raconter plusieurs anecdotes de Baillie et d'Abernethy, à Londres, d'Hamilton et de Monro, à Edimbourg, du docteur Monro, possesseur d'une belle collection de pièces anatomiques dont il était si jaloux, si avare, qu'on ne pou-

vait en obtenir la vue que par ruse et artifice.

Je vis aussi en Angleterre le fameux Jenner, et au lieu de pouvoir m'entretenir avec lui de la vaccine, je me trouvais ramené sans cesse par d'adroites transitions à lui donner une louange qui semblait le flatter bien plus que celle de sa célèbre découverte. Quelqu'un lui avait dit probablement qu'il passait en France pour un médicastre campagnard, et le vieux Jenner tenait à me persuader, à moi voyageur français, qu'il était un *gentleman* et un poète. Ce n'était pas tout-à-fait le cerf prisant ses bois plus que ses jambes, à en juger par cette pièce de vers qu'il voulut bien me donner, et où il est impossible d'exprimer plus poétiquement tous les phénomènes naturels qui précèdent la pluie.

A UN AMI QUI M'INVITAIT A UNE PARTIE DE CAMPAGNE.

« Les vents commencent à souffler sourdement; les nuages noircissent; le thermomètre descend; la suie tombe; les épagneuls dorment, et les araignées sortent en rampant de leurs toiles. Hier soir, le soleil se coucha pâle, et la lune cacha sa tête dans un cercle rouge. Le pâtre expérimenté pousse un soupir, car voyez! un arc-en-ciel encadre l'horizon. Les murailles sont humides; les fossés exhalent une mauvaise odeur, la pimprenelle ferme ses yeux cra-

moisis. Écoutez comme les chaises et les tables craquent ; la vieille Betty se dit à la torture tant ses articulations la font souffrir. Les canards élèvent leur voix nasillarde, les paons leurs cris aigres ; les montagnes lointaines semblent se rapprocher de nous ; les porcs grondeurs sont inquiets ; les mouches turbulentes tourmentent les vaches ; l'hirondelle rase de son aile le gazon ; le grillon chante ; le chat assis au foyer caresse ses moustaches avec le velours de ses pattes ; les poissons montent à la surface de l'eau transparente et y attrapent les mouches étourdies. On a vu ce matin au point du jour les moutons brouter les prairies d'une dent avide. Quoique nous soyons au mois de juin, l'air est froid; le merle siffleur se tait; les vers luisans, nombreux et brillans, ont illuminé tout le vallon la nuit dernière ; le crapaud dégoûtant sautait et rampait au crépuscule sur la pelouse ; la grenouille a échangé sa robe verte en un vêtement noirâtre ; la sangsue troublée au fond du bocal s'est élevée jusqu'au bord ; la poussière docile au caprice du vent se joue en rapides tourbillons ; mon chien, naguère si gourmand, laisse là les os de mouton pour se gorger de chien-dent ; et voyez ces corneilles, comme leur vol est étrange ; elles imitent l'essor incertain du cerf-volant d'un écolier, ou semblent se précipiter comme si elles étaient atteintes par le plomb du chasseur. Il pleuvra sûrement. Je vois avec douleur qu'il faut remettre notre partie à un autre jour. »

Dans la traduction, ces vers ne sont plus qu'une énumération de phénomènes, mais je le répète, ils sont très-poétiques dans l'original.

Maintenant, qu'a de commun le docteur Vesale, médecin espagnol, avec tous ces types?

peu de chose avec ceux que j'ai cités; mais en peignant un médecin d'il y a deux siècles, j'avoue que j'ai essayé de peindre un médecin du nôtre, un médecin que j'ai connu et que j'ai choisi un peu au hasard dans ma galerie de physionomies médicales. Qu'était le Vesale espagnol? Je ne sais : celui de mon conte est un médecin homme du monde, qui réunit un imperturbable sang-froid à une imagination très-inventive. Une singulière analogie d'événemens m'a fait choisir ce caractère plutôt qu'un autre.

Au reste, l'idée mère du conte appartient à un jeune auteur qui avait fait avec le même personnage un conte plus terrible et sans doute meilleur que le mien, mais tout-à-fait différent de ma manière de penser et d'écrire. J'ai d'ailleurs voulu cacher sous mon récit une moralité toute littéraire : la satire des contes horribles. M. Scribe m'a fait l'honneur de citer l'*autopsie* dans une de ses pièces, comme le *nec plus ultra* du genre. M. Scribe a trop de goût et d'esprit pour avoir pris au sérieux la vengeance de Vesale.

§ II.

DE COMO UN CABALLERO OFRECIÓ A SU MEDICO EL CUERPO PORQUE NO TENIA MAS.

« No ay cosa tan bien empleada comò la que se da al medico que acertò una cura.

DON ANTONIO DE GUEVARÁ, epistolas.

En l'année 1550, un gentilhomme espagnol, arrivant du Mexique, se présenta dans la maison qu'occupait près de la Puerta-del-Sol, à Madrid, le célèbre André Vesale, naguère médecin de Charles-Quint, et attaché, en cette même qualité, à Philippe II, depuis que le nouveau Dioclétien avait abdiqué le sceptre des Césars, pour ne plus s'occuper que du salut de son ame dans la solitude du cloître.

A peine eut-il dépassé le seuil de la porte, le gentilhomme s'aperçut que la demeure du docteur, où il ne venait pas pour la première fois, avait subi quelques changemens notables. En traversant le salon et une suite d'appartemens pour se rendre au cabinet où Vesale donnait ses consultations, il remarqua dans l'ameuble-

ment des diverses pièces un luxe qui annonçait plutôt l'homme de cour que l'homme d'étude. La livrée du domestique qui le précédait pour l'introduire était d'une couleur gaie et d'une forme élégante; enfin le cabinet, cette espèce de sanctuaire où la médecine aime à rendre ses oracles au milieu de ses symboles consacrés, était aussi décoré avec une certaine coquetterie; les vieux livres de la bibliothéque s'étaient réfugiés derrière des rideaux de soie verte; deux vases de fleurs remplaçaient sur la cheminée les bustes d'Hippocrate et de Galien, et entre deux armoires un Amour en marbre, couronné d'une guirlande de roses, souriait malicieusement sur le piédestal où, deux ans auparavant, le visiteur se souvenait d'avoir vu grimacer un squelette de singe articulé. Quant à André Vesale, assis dans son fauteuil, il semblait comme toujours absorbé par quelque problème de la science. La tête appuyée sur sa main gauche, et tenant de l'autre la plume prête à tracer sur une feuille de parchemin l'expression matérielle de la pensée, il laissa même au gentilhomme tout le temps de faire ses observations; car ce ne fut qu'après avoir été averti deux fois de sa présence qu'il leva les yeux et reconnut don Blas de Hurtado.

« Seigneur don Andrés, lui dit alors celui-ci, vous voyez un de vos malades qui vient payer sa dette à l'illustre docteur auquel il doit le retour de sa santé.....

— Seigneur don Blas, répondit Vesale en tendant la main à son hôte, soyez le bienvenu, et recevez mes félicitations sincères; car j'espérais peu vous revoir, je l'avoue.

— En ce cas, seigneur don Andrés, ce fut bien généreux à vous de m'envoyer mourir dans le Nouveau-Monde, où, si loin de Madrid, il eût été assez difficile que je pusse m'acquitter envers vous, aux termes de notre contrat. Avez-vous oublié que, lorsqu'il y a deux ans tous les docteurs m'avaient abandonné, autant par avarice que par ignorance, ayant découvert que je n'avais pas un maravedis pour payer leurs visites, vous me prodiguâtes les soins les plus assidus? Vous ne fîtes pas comme les docteurs de Valence, de qui on a dit : *haldas largas y poca ciencia*[1]. Avez-vous oublié qu'embarrassé de vous témoigner ma reconnaissance, et sachant votre passion pour l'anatomie, je vous forçai d'accepter, par un acte bien en règle, la vente de mon cadavre à disséquer, ne me ré-

[1] Grandes poches et petite science.

servant que le droit de disposer de mon cœur, avec l'intention de l'offrir à une personne dont le nom vous serait révélé avant ma mort?

— En effet, seigneur don Blas, je l'avais oublié; mais vivez encore long-temps, sans craindre à l'avenir, comme vous le disiez en plaisantant pendant votre convalescence, que le docteur anatomiste ait intérêt à ne plus vous guérir une seconde fois. Une autre passion a succédé chez moi à celle de l'anatomie. J'ai pensé avoir fait assez pour ma gloire, et j'ai voulu songer un peu à mon bonheur. Mon maître Gonthier d'Andernach a été surpassé par son disciple; que mes élèves surpassent leur maître à leur tour, s'ils le peuvent! D'ailleurs, qui sait si la haute faveur du roi aurait pu me protéger toujours contre le fanatisme de ces moines qui ont tant de fois calomnié mes travaux? Après avoir surmonté tant de dégoûts et tant de dangers pour les progrès de la science à laquelle je m'étais voué, après avoir disputé leur proie aux vautours et aux loups, je ne me soucie pas de disputer mon propre corps aux tortures de l'inquisition. Convenez qu'il serait dur pour moi, le moins crédule des hommes, qui ai trop vainement provoqué dans tant de cimetières, sous tant de gibets, les spectres et les fantômes pour

y croire, convenez qu'il serait dur de me voir brûler comme sorcier. En un mot, seigneur, j'ai dit adieu aux morts et aux mourans pour vivre avec la jeunesse et la santé, en épousant une des plus riches et des plus belles héritières des Espagnes.

— Je comprends alors, reprit don Blas, pourquoi tout a pris ici un nouvel aspect, et je vous félicite d'autant plus de votre bonheur, que je suis assez heureux moi-même pour pouvoir vous prouver maintenant ma reconnaissance de toute autre manière qu'en favorisant les progrès de l'anatomie. Apprenez aussi, seigneur don Andrés, le changement de ma fortune. En suivant exactement votre ordonnance, en allant à Mexico pour changer d'air, j'ai trouvé la santé d'abord et puis la richesse, qui ne m'était pas moins nécessaire pour combler tous mes vœux. Ma première visite vous était bien due : c'est à vous, après Dieu, que je dois plus que la vie. Je venais donc vous révéler que ce n'était pas seulement la maladie qui m'avait mis jadis aux portes du tombeau, mais encore les tourmens d'un amour sans espoir. Repoussé, à cause de ma pauvreté, par le père de celle que j'aimais, je puis enfin me présenter à lui, fier à double titre. Les revenus d'une mine ont redoré mon

blason ; vous voyez en moi non plus don Blas de Hurtado, mais don Melchior de Mendoce. Je n'ai plus besoin de taire mon vrai nom, et de cacher sous ma cape mon épée, honteuse de sa poignée de cuivre ; la voilà ornée de diamans et digne de se croiser avec celle des descendans du Cid ! Mais vous, docteur, parlez ! à quel prix puis-je racheter ce corps, bon tout au plus naguère pour être disséqué par votre scalpel, et qui, si je meurs demain, pourra réclamer un mausolée digne de celui du Campeador à Burgos? Parlez ! à quel prix puis-je le racheter de l'ignominie de l'amphithéâtre?

— En vérité, seigneur, répondit Vesale en riant, si j'en juge par votre air de joie et de santé, je crois que vous pouvez vous épargner une dépense inutile : selon le cours de la nature, ma mort précédera la vôtre de plus de dix ans. Je chercherai cependant ce contrat dans mes papiers; mais pour ce matin je vous demande grâce : revenez ce soir ou demain. J'entends sonner l'heure d'un rendez-vous, auquel vous approuverez que je sois exact, puisque vous revenez amoureux à Madrid. Je cours chez ma fiancée.

— Et moi, dit le gentilhomme, moins avancé

que vous, je vais aussi voir si je puis m'introduire chez celle que j'aime, et si l'absence ne m'a pas effacé de son souvenir.

— Bonne chance, seigneur don Melchior!

— Personne ne fait plus de vœux que moi pour votre bonheur, seigneur don Andrés!»

Le docteur et son ancien malade descendirent ensemble l'escalier de la maison, se séparèrent après s'être réitéré leurs mutuelles félicitations sur le seuil de la porte, et Vesale ayant donné un coup d'œil à son costume, en docteur galant plus occupé de l'art de plaire que de l'art de guérir, se dirigea du côté de la place de la Cebada.

§ III.

Para mi esta Astolfo vivo
Cuandò esta para vos muerto.
CALDERON, El galan fantasma.

—

D'aussi loin qu'il put apercevoir la maison de don Grégorio Ramirez, banquier de la couronne, Vesale chercha du regard le balcon, et crut y reconnaître le mouvement d'une femme qui se retirait dans l'intérieur de l'appartement, après avoir tiré un rideau. — « C'est elle sans doute, pensa-t-il, qui était aux aguets, ou bien sa duègne qui va l'avertir, afin qu'elle puisse composer sur son visage l'expression de dignité avec laquelle il est convenu qu'une noble demoiselle espagnole doit recevoir celui qui la recherche en mariage. Aura-t-elle dormi ou pleuré cette nuit? Sera-t-elle gaie ou triste? Heureusement que la fidèle dame Jacinthe, que j'ai su mettre dans mes intérêts, m'attend dans le vestibule, selon sa coutume, et qu'elle va me dire sur quel ton je dois régler mes discours... En vérité, avec toute ma science, je n'aurais rien compris à ce cœur de jeune fille, sans cette

duègne expérimentée qui me dit le secret de ses moindres caprices, et interprète si habilement le diagnostic de son humeur. Mais qu'il me tarde d'avoir passé par la grande cérémonie qui doit enfin me délivrer de toute cette étiquette! J'aimerais mieux, je crois, subir vingt thèses inaugurales que de jouer huit jours de plus cette longue comédie d'entrevues amoureuses en présence d'un père ou d'une duègne. »

Toutes ces réflexions, le docteur Vesale les faisait à chaque visite, et bien d'autres encore que devineront tous ceux qui n'ont pas enlevé leurs femmes, à la mode des mariages samnites, et qui se sont adressés aux parens de leurs fiancées avant de s'entendre avec elles. Ayant déjà passé trente ans lorsqu'il avait jeté les yeux sur doña Maria de la Candelaria pour unir son sort au sien, ayant mis dans ses calculs le mariage avant l'amour, et désiré en homme sage les convenances d'état et de fortune, non moins que la beauté chez celle dont il voulait faire sa compagne, Vesale avait quelquefois peine à contenir son ennui à travers les épreuves de cette cour régulière. Mais devenu peu à peu tout aussi amoureux que si sa passion avait eu une origine plus romanesque, il fermait volontiers les yeux sur tous les obstacles qui menaçaient

de retarder l'accomplissement de ses vœux. Il ne pouvait se dissimuler que doña Candita, soit par timidité virginale, soit par inquiétude naturelle de l'avenir à la veille de conclure un lien indissoluble, ne partageait pas son impatience; mais s'étant persuadé qu'aucun autre sentiment ne combattait contre lui dans le cœur de sa future, il espérait, par ses soins et sa tendresse d'époux, toucher plus tard ce cœur ingénu. Sachant se contenter de son estime et de son consentement aux volontés paternelles, en attendant mieux, il se complaisait à toutes les paroles flatteuses de la duègne attachée à la personne de doña Candita, et récompensait généreusement cette vieille, dévouée à sa cause, sans se douter que celle-ci avait à la fois intérêt à entretenir ses espérances et à en reculer le dénoûment. Mais les choses enfin étaient assez avancées pour que le mariage fût à peu près fixé à la semaine suivante; le matin où nous accompagnons Vesale chez sa future, on n'attendait plus, pour la célébration de la noce, que le père de doña Candita, qui était en voyage pour deux ou trois jours encore.

La dame Jacinthe vint au-devant de Vesale dans le vestibule :

« Bonjour, dame Jacinthe, lui dit-il avec la

gracieuseté d'un supérieur qui a besoin d'être affable, et qui flatte pour être flatté; vous êtes si fraîche ce matin qu'il ne faut pas vous demander si vous avez bien dormi? Mais notre aimable senorita, comment est-elle?

— Ma figure est bien trompeuse, seigneur docteur, répondit la duègne, car mon zèle pour ma jeune maîtresse et le désir de vous rendre compte de ses moindres pensées m'ont empêché cette nuit de goûter plus d'une heure de sommeil tranquille.

— Doña Candita aurait-elle été malade?...

— Malade? Non, seigneur don Andrés; Dieu nous en préserve, quoique, destinée à être l'épouse d'un si savant médecin, aucune maladie ne puisse être désormais dangereuse pour elle; mais elle a fait un rêve qui lui a fait pousser un cri affreux, auquel je suis accourue. Je me suis trouvée heureusement à son chevet pour interrompre un sommeil si agité, au moment le plus effrayant, et pour la rassurer par une explication adroite.

— En vérité, dame Jacinthe, reprit Vesale, je vous sais bon gré de tant de zèle; mais je pense que vous allez quelquefois trop loin. Votre maîtresse n'est déjà que trop nourrie d'idées superstitieuses. J'aimerais mieux qu'elle com-

mençât à ne plus croire aux revenans et aux songes, devrais-je y perdre tous les commentaires qu'ils vous inspirent en ma faveur.

— Dieu me pardonne, qu'osez-vous dire ? interrompit la duègne avec une familiarité de gouvernante privilégiée. Si quelque méchant vous entendait parler ainsi, comme il irait répéter partout qu'on a bien raison de vous accuser d'être un ennemi de notre sainte religion ! Quant à doña Candita, lorsque vous serez son mari, vous prêcherez tant qu'il vous plaira contre les songes ; mais jusque-là le plus sage est d'y croire comme elle ; car à ses yeux il vaudrait mieux passer pour sorcier, d'accord avec son saint directeur, qui regarde tous les médecins comme les associés de Satan, que d'inquiéter sa religion par votre incrédulité. En tout ceci, seigneur don Andrés, laissez-vous conduire par mon zèle. Tout votre savoir n'est rien auprès de mon expérience de femme. Nous autres duègnes, chargées de conduire une jeune fille, nous sommes pour l'amoureux qui les courtise ce qu'est pour le médecin la garde qui veille un malade. N'est-il pas vrai que le rapport et les suggestions d'une garde intelligente vous ont forcé maintes fois de modifier vos ordonnances ?...

— Il n'est que trop vrai, répondit Vesale, qui pour rien au monde n'eût voulu se brouiller avec la duègne; mais qu'a donc rêvé Candita?

— Oh! ce serait long à vous raconter, et je crois entendre la señorita qui s'impatiente de notre conversation; car elle m'accuse d'être souvent indiscrète avec vous, seigneur don Andrés, et cette fois elle s'était promis de vous consulter elle-même, avant que je vous eusse prévenu. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle a vu en rêve quelqu'un qui est mort depuis long-temps, Dieu en soit loué pour le repos de ma maîtresse!...

— Jacinthe! cria une voix douce.

— Je cours, señora, répondit Jacinthe... Vous voyez qu'il lui tarde de vous voir, ajouta-t-elle en s'adressant à Vesale; mais puisque je n'ai pu vous prévenir qu'à demi, ayez bien soin de faire attention à mes signes, et de ne pas me contredire...

— Il suffit, » dit Vesale, qui entra dans l'appartement, où chaque matin et chaque soir il venait régulièrement depuis plus d'un mois, infidèle à la science, perdre des heures entières aux propos frivoles de l'amour.

Après avoir baisé respectueusement la main de sa fiancée, en prononçant une phrase à la fois tendre et respectueuse, le docte professeur,

un peu confus, peut-être, de sa timidité d'écolier à côté d'une jeune fille de dix-huit ans, et embarrassé d'entamer l'entretien, s'adressa, par un détour oratoire, à la duègne, qui lui avançait un siége. « Je vous remercie, bonne dame Jacinthe, dit-il, mais asseyez-vous vous-même. Vous me disiez avoir passé la nuit presque entière sans sommeil, et vous devez être fatiguée; car, continua-t-il en se tournant vers doña Candita, et se permettant un de ces mensonges qui consistent à ne dire que la moitié de la vérité... dame Jacinthe me consultait tout-à-l'heure sur ses insomnies.

— Et lorsque vous m'avez appelée, j'allais dire au docteur, reprit dame Jacinthe, que ces insomnies étaient causées par des songes qui agitaient le sommeil d'une autre que moi.

— Vous auriez été indiscrète, » dit doña Candita, un peu contrariée peut-être de voir la pensée de ses rêves livrée si brusquement à la moquerie ou aux réflexions plus sérieuses de l'homme envers lequel son rôle était de rester continuellement sur la réserve et en quelque sorte sur la défensive; mais la duègne, qui venait d'argumenter avec sa maîtresse sur cette grave et importante question, avait résolu de se

faire donner gain de cause par l'autorité doctorale de Vesale.

« Il me semble, dit-elle, qu'au point où vous en êtes avec le seigneur don André, il n'y a plus d'indiscrétion de lui raconter vos songes.

— Dame Jacinthe, répondit Vesale, peut-être, que la señorita attache à ces songes bien moins d'importance que vous.

— Bien davantage, au contraire, seigneur, reprit la duègne, c'est moi qui vous le jure; mais elle ne croit pas toujours au sens de mes explications. Heureusement que d'autres ont plus de confiance qu'elle en mon expérience sur ces matières.

— Au sourire du seigneur Vesale, reprit Candita, j'oserais presque dire qu'il ne croit guère lui-même ni à l'explication ni aux songes. »

Un coup d'œil d'intelligence de la vieille eût au besoin dicté la réponse de Vesale, quand cette réponse aurait dû s'écarter de la logique médicale : « Ne pas croire aux songes! dit-il; mais ils sont d'abord un fait, puis un symptôme. J'ai dans ma bibliothéque plus d'un gros volume sur cette partie de la médecine. Si les songes servent au prognostic tout physique de l'art, pourquoi ne serviraient-ils pas mieux encore de symptômes dans l'ordre moral?

— Et le seigneur Vesale croit-il aussi aux apparitions de fantômes? » demanda Candita, qui affectait de sourire pour dissimuler son inquiétude à Vesale, tout en le consultant sur ce qui la causait. L'amoureux docteur, qui s'en aperçut, était bien tenté de rassurer cette imagination superstitieuse par le vrai langage de la philosophie et de la science. Mais, fasciné par le nouveau coup d'œil de la vieille duègne, il craignit peut-être aussi de paraître pédant s'il opposait la froide raison à des préjugés de jeune fille. Croyant d'ailleurs faire une réserve suffisante par un mélange de moquerie et d'exagération, il se laissa aller à adopter l'opinion populaire, au lieu de la réfuter : « Si je crois aux apparitions! dit-il; sans doute; car de graves auteurs y ont cru avant moi. La Bible nous atteste que l'ombre de Samuel apparut à Saül; et l'histoire, que l'ombre de Brutus apparut à Caton. Sans remonter si loin dans le passé, des personnes très-dignes de foi ont vu, de nos jours, les unes l'ombre d'un père mort depuis longues années, les autres celles d'une épouse ou d'un amant; et moi-même, ce matin, si j'osais, je vous raconterais comment j'ai cru recevoir la visite d'un habitant de l'*autre monde*. »

Les plus grands hommes de l'antiquité ont

eu la manie des pointes et des jeux de mots. Le célèbre Caton lui-même, cité par Vesale, se permettait volontiers une expression à double sens. Le docte Vesale fut ravi de trouver tout à coup dans le cours de son récit une équivoque toute naturelle pour mentir en sûreté de conscience à son opinion de savant.

« Seigneur don André, dit la vieille, ne sachant trop si c'était sérieusement que Vesale parlait, nous vous en prions, racontez-nous cela pour montrer à doña Candita qu'elle n'est pas la seule à voir en rêve des gens noyés ou tués depuis longues années.

— Ce n'est pas en rêve, reprit Vesale; j'étais bien éveillé dans mon cabinet, lorsqu'est entré soudain un jeune gentilhomme qui avait été abandonné, il y a deux ans, par tous les médecins de Madrid, avant de se confier à mes soins, et dont la convalescence m'avait paru si incertaine à moi-même, lorsque je fus en apparence plus heureux, que, désespérant de sa guérison, je l'envoyai changer d'air en Amérique. C'était généreux à moi, comme il me le disait ingénument, de le laisser aller mourir si loin, au risque de perdre la seule chance que j'avais d'être payé par lui de mes honoraires; car apprenez que ce gentilhomme était si pauvre que, dans sa re-

connaissance, il avait imaginé de s'acquitter envers son médecin en me vendant son corps à disséquer. Jugez donc de ma surprise en le voyant soudain apparaître et m'apporter le prix convenu de mes visites....

— Lui-même ? seigneur don André.

— Lui-même *en personne*, répéta Vesale. J'ai eu quelque peine à le reconnaître d'abord, et il a fallu qu'il me rappelât sa maladie, sa convalescenee et notre traité.

— Il a parlé ? demandèrent Candita et la duègne, qui prenaient à la lettre le récit du docteur.

— Il a parlé en aussi bon espagnol que s'il n'eût jamais quitté ce monde pour l'autre.

— Et, fidèle à sa parole, il venait vous livrer son corps ?...

— Sans doute, mais en me rappelant une réserve de notre marché ; car une clause m'obligeait à remettre son cœur à une personne dont j'ignore encore le nom ; et il espérait d'autant plus le lui faire accepter depuis son voyage dans l'autre monde, que, grâce à un changement inattendu d'état et de fortune, il pouvait changer aussi de nom, et apparaître désormais sous celui de don Melchior de Mendoce, au lieu de Blas de Hurtado...

— Melchior de Mendoce! s'écria doña Candita avec une inexplicable émotion, que Vesale n'attribua qu'à l'artifice innocent de son récit.

— Oui, don Melchior de Mendoce; mais, Dieu me pardonne! continua-t-il, ce nouveau nom a suffi pour évoquer ici le personnage lui-même, car le voilà. »

Don Melchior entrait en effet dans l'appartement où doña Candita et Vesale se trouvaient assis, de manière que celui-ci était en regard de la porte, tandis que celle-là ne pouvait voir la personne qui entrait que dans le cadre d'une glace. Elle poussa un cri d'effroi, et tomba évanouie.

Le premier mouvement de Vesale fut de soutenir dans ses bras Candita défaillante et de faire signe à la duègne d'ouvrir le balcon pour renouveler l'air de l'appartement. Puis il fit respirer des sels à la jeune señora, qui, ouvrant les yeux, aperçut malheureusement une seconde fois dans le vide de la glace cette même figure, cause de sa soudaine terreur. Le gentilhomme espagnol, frappé de stupeur en voyant l'effet produit par sa présence, s'était arrêté debout sur le seuil de la porte entr'ouverte, immobile et pâle comme un véritable spectre. Doña Candita s'évanouit de nouveau. Ce fut alors seulement,

et par réflexion, que Vesale, la laissant un moment aux soins de la duègne, se précipita vers don Melchior, et l'entraînant par le bras hors du salon, le supplia de se retirer en échangeant avec lui quelques phrases rapides.

— Pardon, Seigneur, lui dit-il, mais par une fatalité que je ne saurais vous expliquer en ce moment, c'est votre présence qui a produit tout ce trouble. Je vous conjure de vous éloigner, et de vouloir bien aller m'attendre dans ma maison, si c'est encore moi que vous veniez chercher ici...

— Un mot seulement, seigneur Vesale, répondit don Melchior, un mot, de grâce. Cette jeune dame, à laquelle ma vue a causé tant de terreur lorsque je suis entré imprudemment dans ce salon sans me faire annoncer, croyant y trouver son père le seigneur don Gregorio, cette jeune dame serait-elle...

— Oui, reprit Vesale, celle dont je vous parlais ce matin, ma future, et ma femme dès que son père sera de retour.

— Il suffit, seigneur don André, je me retire; allez la rassurer par votre présence, et lui dire qu'elle sera à jamais délivrée de la mienne : j'enverrai par une tierce personne les lettres de

crédit que je venais porter moi-même à son père. »

En un tel moment, cette courte explication paraissait déjà bien longue à Vesale, et, sans accompagner don Melchior de Mendoce plus loin que le vestibule, il s'empressa de retourner au salon pour ranimer les sens de dona Candita et la rassurer sur cette apparition prétendue, en s'accusant d'être entré si maladroitement dans ses idées superstitieuses. Mais dans l'intervalle, les autres femmes de la fille de don Grégorio étaient accourues aux cris de la duègne, et celle-ci à son tour, voyant que sa maîtresse n'était plus seule, vint au-devant du docteur : « Ah! seigneur, lui dit-elle, qu'avez-vous fait? étiez-vous d'accord avec cet homme pour nous faire peur? et d'où le connaissez-vous?...

— Le hasard seul, ma bonne dame Jacinthe, répondit Vesale, a pu amener cet incident extraordinaire. Tout était vrai dans mon conte, excepté la mort de don Melchior, qui s'est présenté juste au moment où je prononçais le mot de l'énigme. Je vais tout apprendre à doña Candita....

— Gardez-vous bien d'en reparler en ce moment, reprit dame Jacinthe avec cet air mystérieux qui subjuguait toutes les volontés de Ve-

sale... pas un mot de plus sur un événement trop bien d'accord avec son rêve. Je me charge de tout; n'allez pas lui faire honte de sa peur après l'avoir effrayée vous-même. Vous verrez comme elle va éluder pendant plusieurs jours tout ce qui pourrait renouveler une si violente émotion; ménageons ce caractère un peu ombrageux, croyez-moi, seigneur Vesale.

— Et vous allez lui laisser croire qu'elle a vu un revenant?

— Et quand elle le croirait quelques jours encore, cela ne vaudrait-il pas mieux que de la désabuser trop tôt à ses dépens et aux vôtres? Je suis là, seigneur Vesale, pour parler à propos. Laissez-moi faire, vous dis-je, et, en retournant auprès d'elle, agissons comme si cet évanouissement provenait de toute autre cause. »

Vesale se rendit aux objections de la duègne, qui avaient leur côté raisonnable. En effet, doña Candita revenue à elle garda le silence sur ce qui l'avait si vivement émue. Deux jours se passèrent ainsi. Don Gregorio fut de retour à Madrid le second, et le mariage, retardé par son absence, eut lieu le quatrième avec une pompe digne du banquier le plus riche et du docteur le plus célèbre des Espagnes. Ce ne fut pas ce jour-là ni pendant toute la lune de miel que

Vesale se serait rappelé l'histoire de son revenant, d'autant plus que don Melchior ne reparut plus ni chez don Gregorio ni chez le docteur, soit qu'il fût reparti pour le Nouveau-Monde, soit qu'il courût dans l'ancien après sa belle, ce dont Vesale s'inquiéta peu. Cependant, lorsque son nom lui revint à l'esprit, lorsqu'il se hasarda enfin à se donner le plaisir des maris savans de rire de la crédulité de leurs femmes, il s'aperçut que ce souvenir causait désormais à doña Candita plus de dépit que de terreur. La duègne avait tenu parole sans doute et parlé de l'apparition à propos. Vesale n'eut pas non plus la satisfaction de la voir rire d'un quiproquo qui ne lui paraissait plus que plaisant. Doña Candita était d'un caractère naturellement mélancolique, et le mariage n'avait pas égayé son humeur, en la guérissant de sa superstition et de sa timidité de jeune fille.

§ IV.

Todo lo saben, ¿ que mucho,
Si hay vecino, que por ver
Lo que pasa en una noche,
No se acuesta en todo un mez.

CALDERON, El Astrologo fingido.

—

Pendant quelques mois, le nouvel époux ne crut pas devoir s'alarmer de la réserve qui continuait à régner entre Candita et lui. Il se disait que le temps romprait peu à peu cette glace, et que sa jeune femme, appréciant sa tendresse, y répondrait enfin par une tendresse égale. Mais soit qu'il perdît trop tôt patience, soit toute autre cause, il finit par désespérer de vaincre la mélancolie continuelle de Candita, et reconnut avoir fait un faux calcul en cherchant le bonheur dans le mariage. Vesale se reprocha alors ses infidélités à la science, ses premières amours, et lui redemanda des distractions devenues plus nécessaires que jamais à l'activité de son esprit, lorsque ses relations maritales avec doña Candita se bornèrent aux égards cérémonieux des jours de représentation. A la longue,

Vesale prit si bien son parti que, lorsque l'on citait l'indifférence des deux époux l'un pour l'autre, on en attribuait tout aussi bien la cause première à lui qu'à sa femme. « Voyez, disaient ceux qui aiment à plaindre une épouse délaissée, voyez ce que c'est que d'unir son sort à celui d'un savant. Soyez donc belles et aimables, avec les docteurs anatomistes surtout; en voilà un qui, au bout de sa lune de miel, préférerait déjà la grimace de ses squelettes aux sourires d'une jeune et fraîche señora.

— C'est l'amour-propre, disait un autre, qui a ramené le docteur Vesale à ses dissections. On lui a appris que son élève Fallope avait découvert quelque nouveau cartilage dans la pauvre machine humaine. Le maître ne laissera pas un seul mort en paix dans la tombe qu'il n'ait découvert à son tour quelque nouveau muscle.

— C'est donc pour cela, ajoutait un troisième, qu'il y a tant de fosses vides au cimetière! Quel scandale qu'une telle profanation ait lieu sous les auspices du roi notre maître!

— La maison du docteur Vesale est une vraie boucherie, disait un cinquième interlocuteur, chaque jour on y dépèce un nouveau cadavre qu'on introduit pendant la nuit mystérieusement par le balcon au moyen d'une poulie.

— Êtes-vous bien sûr que ce soient des cadavres qui pénètrent ainsi tous les soirs chez le seigneur Vesale ? demanda un voisin médisant ; j'en ai vu monter un qui m'a semblé aussi vivant que vous et moi.

— C'est qu'on prétend qu'il ne dissèque pas seulement les morts, répondit l'autre :

Una prision obscura
Que es de vivo cadaver sepultura.

— Oui, mais croyez-vous qu'un vivant irait ainsi de lui-même se faire disséquer et se prendre au scalpel comme la carpe à l'hameçon ?

— M'est avis plutôt que ce que vous avez pris pour un vivant était quelque spectre qui allait redemander son corps à l'anatomiste, ou un vampire qui allait recevoir sa part dans cette tuerie de morts, dit un nouveau venu.

— Si le docteur Vesale est ainsi d'accord avec un vampire ou quelque autre espèce de diable, il faudrait le dénoncer à l'inquisition, dit un moine présent à cet entretien.

— En ce cas, dit le voisin malicieux, il faudrait aussi dénoncer sa femme et la vieille duègne, qui étaient hier au balcon pour l'aider à monter; je les ai vues, moi qui vous parle, et

j'ai vu aussi le galant rôder l'autre matin encore dans la rue.

Sin quitar de la ventana
La vista, aquesta mañana
Dos veces pasó la calle.

—Voilà, je crois, le vrai secret de la chose, reprit le premier interlocuteur qui avait plaint les femmes des savans : le docteur Vesale n'a que ce qu'il mérite; pendant qu'il va deux fois la semaine dans son amphithéâtre situé hors de la ville, ou au sabbat, si mieux aimez, oublier qu'il a pour femme une señora tendre et langoureuse, cette Ariadne se console avec un *cortejo* (un amant). »

Le malheur de semblables médisances, c'est qu'elles vont toujours grossissant d'échos en échos, jusqu'à ce qu'elles parviennent à l'oreille de ceux qu'elles intéressent. Le savant Vesale eut bientôt cela de commun avec beaucoup de savans, que ses voisins s'occupaient plus que lui de ses affaires domestiques. C'était dans tout le quartier un fait convenu qu'un être mystérieux s'introduisait deux fois la semaine par son balcon; mais il y avait trois variantes : selon les uns, c'était un cavalier de chair et d'os, d'intelligence avec la vieille duègne et la señora

Candita; selon les autres, c'était un spectre qui allait réclamer son corps à l'anatomiste; enfin ceux qui désiraient mettre tout le monde d'accord, les médisans et les superstitieux, voulaient que ce fût à la fois un spectre et un amant, un gentilhomme supplanté *conjugalement*, tué *médicalement*, puis disséqué *anatomiquement* par Vesale, et qui venait remplacer le docteur auprès de sa femme pendant les soirées que celui-ci passait à violer la sépulture des morts ou à démontrer l'anatomie à ses élèves dans un petit pavillon construit exprès à quelque distance de Madrid, pour ne pas braver dans la ville même les préjugés contre la dissection.

§ V.

Les histoires que conte le docteur, dit une dame, me font des impressions bien profondes... — Le médecin salua gravement. — Oui, elles sont douces et intéressantes; il nous émeut sans employer les atrocités si fort à la mode aujourd'hui..... — Ma réserve, dit-il, n'est certes pas de l'impuissance, et je vous prie de croire, madame, que j'ai ma provision d'horrible comme un autre.

(*Les Contes bruns, par une tête à l'envers.*)

— Io aun no tengo
Animo para huir, cuando a eso vengo.

Calderon, La Vida es sueno.

—

Que je voudrais avoir la mémoire graphique de ces conteurs qui, certains de pouvoir amuser leur public pendant tout un volume, nous promènent, grâces au fil d'or et de soie de leur style, dans le labyrinthe de leurs descriptions! je décrirais le salon où mon histoire me montre maintenant doña Candita et sa duègne, salon meublé avec toute la somptuosité dont Vesale avait jadis voulu entourer la fille du banquier don Gregorio; mais il était onze heures du soir, et ce salon, si élégant et si riche, était sombre et triste, comme toute vaste pièce, quelque

splendidement meublée qu'elle soit, quand elle est mal éclairée : il n'y avait dans le salon de Vesale que deux lampes, dont l'une était suspendue au plafond, et l'autre placée à dessein sur une petite table rapprochée du balcon, avec une espèce d'abri par derrière qui dirigeait à dessein le faisceau de ses rayons vers la rue.

Doña Candita était étendue sur une espèce de divan, les yeux tournés vers cette seconde lampe, et la duègne, sur une chaise basse, semblait plutôt accroupie qu'assise, dans l'attitude de ces vieilles qu'on rencontre marmotant une prière contre le pilier d'une église. Toutes les deux écoutaient chaque bruit venant de la rue, doña Candita penchant la tête avec une grâce rêveuse, la duègne clignant ses yeux éraillés, et formant de sa main un cornet acoustique appliqué à son oreille.

« Il tarde bien ce soir, dit la vieille après un nouveau geste d'attente déçue ; j'espère que vous allez bien le gronder, madame.

— Vous savez, reprit doña Candita, que depuis quelque temps il ne manque jamais d'excuses pour mettre mon impatience dans son tort : aussi j'ai juré qu'aucun reproche ne sortirait plus de ma bouche.

— Oui; mais ces larmes que je vois d'ici briller dans vos yeux, señora, lui en feront assez.

— Je pleure en effet, ma bonne Jacinthe; mais ce n'est pas de dépit contre lui, comme la dernière fois, c'est de tristesse et d'inquiétude. Il y a quatre jours, lorsqu'il nous a quittées, il m'a semblé qu'à peine était-il au détour de la rue, où il monte ordinairement à cheval, j'entendais comme la voix de quelqu'un qui lui criait: *Arrête!* Puis un cliquetis d'armes succéda soudain à ce mot prononcé avec menace.

— Pure imagination! señora; ne vous guérirez-vous jamais entièrement de ces terreurs superstitieuses qui vous ont jadis coûté si cher?

— Ah! plus cher que vous ne pensez encore, Jacinthe; car à ces craintes puériles a succédé dans mon cœur un spectre plus fatal que tous ceux qui m'épouvantaient jadis; le spectre de ma réputation perdue!

— Autre rêverie, señora! Ces propos qu'on tient en effet sur vous, la médisance les épargne-t-elle à aucune des dames de Madrid? Vous les épargnait-on à vous-même, alors que vous hésitiez encore à punir don André de vous avoir fait croire à un trépas imaginaire, et de m'avoir

mise moi-même dans ses intérêts? Et croyez-vous qu'on m'épargne, moi, votre fidèle Jacinthe? croyez-vous qu'il n'y a pas de bonnes ames qui m'accusent d'avoir tour à tour vendu mes services auprès de vous à don André, quand don Melchior était pauvre, et à celui-ci depuis qu'il est riche; tandis que, coupable ou non, je n'ai consulté que mon aveugle tendresse pour vous et le désir de réparer un tort involontaire envers don Melchior? Ah! si j'avais en effet, comme on vous l'avait dit, proposé ma main au jeune Garcias, le tapissier, en me vantant d'être assez riche, grâces à la générosité de don Melchior, pour payer toutes ses dettes, j'aurais été prise au mot par ce libertin, qui n'a pas été si difficile quand il a épousé la vieille mercière Nuñez.

— Je le sais, dit doña Candita, qui savait en effet que la duègne était très-jalouse de sa justification, et par suite extrêmement diffuse sur le chapitre de son désintéressement. Je le sais, dame Jacinthe; mais écoutez, voilà quelqu'un sous le balcon.

— En effet, señora... Je vais préparer l'échelle de soie. Mais... ô ciel! c'est quelqu'un qui a la clef de la maison et qui ouvre la porte. Dieu me pardonne, madame! madame, c'est le sei-

gneur don André qui revient ce soir, avant minuit, de son amphithéâtre.

— Éteignez la lampe du balcon, dit doña Candita, nous ne la rallumerons que lorsqu'il sera dans son appartement.»

A peine la lampe était éteinte que don André entra.

Depuis que les époux, par un accord tacite, ne se voyaient plus guère qu'aux heures des repas et dans le monde, il arrivait souvent à Vesale de se retirer dans sa chambre sans passer par le salon principal; et, quoiqu'il eût l'air calme, naturel, impassible, doña Candita trembla malgré elle.

« Vous veillez bien tard, madame, lui dit don André; mais je suis ravi ce soir de vous trouver encore debout, car j'avais à vous parler...

— Je me retire, dit la duègne.

— Non, au contraire, restez, dame Jacinthe, continua Vesale; vous connaissez tous les secrets de votre maîtresse et les miens. Mais d'abord rallumez cette lampe... là où elle était... Sa lumière, ainsi dirigée vers la rue, frappe les yeux du plus loin qu'on l'aperçoit comme une étoile scintillante, et tout à l'heure j'ai entendu

deux passans attardés la comparer poétiquement à l'étoile du berger.

— Il sait tout, » pensa doña Candita.

Dame Jacinthe obéit sans rien dire.

Vesale continua : « C'est bien, dame Jacinthe; vous savez d'ailleurs, señora, que cette clarté a été souvent remarquée par nos voisins, qui auraient trop beau jeu s'ils pouvaient attribuer à mon retour imprévu cette précaution trop hâtive de l'éteindre. Vraiment, señora, nous sommes entourés ici de langues bien médisantes, et, sans rien dire, je me suis occupé depuis quelques jours des moyens de faire cesser de sots propos qui intéressent de près mon honneur, ou qui tendent à appeler sur moi les yeux d'argus de la sainte inquisition. Voici ce qui m'est arrivé... Des amis charitables avaient eu l'impertinence de m'avertir que cette lumière était le signal de mon absence pour un visiteur inconnu, spectre selon les superstitieux, et galant de cour selon les malins, qui ont peine à croire à la vertu des dames. »

Doña Candita baissa les yeux et frémit, comme si ces paroles eussent été les premiers mots d'une sentence de mort.

« Je vous demande toute votre attention, señora, poursuivit Vesale avec le même sang-

froid..... Heureusement que vous n'avez plus foi vous-même maintenant aux apparitions. Jugez si je me suis arrêté, moi, à l'idée du spectre! quant à l'autre version, bonhomme que je suis, je l'avais repoussée aussi : j'ai dû cependant m'assurer de la chose, et la dernière fois que j'ai su par un homme de confiance, aposté par moi et venu à ma rencontre, que le phare avait été allumé et que le visiteur mystérieux était monté au balcon, j'allais entrer pour le surprendre, lorsque, abrégeant sa visite, il est redescendu tout à coup. Alors je l'ai suivi jusqu'au détour de la rue de Santa-Maria, où l'attendaient deux chevaux, dont l'un était tenu en laisse par un valet; mais au moment où il allait mettre le pied à l'étrier, je l'ai arrêté par le bras en prononçant un mot qui devait lui faire mettre l'épée à la main si c'était un gentilhomme. C'était un gentilhomme, señora; car sans me répondre, et comprenant parfaitement mon dessein, il a dit à son valet de rester spectateur silencieux de notre combat, et nous avons croisé le fer...

— Ciel! vous l'avez tué! s'écria doña Candita.

— Je vous jure, madame, reprit Vesale toujours aussi impassible, que son adresse a failli m'être funeste à moi-même, quoique je manie

aussi habilement, Dieu merci, l'acier d'une épée que celui d'un scalpel; mais enfin, ayant paré un de ses coups des plus dangereux, par une feinte bien calculée je lui fis une blessure que je pouvais croire mortelle, d'après un prognostic consigné dans les *Aphorismes d'Hippocrate*. Il tomba, et son valet s'étant approché, je l'aidai moi-même à bander la plaie pour arrêter l'hémorrhagie: « Ami, lui dis-je ensuite, vous pouvez transporter votre maître; je crois tous les soins superflus pour prolonger sa vie plus de vingt-quatre heures. Si cependant il vous demandait le secours d'un homme de l'art, le seigneur Vesale demeure sur la place, ici proche... — Vesale! s'écria le blessé; que mon secret meure avec moi! Antonio, obéis aux ordres que je t'ai donnés avant de commencer ce fatal combat. » Le valet plaça son maître sur son cheval; je les vis s'éloigner à l'ombre, et je rentrai..... Calmez-vous, señora; et vous, dame Jacinthe, écoutez-moi jusqu'au bout... Je serai court maintenant. Il ne me reste plus qu'à vous préparer à la dernière visite du cavalier mystérieux; car vous avez des adieux à lui faire, et je veux, moi, faire constater par vous si c'est bien le même qui se rendra encore ce soir au signal accoutumé...

— Votre vengeance est bien cruelle, seigneur,

dit doña Candita; de grâce, abrégez la torture où vous me mettez; quelle est cette dernière visite? Avez-vous voulu m'éprouver par un faux récit? Don Melchior vit-il encore?

— Melchior, madame, était-ce bien son nom? Oh! alors plus de doute, c'est lui que vous allez revoir. Appelé avant-hier auprès de don Melchior de Mendoce blessé d'un coup d'épée, j'ai bien cru reconnaître la blessure que j'avais faite à l'inconnu; mais le hasard pouvait avoir causé deux duels terminés de la même manière. On m'avait mandé malgré sa défense, et pendant une heure de délire; mais le blessé revint à lui en me voyant; et, faisant allusion à un ancien traité que vous n'ignorez pas : — Seigneur Vesale, me dit-il, vous venez réclamer ce corps qui vous appartient en effet, puisque j'ai négligé jadis de profiter de l'offre que vous me fîtes d'annuler le contrat : vous serez bientôt satisfait. Ce corps est à vous, je le déclare tout haut; mais souvenez-vous de la clause de réserve, puisque vous connaissez aussi celle à qui mon cœur doit être remis...

— Grâce, grâce, dit doña Candita; plutôt la mort, seigneur, que ce cruel récit. »

Vesale était déterminé à distiller sa vengeance goutte à goutte.

— Vous m'écouterez, señora, dit-il; ne craignez pas que je manque aux conditions d'un traité si fidèlement accompli de la part de don Melchior. Je n'aurai pas la mauvaise foi, après la dissection convenue, de substituer un autre cœur au sien; vous assisterez vous-même à l'autopsie, qui, cette fois, aura lieu ici même et non à l'amphithéâtre... Et, tenez, voilà le signal qui vous annonçait deux fois la semaine la visite de l'inconnu. Ouvrez le balcon, dame Jacinthe; mais vous pouvez vous dispenser ce soir d'attacher aux pilastres l'échelle de soie. Le beau cavalier arrivera soutenu par six écuyers, auxquels une échelle plus solide est nécessaire... Les voilà qui l'appliquent contre le mur.. Très-bien, mes instructions sont parfaitement remplies : ce sont quatre de mes élèves et deux garçons de l'amphithéâtre... Ayez soin de votre dignité, señora, et n'allez pas avoir plus de peur d'un corps mort que d'un revenant; songez que vous êtes la femme du plus célèbre anatomiste du monde, si j'en crois mes flatteurs.»

Ce long récit, débité avec une impassibilité incroyable, avait fini par paraître plutôt un rêve qu'une réalité à doña Candita. Elle était pâle, immobile, tremblante et sans voix. La vieille duègne était hideuse dans sa terreur. Après avoir

ouvert le balcon, elle s'était collée contre le mur, les bras étendus, l'œil fixe, les cheveux hérissés, la bouche béante. L'une et l'autre virent en effet hisser dans l'appartement une espèce de cercueil dont les élèves et les aides retirèrent un cadavre, qu'ils étendirent, d'après un signe de Vesale, sur une table de marbre poli au milieu du salon.

Vesale sembla ne plus s'occuper alors que de son rôle d'anatomiste : ayant fait disposer tous les vases d'usage sous la table, il ouvrit une boîte garnie d'instrumens d'or, d'argent et d'acier, mais dont la forme ferait sourire aujourd'hui nos savans chirurgiens Dupuytren, Boyer, Roux, Leroy d'Étioles, et toi, mon ami, Nestor Ruy, moins célèbre, mais non moins habile dans une sphère plus étroite. Vesale choisit un simple scalpel : après avoir fait admirer à ses élèves les formes parfaites du sujet, dans une démonstration préalable, il annonça qu'il allait, pour commencer l'autopsie, mettre le cœur à découvert en ouvrant la poitrine et en enlevant le sternum; puis, d'une main exercée, il fit une première incision... Mais le silence qu'observaient tous les assistans fut troublé en un même instant par un cri d'une indicible douleur que poussa doña Candita, qui s'évanouit

dans d'affreuses angoisses, et par le bruit que fit dans la rue une troupe d'hommes armés pour la plupart, qui enfoncèrent les portes sans attendre qu'on leur ouvrît, et montèrent jusqu'à l'appartement. Au costume de ces hommes, on les reconnut d'abord pour les familiers de l'inquisition. Quelques-uns s'écriaient : « Où est l'impie, où est le sorcier, le suppôt de Satan, l'infâme Vesale, qui dissèque vivante la créature que Dieu fit à son image? Sauvons-la s'il en est temps encore; nous avons entendu ses cris.»

Le spectacle qu'offrait l'appartement, l'autopsie commencée d'un cadavre, et une femme qu'on pouvait croire morte, ne firent qu'augmenter la fureur de ces hommes dont le chef arrêta Vesale, pendant que les agens inférieurs s'emparaient de ses élèves, au nom du Saint-Office.

Toutes les biographies racontent la suite de cette histoire. Il fut avéré que le gentilhomme disséqué par Vesale avait donné plusieurs signes de vie, et que son cœur avait palpité sous le tranchant du scalpel.

L'inquisition demandait la mort de l'anatomiste, et elle faillit avoir gain de cause, tant les dépositions de la duègne appelée en témoignage furent perfides contre lui. Doña Candita heu-

reusement refusa d'accuser son époux, malgré les sollicitations de ses ennemis. Mais il fallut que Philippe II intercédât en personne pour faire commuer la peine en un pélerinage à Jérusalem.

Vesale, sauvé de la haine du Saint-Office, partit pour la Terre-Sainte avec Malatesta, général des troupes de Venise. Après de nombreuses aventures, il apprit sur les bords du Jourdain que la chaire d'anatomie de l'université de Padoue était devenue vacante par la mort de Fallope, qui lui avait succédé comme professeur, et que, par une décision unanime, le maître avait été proclamé seul digne de remplacer son élève. Vesale, jeune encore, et fier d'être ainsi absous par la science, s'embarqua pour l'Europe. Mais une tempête attendait son navire sur les côtes de l'île de Zante, où il fit naufrage et mourut de faim sur un rocher, disent ses biographes, le 15 octobre 1564.

L'histoire dit que doña Candita, rentrée dans la maison paternelle, refusa de contracter de nouveaux liens, et la médisance superstitieuse des bonnes ames de Madrid attribua ce veuvage à la continuation des visites du spectre qui avait rendu Vesale jaloux. Ce bruit était fondé sur une espèce d'insomnie dont doña Candita resta affligée depuis la fatale autopsie de don Melchior

de Mendoce. Elle voyait approcher chaque nuit avec terreur, car son sommeil était le rêve continuel du même spectacle. Il paraît que, malgré son antipathie pour la médecine et les médecins, elle consulta tous ceux dont elle espérait obtenir quelque recette soporifique; car ce qui m'a mis sur la voie pour découvrir les détails de cette histoire, c'est la rencontre d'un traité espagnol sur l'oniroscopie, où les songes de la veuve de Vesale sont cités au nombre des plus curieux phénomènes du même genre.

Ce traité, peu connu, est intitulé : *Los Suenos de las Viudas*, par don Pedro Geraldo y Borelio; c'est une des précieuses conquêtes de mes pérégrinations bibliographiques, faites de conserve avec mon savant ami Charles Nodier, pour recueillir les matériaux de notre *Histoire de l'Homme endormi*. L'auteur raconte comment la veuve de Vesale revoyait chaque nuit le même événement et les mêmes personnages, avec cette singularité que chaque nuit son mari lui semblait vieilli et enlaidi, comme si le cours de sa vie se fût naturellement continué dans ce rêve. Mais en même temps son propre crime lui apparaissait de plus en plus hideux, et tous les objets qui lui en rappelaient les circonstances prenaient des formes de plus en plus terribles.

Ainsi, parfois il lui semblait qu'elle était parvenue à s'enfuir au moment où Vesale commençait l'autopsie; mais c'était pour se trouver tout à coup égarée dans un amphithéâtre d'anatomie, au milieu des squelettes, où le professeur, survenant, la saisissait aux cheveux et la traînait agenouillée devant un cadavre ensanglanté par une première incision de son scalpel.

—

Avec tous les élémens d'un conte fantastique sous la main, avec un revenant et un cadavre, lorsque la mode protége encore pour quinze jours au moins ce genre, bon ou mauvais, suivant le conteur qui l'exploite, pourquoi ai-je essayé de m'en tenir à l'histoire elle-même, sans recourir au merveilleux de la fantasmagorie, et aux broderies du style à la mode? Quoi donc! je fais apparaître un spectre, et il n'est pas évoqué par un sorcier, quoique la scène se passe dans cette superstitieuse Espagne où le Gracioso de Calderon atteste avoir vu de ses yeux *el capuchino Duende?* [1] Un cadavre monte par la fenêtre

[1]
— ¿ Que forma tenia?
— Era un frayle
Tamañito y tenia puesto
Un cucuracho tamaño,
Que por estas señas creo
Que era un duende capuchino.

chez un médecin, et ce prodige s'explique de lui-même sans qu'on ait besoin de citer à l'appui les savantes dissertations du père Feijoo? Enfin, toutes les biographies et les pièces du procès intenté à Vesale par l'inquisition m'autorisaient à lui faire disséquer un homme vivant, et je me suis privé de ce moyen nouveau en faisant tuer d'avance don Melchior par le docteur! C'est pousser un peu loin le dédain du fantastique et de l'extraordinaire; c'est tromper bien perfidement ceux qui n'ont lu mon *Autopsie* que d'après la promesse de ma dernière épigraphe. Mais cette épigraphe même indique mes raisons : ce n'est ici qu'un *sujet* que j'ai voulu laisser tout entier à un anatomiste plus habile, si un jour il y a disette dans son amphithéâtre; il est des temps où même l'honnête conteur que je veux dire ne refuse pas un *sujet* donné pour rien :

Con esto acaba
El medico de su honra;
Perdonad sus muchas faltas.

POCAHONTAS,

HISTOIRE ANGLO-AMÉRICAINE DU TEMPS DE JACQUES I[er].

— The never told her love,
But let concealment, like a worm in the bud,
Feed on her damask cheek:
She pined in thought
And sat like PATIENCE on a monument
Of grief.

SHAKSPEARE.

A madame P. Blain, de New-York.

C'est une héroïne de votre pays que j'ai cherché à faire connaître; mais je me suis rendu peut-être coupable d'une profanation en mêlant le roman à une histoire si touchante. Si je n'ai pas respecté le fait littéral, si j'en ai écarté une des circonstances les plus remarquables, j'ai du moins conservé aux caractères leur vérité, et aux sentimens leur simplicité d'expression. J'avouerai même que le caractère principal m'a toujours paru avoir été sacrifié, dans la réalité, à une inexplicable méprise. Le voyage de Pocahontas en Angleterre et les premières paroles qu'elle adresse au capitaine Smith, ne sont plus qu'une énigme sans mot, dans les relations du temps. Si j'ai eu la prétention d'être « plus vrai que l'histoire » dans la conclusion de cet épisode, j'en demande humblement pardon aux descendans de Pocahontas [1].

Quant au capitaine John Smith, je ne sais s'il a laissé une postérité directe : mais ce nom si commun en Angleterre n'a jamais été porté par un héros plus romanesque. Ses aventures en Amérique, les seules dont il soit question dans nos biographies, ne sont

[1] La scène où Pocahontas sauve le capitaine Smith a fourni à un élève de Canova, un groupe qui décore une des portes de la rotonde du Capitole, à Washington.

pas les plus singulières de sa vie aventureuse. Pour en donner une idée et appeler l'intérêt de la curiosité sur mon héros avant de le mettre en scène, voici le court sommaire de la première partie de son histoire, qui, certes, ferait la matière de deux volumes bien remplis, si on la détachait des descriptions de ses voyages. J'y ai quelquefois pensé.

— John Smith. — Sa naissance en l'année 1579 à Willoughby, comté de Lincoln; — il manifeste dès son bas âge les goûts qui font le héros et l'aventurier; — à treize ans, il vend ses livres d'école pour s'embarquer, mais il est arrêté par la mort de son père; — il entre en apprentissage chez un marchand de Lynne qui lui a promis de le faire voyager; — l'impatience le gagne, et il quitte son maître pour se mettre à la suite d'un jeune seigneur allant en France; — à Orléans, il ne convient plus à son compagnon de voyage, qui lui paie les frais de son retour en Angleterre; — au lieu de repasser la Manche, John Smith se rend dans les Pays-Bas, et s'y engage comme soldat; — il est séduit par les belles paroles d'un Écossais, qui promet de le recommander au roi Jacques, et il part pour l'Écosse; — là, ne pouvant parvenir auprès du roi, il sent le besoin de recommencer son éducation; — il se fait un ermitage dans une forêt, s'y enferme avec des livres, étudie l'histoire et l'art militaire en s'exerçant à monter à cheval, au maniement des armes, etc., etc.; — à 18 ans, il reprend

le cours de ses voyages et passe en Flandres; — un chevalier d'industrie abuse de sa confiance et lui enlève tout son bagage; — il poursuit son voleur, le rencontre à Dinan, le démasque devant la foule, mais ne pouvant lui faire restituer son butin, il est forcé de se contenter d'une vengeance manuelle et de l'assommer à demi sur la place publique; — le comte de Ployers s'intéresse à John Smith et lui prête de l'argent dont il se sert pour parcourir les côtes de France; — il va de Bayonne à Marseille, et là, se joint à des pélerins qui s'embarquent pour l'Italie; — une tempête; — les matelots croient apaiser le mauvais temps en jetant à la mer John Smith, qui est hérétique; il se sauve à la nage dans l'île de Sainte-Marie, près de Nice; — il est recueilli par un corsaire de Saint-Malo, qui le conduit à Alexandrie; — il assiste à la capture d'un navire vénitien et reçoit deux mille dollars pour sa part; — il voyage en Italie et puis en Styrie; — il s'enrôle comme volontaire au service de l'empereur, qui fait la guerre aux Turcs; — il se distingue bientôt et commande un corps de deux cent cinquante chevaux; — siége de Rigal; — un Turc ennuyé des lenteurs du siége, défie un chrétien à un combat singulier; — le sort désigne John Smith pour combattre le champion, auquel il coupe la tête; — un second se présente et éprouve le même sort; — un troisième; — au retour de ce dernier triomphe, Smith voit venir au-devant de lui une troupe de six mille hommes qui célèbrent sa bravoure avec acclama-

tion; — on lui offre en témoignage d'estime un beau cheval richement caparaçonné et un cimeterre valant trois cents ducats. Il est nommé major; — le prince de Transylvanie lui donne trois cents ducats de pension et une cotte d'armes avec *trois têtes de Turcs* pour armoiries; — la victoire abandonne l'empereur d'Allemagne; — Smith est fait prisonnier et vendu à un pacha, qui l'offre en présent à sa maîtresse à Constantinople; — il devient l'esclave d'un musulman de la mer d'Azoph; — il est employé à battre le blé; — se trouvant seul avec son maître dans une grange, il l'assomme d'un coup de fléau, cache le corps sous les gerbes, prend une provision de blé dans un sac, et fuit sur le cheval du Turc égorgé; — il parvient à gagner la Moscovie et arrive dans une ville où il y a garnison russe; — il se rend de là en Transylvanie et y retrouve ses amis; — nouveaux voyages en Allemagne, en France, en Espagne et à Maroc; — retour en Angleterre au moment où il est question de fonder un établissement dans l'Amérique septentrionale, etc.

Qu'on voie d'après ce sommaire si j'ai exagéré la réputation du capitaine Smith à la cour du roi Jacques. Pour moi, c'est un de ces hommes que j'aime et admire à l'égal des demi-dieux des âges homériques et des paladins de la chevalerie, un de ces esprits hardis qui réalisaient des romans que nous autres, pauvres poètes, nous serions tout fiers d'inventer.

PREMIÈRE PARTIE.

POCAHONTAS EN AMÉRIQUE.

§ Ier.

C'est avec une partialité évidente que les historiens de l'Angleterre ont toujours jugé la reine Élisabeth : son siècle est pour la vanité britannique ce qu'a été long-temps pour la vanité française le siècle de Louis XIV. Toutes les faiblesses et toutes les fautes de la grande reine disparaissant dans une sorte d'auréole dont son trône est resté entouré. Pédante et coquette, despote jusqu'à la tyrannie, cruelle et dissimulée, Élisabeth est assise là comme la divinité chaste et pure des hommes d'église et des guerriers, des hommes d'état et des poètes, du peuple enfin aussi bien que des courtisans. A ses pieds sont respectueusement déposés les attributs de toutes les gloires contemporaines, la lyre de Spencer et celle de Shakspeare, la main de justice du chancelier Bacon, le pavillon

de sir Francis Drake et l'épée de ce sir Philippe Sidney, qui, pour rester son sujet, refusa la couronne de Pologne.

C'est qu'à tout prendre ce fut une époque de poésie et d'enthousiasme que celle d'Élisabeth. L'influence de son règne se continua long-temps encore après elle. Depuis les violences d'Henri VIII et les controverses sanglantes d'Édouard VI et de Marie, l'Angleterre se reposait pour la première fois à l'ombre d'une autorité politique non contestée et d'une suprématie religieuse légalement reconnue, deux pouvoirs qui se prêtaient une force mutuelle et à l'abri de toute réaction. Toutes les capacités, tous les courages se soumirent avec le même respect chevaleresque à la REINE-VIERGE, que ce siècle d'allégories consentit à se représenter comme la triple personnification de la loi, de la religion et de la grandeur nationales. L'imagination conspira pour ce despotisme d'une femme, alors que l'imagination était en Angleterre la faculté dominante de toutes les intelligences. Aujourd'hui encore, toujours galans envers la fille impérieuse d'Henri VIII, les Anglais reportent à son règne les dates les plus brillantes de leurs annales, leur réforme religieuse, les chefs-d'œuvre de leur littérature dramatique, leurs premières

victoires navales, leurs découvertes dans le Nouveau-Monde, etc.

Le successeur d'Élisabeth vint encore prêter à tout cet éclat l'ombre du contraste. Sous presque tous les rapports Jacques Ier est écrasé par la comparaison. En vain il hérita des mêmes hommes d'état et des mêmes capitaines qui avaient gouverné ou combattu sous le précédent règne; en vain, législateur et théologien lui aussi, il eut de son vivant des flatteurs pour le surnommer le Salomon de l'Occident; en vain, protecteur de Shakspeare et de Ben-Jonson, il écrivit lui-même des vers et de la prose passables; en vain ce fut lui qui fonda des colonies dans les pays nouvellement découverts; religion, politique, littérature, beaux-arts, etc., tout, dans l'histoire des premières vingt-cinq années du XVIe siècle, en Angleterre, porte encore le nom d'Élisabeth, et l'Amérique septentrionale a conservé long-temps celui de Virginie, qui ne désigne plus enfin qu'une de ses provinces.

Jacques Ier subissait tous les désavantages d'une tournure commune, de ses manières provinciales, de son caractère anti-héroïque, de ce qu'il y avait de vulgaire jusque dans son esprit cultivé. La cour est un théâtre où le peuple, comme sur les planches du drame, aime assez,

pour l'illusion de la scène, que le chef d'emploi ait au moins le physique de son rôle.

Heureusement que Jacques avait pour femme une reine qui représentait mieux que lui : Anne de Danemarck était belle et remarquable par son esprit vif et aimable. Elle se mêlait quelquefois du gouvernement, mais elle aimait mieux régner par ses grâces que par son autorité. Laissant le roi se livrer à ses savantes élucubrations ou aux distractions de la chasse à Théobalds, elle appelait dans sa résidence de Greenwich les folies et les plaisirs, brillait par ses costumes de fantaisie dans les *masques* ou les *pièces-féeries* du poète à la mode, et s'entourait des plus galans courtisans et de toutes les beautés de l'Angleterre. Certains Mémoires de ses contemporains, publiés depuis, ont traité rigoureusement quelques légèretés de cette reine et de ses filles d'honneur : on y lit « que ces dames étaient à la fois adonnées à la boisson, à la superstition et à l'amour. » Mais il y a certes beaucoup d'exagération dans ces médisances posthumes. Rien ne prouve que la scène d'ivresse racontée par sir J. Harrington, ce digne filleul de la reine Élisabeth, se renouvelât souvent. Quant à la superstition, Anne de Danemarck et ses dames d'honneur pouvaient

bien croire aux sortiléges lorsque le roi avait écrit un gros livre pour prouver l'existence des sorciers, et que le grand Bacon lui-même ne sut que douter des miracles de l'alchimie. Pour ce qui est de l'amour, la reine ne repoussait pas sans doute avec la jalouse sévérité d'Élisabeth celles de ses dames qui oubliaient leurs devoirs; mais en conclure qu'elle favorisait la licence des mœurs et avait donné elle-même un autre père que le roi à ses deux fils, c'est une invention de libellistes; je m'inscris en faux contre cette imputation déloyale, quoique la calomnie ait pris le soin de s'appuyer sur des noms propres, en attribuant la naissance du prince Henry à un Danois appelé Beely, et celle de Charles Ier à lord Saintclair. Je ne défendrais pas avec la même confiance ni avec le même zèle chevaleresque l'honneur de toutes les duchesses et comtesses qui faisaient l'ornement des fêtes de Greenwich : mais, en historien *partial* du dernier des Stuarts, je devais au moins rompre une lance pour la légitimité des aïeux de mon héros.

Le 16 juin 1616 il y avait cercle privé dans les appartemens de la reine. Anne s'entretenait familièrement avec ses dames d'honneur, qui cherchaient tour à tour, par leurs propos piquans ou par le récit de quelque anecdote nou-

velle, à se rendre agréables à Sa Majesté. C'était entre elles à qui se montrerait la plus gaie; car il faut avoir l'air heureux à la cour pour y plaire, et jamais lady Douglas, lady Cecil, lady Lennox, lady Clifford, etc., n'avaient paru si heureuses. Il est vrai que la favorite du moment, lady Georgina Arundel, semblait seule au contraire s'oublier par intervalles jusqu'à laisser paraître une mélancolie inaccoutumée chez elle; on ne manqua pas de le faire remarquer à la souveraine, qui répondit tout bas à lady Clifford: « Plaignez la pauvre Georgina, je sais ce qui la préoccupe: son chevalier la quitte. C'est une autre Ariadne qui n'a pu fixer Thésée auprès d'elle.»

Lady Clifford eût bien voulu, puisque Sa Majesté semblait si bien instruite, profiter de son indiscrétion pour connaître le nom de ce perfide chevalier; car c'était un secret qui n'était pas encore parvenu jusqu'à elle; mais en cet instant un page entra; et, après avoir salué la reine, dit que le capitaine Smith suppliait Sa Majesté de vouloir bien lui accorder audience.

« Le capitaine Smith! dit Anne de Danemarck; mais il a déjà pris congé de notre royal époux et de nous; je le croyais en rade ou au moins sur la route de Plymouth. Qu'il entre cependant : nous n'avons rien à refuser au plus

brave amiral de la marine du roi. » En parlant ainsi la reine promena ses regards curieux sur le cercle de ses femmes; mais elle seule s'aperçut qu'une d'entre elles avait changé de couleur, car toutes étaient plus ou moins émues.

« Le capitaine Smith est venu bien rarement à la cour de Greenwich, dit lady Vere.

— Si Sa Majesté le trouvait bon, dit lady Clifford, nous le prierions de nous raconter un de ses voyages sur mer.

— J'aimerais mieux, continua lady Vere, que Sa Majesté lui demandât le récit de ses campagnes en Transylvanie.

— Et moi, dit lady Douglas, celle de sa captivité chez les Turcs, dont il fut délivré, dit-on, par une sultane.

— Et moi, dit lady Oxford, j'avoue que je serais curieuse de connaître ses aventures en France, où l'on dit que madame de Chanoye lui fit oublier si vite les mauvais traitemens des corsaires qui l'avaient conduit à La Rochelle.

— Dans ses nombreuses aventures chez les sauvages et chez les païens, en Europe comme en Amérique et en Tartarie, dit lady Clifford, il paraît que le capitaine a toujours eu le bonheur d'intéresser quelque fée protectrice.

— En effet, on prétend, ajouta lady Lennox,

que le capitaine a un don pour se faire aimer des dames. Qu'en pensez-vous, lady Arundel, vous qui le connaissez ?

— Je veux qu'il nous révèle son secret, dit la reine, qui dispensa ainsi lady Arundel de répondre; mais silence, mesdames, le voilà. »

Le capitaine Smith fut introduit.

Tous les yeux se fixèrent sur le capitaine Smith : mais s'il s'aperçut de l'attention curieuse qu'il excitait, il n'en témoigna aucun embarras; non qu'on pût l'accuser d'une sotte présomption; ce n'était chez lui que l'effet d'une noble simplicité. Le capitaine pouvait avoir environ trente-six ans; il était donc jeune encore, quoique ayant déjà toute une longue vie d'aventures à raconter; le teint hâlé, mais beau de visage, au-dessus de la taille moyenne, légèrement voûté comme la plupart des marins, se penchant un peu à droite en marchant, par suite d'une blessure; il était bien fait d'ailleurs de sa personne, et sa démarche était grave et pleine de noblesse. Sa renommée d'homme de mer n'avait alors de rivale en Angleterre que celle de Drake et de Walter Raleigh : mais ses aventures sur le continent n'avaient pas fait moins de bruit que ses campagnes maritimes, ayant combattu les Tartares et les musulmans avant

de se mesurer avec les corsaires espagnols, comme l'attestaient *trois têtes de Turcs* qu'il portait dans son blason. Enfin, depuis la disgrâce de Walter Raleigh, c'était sur le capitaine Smith que l'Angleterre comptait pour continuer ses découvertes et ses conquêtes en Amérique.

« Nous vous croyions déjà sur votre vaisseau, capitaine, dit Sa Majesté; mais je n'en suis pas moins charmée de vous revoir. Que pouvons-nous faire pour vous? Je vous préviens seulement que ces dames auront à leur tour une requête à vous adresser.

— J'espère avoir prouvé toute l'activité de mon zèle pour exécuter les ordres du roi, répondit le capitaine. Il a donc fallu que, tout compensé, le service du roi et la gloire de l'Angleterre n'eussent rien à perdre au retard de mon expédition pour le Nouveau-Monde, si je viens supplier Votre Majesté d'intervenir auprès de votre royal époux, afin qu'il m'autorise à demeurer quelque temps encore à Londres.

— Je sais à quelles pressantes sollicitations vous avez résisté, il y a peu de jours, quand vous aviez arrêté vous-même votre départ, dit la reine; il faut que les motifs qui changent tout à coup votre détermination soient bien urgens; je crois donc deviner pourquoi vous vous

adressez à moi en cette circonstance. » Et la reine, au risque d'être indiscrète, ne put s'empêcher ici d'interroger encore du regard la physionomie de ses dames d'honneur.

« En différant mon départ, poursuivit le capitaine Smith, je désire d'abord payer une dette qui m'est personnelle. Cependant je viens surtout pour provoquer la propre reconnaissance du roi à l'égard d'une femme qui m'a non-seulement sauvé de la mort, ce qui serait peu de chose, mais qui a montré un tel dévouement aux sujets de Sa Majesté, en Amérique, qu'il y va de sa gloire et de celle de la Grande-Bretagne de l'accueillir avec les honneurs dus à son rang, ainsi qu'à ses bienfaits.

— Il s'agit d'une femme ? dit la reine.

— Oui, madame, d'une fille de roi, qui vient de traverser les mers pour voir par elle-même si tout ce qu'elle a entendu raconter de la puissance et de la générosité anglaises est conforme à la vérité. Je sollicite pour cette princesse indienne une hospitalité digne d'elle et digne de la Grande-Bretagne. C'est la jeune et belle Pocahontas, la fille du roi Powhatan, arrivée à Plymouth avec un des conseillers du roi son père, et qui doit être en ce moment à Brentford. En l'absence de votre royal époux, je me

suis empressé de m'adresser à Votre Majesté, afin qu'elle voulût bien donner des ordres pour la réception de la noble étrangère.

— J'aime à vous voir prendre ainsi les intérêts de notre puissance, capitaine Smith, dit la reine. Votre requête est d'un fidèle amiral. J'avais déjà entendu parler de cette belle Sauvage. Les ordres nécessaires seront expédiés demain, et rien ne sera oublié pour reconnaître les services rendus à nos sujets.

— J'ai osé, poursuivit le capitaine en offrant à Sa Majesté un rouleau de papier, j'ai osé rédiger, sous forme de supplique, le récit de ce qu'a fait pour nous la fille du roi Powhatan, afin de le mettre de nouveau sous vos yeux.

— Nous lirons ce récit avec intérêt, dit la reine; car nous savons que le capitaine Smith manie avec le même succès la plume et l'épée. Mais puisque le sujet de cette supplique se rattache à l'un des événemens les plus mémorables de votre vie aventureuse, voici une occasion toute naturelle de nous en faire la relation de vive voix. Vous avez ici un auditoire avide de vous entendre, capitaine; et, sans savoir ce qui vous amenait tout à l'heure près de nous, ces dames m'avaient priée d'avance de mettre ce prix à la faveur qui vous serait accordée.

— C'est un récit un peu long, madame, dit le capitaine.

— N'importe : il s'agit pour vous d'intéresser à votre reconnaissance celles qui vous écouteront; vous ne pouvez nous refuser. Qu'on donne un siége au capitaine, » continua la reine en parlant à un page.

Le capitaine s'assit près du canapé de Sa Majesté. Au moment où il allait commencer, lady Effingham, la plus érudite des femmes de la reine Anne, et qui avait eu l'honneur de s'entretenir quelquefois en latin avec la reine Élisabeth, se pencha à l'oreille de lady Arundel, pour lui dire qu'elle croyait voir en action ce passage de l'*Enéide* où le sage et vaillant Énée raconte ses aventures à la reine de Carthage. Lady Arundel ne répondit que par un sourire à cette comparaison classique, réservant toute son attention pour la relation qu'on allait entendre. — Mais ici c'est moi qui arrête un moment la curiosité du lecteur, pour lui avouer que j'avais craint d'abord qu'il ne me fût difficile de traduire le langage du capitaine Smith, n'ayant pas retenu, pendant un séjour de quinze mois dans un port de mer, tous ces termes de marine et ces tropes étranges qui sont le cachet du style de nos romanciers

maritimes. Heureusement, en compulsant la relation imprimée du capitaine Smith et ses manuscrits inédits, à l'aide desquels j'ose refaire son histoire, j'ai cru reconnaître que ce brave amiral ne pensait pas qu'il fût indispensable à un marin d'embarrasser son discours des expressions techniques du métier, ni de l'orner de ces jurons qu'on ne trouve pas dans le *Vocabulaire anglo-français* de Charles Romme. C'est à une dame, à la duchesse de Richmond, qu'il dédia son *Histoire de la Virginie* : quel que soit son amour pour son navire et sa profession, il y conserve dans les moindres détails toute la réserve d'un homme bien élevé; or, le capitaine Smith ne dut pas être moins réservé dans son langage en s'adressant à la reine et à toutes ses dames d'honneur. Il y avait en lui, je le crois, bien moins de la rudesse des marins de Smollet que de la courtoisie des héros de « l'*Arcadia* » de Sidney. Comme Sidney lui-même, c'était un vrai chevalier, en un mot, qui avait choisi la mer pour théâtre de ses exploits, parce que c'était sur la mer que Christophe Colomb avait ouvert la lice à la nouvelle chevalerie errante d'Europe, à tous ces aventuriers d'Espagne, de Portugal, d'Italie, d'Angleterre, qui allaient conquérir des royaumes, découvrir des trésors, et convertir

ou exterminer des païens en Amérique, comme les paladins du moyen-âge avaient fait en Orient; il est permis de rapprocher ces deux chevaleries, quand on se rappelle que la grande pensée du pieux Colomb était bien moins la découverte du Nouveau-Monde qu'une nouvelle croisade pour reconquérir Jérusalem.

Le capitaine Smith commença donc son récit en ces mots :

—

§ II.

« Nous avions plusieurs fois éprouvé combien il était difficile de maintenir une paix durable avec les Indiens, qui commençaient à revenir de la terreur que leur inspiraient naguère nos armes. Heureusement une ville anglaise s'élevait enfin dans la péninsule de Chesapeak, et nos colons pouvaient désormais trouver derrière ses remparts un asile assuré contre les surprises de l'ennemi. L'expérience semblait devoir aussi nous préserver du retour de ces dissensions intestines qui avaient failli nous être encore plus funestes que la pointe acérée des flèches et le tranchant des tomawhaks. Mais jusqu'à ce que de nouveaux renforts nous vins-

sent d'Angleterre, nous ne pouvions penser, vu notre faible nombre, à étendre nos limites au-delà de *James-River*, car c'est aussi le nom de notre gracieux souverain, que nous avons donné au fleuve qui coule auprès de James-Town. Comment occuper cependant l'imagination de ces hommes dont l'impatience appelait sans cesse de nouvelles découvertes ou de nouveaux combats? De quelque autorité que leur confiance m'eût investi, je sentais bien qu'une longue oisiveté menaçait de faire renaître la discorde parmi eux. Nos fortifications une fois terminées, j'envoyais donc chaque jour quelque détachement de la garnison en reconnaissance, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, avec la recommandation expresse de ne pas s'aventurer trop loin, et de ne marcher jamais qu'en troupe compacte. Par malheur je m'écartai moi-même de cette règle de prudence. Un jour que j'explorais une rivière encore inconnue, accompagné de deux soldats seulement, un corps de plus de cent Indiens, se portant à l'improviste entre nous et le gros de notre troupe, nous ôta tout espoir de retraite. Aux cris de joie poussés par ces sauvages, nous vîmes bien qu'il ne nous restait plus qu'à vendre chèrement notre vie. Nous n'attendîmes pas

d'être attaqués pour faire usage de nos armes; mais, après avoir fait mordre la poussière à plus de dix guerriers, mes compagnons succombèrent, et moi je restai captif, les vainqueurs me destinant à une mort plus lente, ravis de voir qu'aucune blessure ne les avait privés d'une seule goutte de ce sang qu'ils voulaient épuiser tout entier dans les tortures. Déjà on m'attachait à un arbre, et tous ces yeux farouches, fixés sur moi, semblaient jouir par anticipation de mes dernières angoisses, lorsque je ne sais quelle inspiration heureuse me fit tirer de ma poche la boussole que je portais toujours avec moi. Cet objet, inconnu des Indiens, attira tout à coup leur attention. Les mouvemens continuels de l'aiguille aimantée, dont ils ne pouvaient s'expliquer la cause, le cristal transparent qui arrêtait leurs doigts curieux, comme une interposition invisible, tout excita leur surprise. Le possesseur de ce fétiche merveilleux leur parut sans doute devoir être un magicien. Ils décidèrent que je serais conduit à leur roi, et je dus la suspension de mon supplice à ce guide toujours fidèle du marin.

» Je fus traîné en triomphe à Pawhmanrie, ainsi qu'ils appellent leur ville capitale. Avant d'y arriver, nous traversâmes plusieurs villages

habités par les tribus sujettes du roi Powhatan. J'étais partout traité avec douceur, et servi copieusement à l'heure des repas ; mais je remarquai comme un triste présage qu'on me laissait manger seul, de peur de contracter avec moi aucun lien d'affection. C'était une victime qu'on engraissait pour le sacrifice, et non un hôte à qui on faisait fête.

» Powhatan, qui régnait alors, et qui règne encore sur ce peuple, entretient sous les armes plus de trois mille guerriers. Il vit entouré de toute la pompe des monarques barbares. Deux cents gardes-du-corps veillent sur sa personne; aux quatre angles de son palais sont placées, jour et nuit, quatre sentinelles, à une portée de flèche l'une de l'autre; chaque demi-heure, le capitaine du poste fait entendre un cri particulier, en passant rapidement un de ses doigts sur ses lèvres, et chaque factionnaire est obligé de répondre. Telle est la discipline militaire du palais de Powhatan.

» Pawhmanrie, sa ville capitale, consiste en une centaine de cabanes faites avec des nattes, et à la toiture basse comme les huttes d'Écosse ou d'Irlande. A mon approche j'en vis sortir toute la population, hommes, femmes et enfans, qui se mirent à danser en rond avec les

guerriers, affectant je ne sais combien d'attitudes grotesques. Ces Indiens se peignent diversement, les uns le visage, les autres toute autre partie du corps. Ils portent pour ornement un oiseau empaillé avec les ailes étendues attaché sur l'oreille, d'où pend aussi une coquille blanche ou une plaque de cuivre.

» Je fus introduit dans la salle d'audience de Powhatan, salle d'environ trente toises de largeur. Ce prince était assis près du feu sur un siége semblable à un châlit, et vêtu d'une grande robe en peaux de racoon. A sa droite et à sa gauche étaient deux jeunes filles de quinze à seize ans, et d'autres femmes indiennes se tenaient en haie contre la muraille, avançant de temps en temps, au travers des rangs des gardes, leurs têtes surmontées de plumes et leurs cous ornés d'une longue chaîne en coquillages. Un cri général s'éleva lorsque j'entrai; une Indienne de la famille royale m'apporta de l'eau pour laver mes mains, et une autre une touffe de plumes pour les essuyer. Après cette cérémonie, dont je ne pouvais deviner le sens, on m'emmena dans la cabane où je devais être gardé pendant la nuit. Je sus depuis que les jongleurs consultés avaient remis au lendemain l'épreuve qu'ils devaient me faire subir, pour

savoir à la fois si j'étais magicien comme eux, et si ma mort serait favorable ou non à leur peuple.

» La cérémonie commença à la pointe du jour. On alluma un grand feu dans la cabane où j'étais gardé à vue; on étendit deux longues nattes, sur l'une desquelles on me fit asseoir. Tous mes gardes sortirent, et je vis entrer un jongleur, de très-haute taille, qui avait le corps peint en noir; il portait sur la tête une coiffure en peaux de serpens et de belettes, dont les queues attachées ensemble formaient une espèce de houppe. Une couronne de plumes soutenait cet ornement bizarre, et le jongleur tenait une sonnette à la main droite. Après je ne sais combien de salutations grotesques, il commença son invocation d'une voix de tonnerre, et se mit à tracer un cercle autour du feu avec de la farine. Alors trois de ses collègues, tatoués et vêtus comme lui, entrèrent en gambadant; puis trois autres aussi hideux que les quatre premiers. Après une nouvelle ronde, ils s'assirent tous vis-à-vis de moi, de chaque côtés de leur chef, et ils entonnèrent une chanson au bruit de leurs sonnettes. Quand cette musique de sabbat fut finie, le chef jongleur mit cinq grains de maïs à terre; il étendit les bras et les mains avec des efforts si violens

que, la sueur ruissela de tout son corps, et que ses veines se gonflèrent. Il plaça ensuite trois nouveaux grains de maïs à quelque distance des autres, fit une oraison, et répéta le même exercice jusqu'à ce qu'il y eût trois cercles de grains autour du feu. Cependant ses acolytes, recommençant leurs contorsions burlesques, prirent un paquet de bûchettes préparées pour cet usage, et, en répétant le verset de chaque oraison, ils en mettaient une dans les intervalles des cercles de maïs. Ils ne mangèrent et ne burent, non plus que moi, jusqu'à la nuit; mais alors on leur apporta un copieux repas, auquel ils firent honneur, et je remerciai le Ciel de n'être pas exclus de ce dernier acte de leur exorcisme.

— En vérité, dit la reine, interrompant le capitaine, je suis fâchée que Ben Jonson ne soit pas ici; il se plaignait hier de n'avoir plus d'idées; je veux qu'il introduise cette scène dans un de ses *Masques*, sous la forme d'un divertissement de sauvages.

—J'avoue, continua le capitaine Smith, que ce divertissement, comme Votre Majesté l'appelle, me parut un peu long, et pour surcroît d'ennui les jongleurs recommencèrent trois jours de suite. Comme je savais déjà quelques mots

de la langue indienne, je compris que le cercle de farine signifiait l'Amérique, les cercles de grains les bornes de la mer, et les bûchettes mon pays. Quant au résultat de leur conjuration, ce fut qu'aucun sortilége ne protégeait ma vie ; et le conseil du roi s'étant assemblé, ma mort y fut prononcée, à l'instigation surtout du sachem Opechacanou, qui, arrivé seulement depuis la veille à Pawhmanrie, venait de me reconnaître comme le chef des Anglais.

« Cette sentence ne m'eût pas été annoncée que je l'aurais devinée à l'air compatissant et aux paroles affectueuses de tous ceux, et des femmes surtout, qui continuèrent jusqu'au jour de l'exécution à venir curieusement repaître leurs regards de la vue du captif. Je recevais encore d'autres inexplicables témoignages de cette pitié : c'étaient toutes sortes de fruits, des rayons de miel et des bouquets de fleurs variées, qu'en me rappelant ma captivité d'Orient j'aurais pu prendre pour les emblêmes parlans d'un sentiment plus tendre encore qui s'occupait de ma liberté ; mais aucune tentative n'ayant été faite pour briser mes liens, je ne pouvais penser, quand vint le jour de mon supplice, que j'eusse été l'objet d'un intérêt sérieux. « On m'a caressé comme le lion dans sa cage, me disais-je ; et libre, je

n'inspirerais que la terreur. » Je me préparai donc à mourir du moins avec courage. Mes gardes me conduisirent, en présence de Powhatan, sur la place publique, au milieu de laquelle était une large pierre que j'eus la force de regarder en souriant; je savais que sur cette pierre j'allais poser ma tête, et à quelques pas j'apercevais aussi les deux sauvages armés de massues qui devaient me fracasser le crâne. Le cercle des gardes du roi et des miens s'était fermé sur moi. Ayant étouffé au fond du cœur mon dernier regret, celui de ne pas mourir les armes à la main, je donnai une dernière pensée à ma mère, à ma dame, à mon vaisseau, à mon pays, et ne m'occupai plus que du Ciel. Déjà ma tête était sur la fatale pierre; déjà les massues étaient levées sur moi; j'avais fermé les yeux, lorsque, après un cri déchirant, qui me parut le signal de mon trépas, je sentis comme des bras qui m'étreignaient par-dessus mes liens, et ouvrant les paupières, j'aperçus à côté de mon visage une tête, qu'un instant j'aurais pu croire celle de mon bon ange qui venait m'accompagner dans l'autre vie. C'était une tête de jeune fille, plus blanche que ne le sont en général celles des Indiennes, les cheveux flottans, et d'une beauté que ne gâtait aucun des ornemens de

ce peuple. Je reconnus en elle Pocahontas, la fille de Powhatan, qui entrait à peine dans sa quatorzième année. Dieu sans doute, qui avait ses desseins sur moi, avait ému cette jeune princesse d'une compassion si ardente pour le captif, qu'ayant vainement supplié son père de m'épargner, elle était venue se placer ainsi à côté de moi, pour couvrir mon corps de son corps, ou exposer sa tête aux mêmes coups que la mienne.

» Ce qui avait été refusé à ses prières d'enfant ne put l'être à son courage. Son frère Nantaquous, beau comme sa sœur et généreux comme elle, se jeta aux genoux de Powhatan, qui, je dois le dire, en ordonnant ma mort avait surtout cédé aux suggestions à la fois perfides et cruelles du sachem Opechacanou : une partie du peuple se déclara aussi pour Pocahontas : je fus sauvé... Les bourreaux se retirèrent; le roi ordonna que mes liens fussent brisés : « Tu es libre, me dit-il; jusqu'ici tu n'as été que notre captif, veux-tu être notre hôte? nous t'avons traité en ennemi; accorde-nous le temps de te traiter en ami. » Dès ce moment je fus l'hôte de Powhatan. J'acceptai l'offre de demeurer quelques jours encore dans sa ville capitale et je ne partis qu'après avoir juré un traité

d'alliance entre lui et les Anglais. Je ne décrirai pas tous les honneurs dont je fus comblé : je retournai à Jamestown avec une escorte de douze gardes-du-corps de Powhatan, et quand je pris congé de Pocahontas elle me dit : « Quelque événement qui arrive, souviens-toi que les Anglais ont ici une amie fidèle. »

» Malheureusement cette protection nous fut bientôt nécessaire. A mon retour à Jamestown, cette colonie, que j'avais laissée florissante, n'était plus qu'un véritable hospice dont la faim disputait les derniers habitans aux maladies. Nous aurions tous péri si Pocahontas, que j'instruisis de notre situation, n'eût obtenu de son père qu'il nous serait fourni des provisions gratuitement, jusqu'à ce qu'il nous arrivât un vaisseau d'Angleterre. Elle vint elle-même pour s'assurer que ses instructions étaient bien remplies. Elle pansa de ses mains un soldat blessé d'une flèche et nous apprit les vertus de plusieurs simples, entre autres celles de la racine qui guérit de la morsure du serpent à sonnettes. Je ne saurais dire si c'était son père qui l'employait à cette bonne œuvre par politique, la volonté de Dieu qui en faisait son instrument, ou son affection extraordinaire pour notre nation qui la faisait agir; mais dès qu'un malheur ou un

péril nous menaçait, elle était toujours là pour nous avertir ou nous défendre.

« Une nuit, ignorant que quelques-uns des nôtres avaient donné à Powhatan un trop juste sujet de nous traiter de nouveau en ennemis, je bivouaquais avec dix-huit Anglais seulement sur la lisière d'une forêt. Nous dormions sans autre abri que les arbres. Tout à coup je suis réveillé par une main qui pressait doucement mon bras : je lève la tête et à la clarté d'un rayon de la lune je reconnais Pocahontas. « Quand tu dors, me dit-elle, place mieux les sentinelles du camp : ce n'est pas du côté de l'ouest mais de l'est qu'elles devraient veiller. Je ne précède que de deux heures un corps de trois cents Indiens qui vient pour vous entourer et vous égorger. Opechacanou est à leur tête.» Pocahontas avait bravé seule les ténèbres de la nuit et les profondeurs de la forêt. En me regardant elle pleurait : je crus que c'était de la douleur qu'elle devait ressentir à ses pieds, qui n'avaient plus de mocassins; ils étaient saignans, déchirés par les ronces. « Ange des Anglais, lui dis-je, ému moi-même jusqu'aux larmes, tu tiens généreusement tes promesses. Mais c'est en vain que tu nous auras prévenus si tu ne nous indiques encore le sentier secret par lequel tu as pu gagner de vitesse Opecha-

canou lui-même. — C'est pour cela que je suis venue, répondit-elle : mais ne tarde pas davantage à partir. — Ce ne sera pas, lui dis-je, avant d'avoir fait un brancard avec les rameaux de ce jeune érable pour porter notre guide, » et je regardais ses pieds. « En effet, reprit-elle, j'ai dû hâter le pas. » Mais je vis bien qu'elle avait oublié sa fatigue; c'était sur nos périls qu'elle pleurait. Nous arrivâmes à Jamestown avant le jour, et la vengeance d'Opechacanou fut encore une fois déçue..... Ce ne fut pas la dernière; car la paix, malgré mes précautions et le zèle de Pocahontas, était souvent troublée, tantôt par la défiance inquiète des Indiens, tantôt par quelque imprudente attaque des colons.

» Il croît dans les forêts de la Virginie des plantes et des arbustes dont les fruits ont une propriété singulière. Quelques soldats qui venaient de repousser une tribu ennemie mangèrent des pommes d'une de ces plantes et furent tout à coup saisis d'une sorte de démence. Comme les compagnons d'Ulysse quand ils eurent bu à la coupe de Circé, oubliant qu'ils étaient hommes, les uns se roulèrent par terre, les autres grimpèrent sur les arbres, ceux-ci riaient et faisaient de joyeuses gambades, ceux-là frémissaient d'un délire tour à tour tendre et

frénétique [1]. Pour eux plus de patrie, plus de chef; ils errèrent ainsi pendant six jours dans les bois, et quand, le poison ayant épuisé son effet, ils revinrent à Jamestown, leur bannière était perdue ainsi que les trophées de leur victoire. Heureusement le zèle de Pocahontas ne s'occupait pas seulement de notre vie, mais encore de notre honneur. Au moment où le conseil de guerre allait punir ces soldats de leur désertion, elle vint nous rapporter le drapeau et les trophées recueillis pieusement par elle.

» Lorsque l'explosion d'un baril de poudre faillit me priver de la vie, ce fut Pocahontas qui vint veiller à côté de mon lit de douleur, et son ingénieuse bienveillance savait, par ses récits ou ses chants, abréger pour moi les heures les plus pénibles.

» Enfin, depuis que j'ai quitté l'Amérique, d'où je ne croyais pas être absent si long-temps, sa généreuse protection ne s'est pas démentie. «Vos compagnons sont mes frères,» me dit-elle en recevant mes adieux; et c'est vainement qu'ils ont oublié ses services et son affection de sœur : elle a continué à préférer cette famille

[1] Je pense que le capitaine veut parler ici des effets du *datura stramonium* (herbe aux sorciers), plante originaire d'Amérique.

d'adoption à l'autre, heureuse de leur pardonner leurs torts, et de se livrer à eux pour leur servir de rançon. Oui, très-gracieuse reine, depuis trois ans, c'est elle qui, après Dieu, a conservé au roi la Virginie. Si elle vient aujourd'hui en Angleterre, croyez que c'est moins encore sa curiosité que son zèle pour nous qui l'amène. C'est ce que m'écrit brièvement le vieux lieutenant Rolfe, sous la protection de qui elle s'est mise dans ce long voyage.

» Je n'ai encore demandé aucune grâce à l'état ni à personne; mais aujourd'hui les services extraordinaires de cette princesse, sa naissance, sa vertu et sa simplicité, me donnent la hardiesse d'appeler l'attention de Votre Majesté sur elle. Si Pocahontas n'était pas bien reçue dans ce royaume, à qui elle peut en donner un autre, ne serait-elle pas en droit de changer son amitié en haine? Mais si elle trouve que pour avoir été si bienveillante pour vos sujets et vos serviteurs, une aussi grande reine que vous l'honore au-delà de ce qu'elle espérait, elle sera prête à consacrer de nouveau le plus pur de son sang à la gloire et à la prospérité de sa patrie adoptive. »

Le capitaine Smith prononça ces derniers mots d'un ton ému, et la reine resta quelque

temps sans répondre, émue elle-même, puis elle dit : « Capitaine Smith, je le déclare avec plaisir, de tous les services que nous a rendus la princesse Pocahontas, le plus grand, à mes yeux, est d'avoir mérité la reconnaissance d'un si fidèle et si vaillant sujet du roi. Aussi, pour lui témoigner ma propre affection, c'est vous que je charge d'aller à Brentford pour la saluer à son débarquement, et l'amener à notre cour. Allez, capitaine; mon carrosse sera demain à vos ordres, et en vous attendant, nous préparerons ici à la fille du roi Powhatan, à la libératrice du capitaine Smith, une réception qui lui prouvera que les Anglais ne sont pas une nation ingrate et oublieuse. »

En parlant ainsi, Anne tendit sa main au capitaine, qui, ployant le genou, la baisa, salua les dames d'honneur en se relevant, et prit congé de Sa Majesté.

« En vérité, dit lady Clifford, je n'ai pu retenir mes larmes en écoutant ce récit; je regrette que le capitaine ait cru devoir se retirer si promptement; j'aurais aimé à lui adresser quelques questions sur cette princesse sauvage, car il m'a semblé qu'il n'a pas tout raconté.

— Je vois, mesdames, interrompit la reine, que, pour satisfaire votre curiosité, vous force-

riez volontiers notre brave amiral à révéler ses secrets les plus intimes. Mais occupons-nous d'abord de tenir notre promesse envers la princesse indienne. J'espère que vous m'aiderez à payer les dettes du capitaine Smith et les nôtres.

— Sans doute, dit lady Clifford, je veux l'accompagner dans Londres, jouir de sa surprise dans les lieux publics.... au bal, au théâtre, partout.

— Que je suis curieuse d'assister à sa présentation à la cour, dit lady Douglas en souriant.

— Je parie, répondit Sa Majesté, qu'elle sera moins embarrassée que certaines dames d'Écosse, la première fois qu'elles se montrent à Greenwich ou à Whitehall. »

Lady Douglas allait sans doute, en franche Écossaise, répliquer à cette épigramme contre ses compatriotes; mais la reine fit le signe auquel on reconnaissait que la soirée ne devait pas se prolonger davantage, et toutes les dames se retirèrent, excepté lady Georgina Arundel, qu'un regard de sa royale maîtresse retint auprès d'elle.

« Eh bien ! ma bonne Georgina, lui dit Anne de Danemarck, pourquoi cet air de mélan-

colique préoccupation? Tu vois que le capitaine Smith, si pressé il y a quelques jours de retourner en Virginie, n'a pas repoussé le premier prétexte qui s'est offert pour retarder ce départ irrévocablement arrêté.

— Ah! s'écria lady Arundel, Votre Majesté parle-t-elle sérieusement? Direz-vous maintenant que mes soupçons naissaient d'une folle jalousie, et que c'était la gloire seule qui appelait le capitaine Smith dans le Nouveau-Monde?

— Quoi donc, Georgina, vous penseriez que la princesse indienne aime le capitaine d'amour et qu'elle est aimée de lui? Craignez d'être injuste, Georgina, et attendez du moins d'avoir vu cette prétendue rivale.

—J'attendrai, reprit lady Arundel, puisque Votre Majesté le désire; mais vous me permettrez de chercher à connaître le secret d'un dévouement si tendre d'une part, d'une reconnaissance si ardente de l'autre.

— Nous l'aurons pénétré bientôt, avec une jeune fille si simple et si naïve, dit la reine.

— Que ne donnerais-je pas pour être le témoin invisible de cette première entrevue que Votre Majesté vient de leur ménager!

— Décidément, ma pauvre Georgina, tu es jalouse; mais j'espère avant peu te voir rire la

première de cette alarme si promptement conçue. Le capitaine lui-même, j'en suis certaine, confiera sa princesse aux soins de ton amitié. Adieu, ma chère Georgina! souviens-toi, ce soir, avant d'éteindre ta lampe, des vers d'*Othello* sur le « monstre aux yeux verts; » et la reine, à ces mots, congédia aussi sa favorite jusqu'au lendemain.

Le lendemain, le capitaine Smith était parti pour Brentford.

---

§ III.

La foule s'agitait, pressée et tumultueuse, sur la place de Brentford, devant une hôtellerie à l'enseigne de *l'Ancre couronnée*; c'étaient des femmes, des enfans, des bourgeois, des paysans, des marins, tous, les yeux fixés sur le balcon de l'hôtellerie, et s'écriant: « Faites venir les sauvages! que les sauvages se montrent! — Attendez, disait quelqu'un, voici la princesse qui vient aux carreaux de la croisée. — Eh! non, répondait un autre, c'est Cicely, la servante. La sauvagesse n'est pas si brune, toute sauvagesse qu'elle est. — Ah! voici le vieux païen avec son manteau en peau d'ours.—

Mais non, c'est le palefrenier Tom. Retirez-vous, Cicely; retirez-vous, Tom, et faites venir les sauvages; nous voulons voir les sauvages! » Et comme les sauvages ne se pressaient pas de paraître au balcon, hommes, femmes et enfans, de plus en plus impatiens et tumultueux, redoublaient leurs cris, et déjà commençaient à jeter des pierres aux croisées de *l'Ancre couronnée;* tout à coup un matelot des moins avancés dans la foule, ayant regardé du côté de la rue de Londres, aperçut un carrosse dont le cocher arrêtait ses chevaux à l'entrée de la place, désespérant sans doute de fendre sans accident les flots mutinés de cette populace. Un officier de la marine royale, en uniforme, mit pied à terre le premier. « Holà! Frank, voici quelqu'un de connaissance, dit le matelot à un camarade occupé en ce moment à coudoyer un peu rudement un petit marchand de cordages qui s'était avisé d'avoir l'air plus pressé que lui. Frank, mon camarade, voici le capitaine Smith!

— Voici le capitaine Smith! » Ces mots répétés circulèrent en un moment dans la foule comme un mot d'ordre, et l'effet en fut aussi prompt que magique: le tumulte s'apaisa; toutes les têtes tournèrent du côté de la rue de Londres; la curiosité n'était pas moins vive

pour voir le personnage annoncé que les sauvages, mais elle fut plus respectueuse. Une large haie s'ouvrit devant lui; et quand il passa, toutes les mains agitèrent les bonnets; toutes les voix firent entendre la même acclamation : « Vive le capitaine Smith! vive le brave amiral de la vieille Angleterre! Houzza! Houzza pour le capitaine Smith! *Captain Smith for ever!*

Le capitaine Smith traversa la foule en saluant et entra dans l'hôtellerie de *l'Ancre couronnée.*

DEUXIÈME PARTIE.

POCAHONTAS EN ANGLETERRE.

—

§ Ier.

Il s'était écoulé plus de trois années depuis que le capitaine Smith avait quitté la Virginie. En revoyant Pocahontas il fut frappé tout d'abord du changement qui s'était opéré en elle. Ce n'était plus cette jeune fille qui, encore enfant, sinon par son âge, dans un pays où la nature est plus précoce qu'en Europe, du moins par la naïve liberté de ses manières enfantines, faisait si rapidement succéder un sourire à une larme, une folâtre gaieté à une pensée de rêverie. Trois années avaient fait prédominer en elle ce qu'on pourrait appeler la partie sérieuse de son caractère; trois années avaient développé non-seulement l'élégance de sa taille et la régularité de ses traits, mais encore avaient imprimé à toute sa personne cette beauté plus calme et

plus imposante aussi qui compose la dignité de la femme faite. Cette dignité naturelle inspira sans doute au capitaine Smith une réserve à laquelle il ne s'était pas préparé, quoique chargé de remplir auprès de la princesse américaine un rôle *officiel*. De son côté, Pocahontas éprouvait un trouble dont l'expression ressembla, malgré elle peut-être, à la froideur, et les premiers momens de cette entrevue eurent un air de solennité qui eût paru de la bouderie à ceux qui en furent témoins, s'ils n'avaient voulu voir dans le capitaine Smith le représentant de la reine d'Angleterre, et dans Pocahontas une fille de roi, qui se devait de faire passer les droits de son titre avant les sentimens de son amitié pour l'ambassadeur.

« Noble princesse, dit le capitaine Smith, en l'absence de Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne, la souveraine de ce royaume, informée de tout ce que vous doivent ses sujets, me charge de vous dire combien elle est heureuse que votre projet de visiter ses états lui offre l'occasion de vous témoigner une partie de sa reconnaissance. J'ai précédé de quelques heures l'envoi de ses premiers présens et des serviteurs de sa royale maison qui seront à vos ordres. Elle vous attend à Londres, sa capitale, où Sa

Majesté a daigné me confier la mission de vous accompagner. »

Si, pour ne pas rester court, le capitaine Smith trouva ces lieux communs de la langue diplomatique, la pauvre Pocahontas n'était pas encore assez avancée en civilisation pour répondre dans le même langage. Elle resta muette au lieu de répondre; et, pour masquer le nouvel embarras que lui causait ce silence, le capitaine Smith fut obligé d'adresser, à peu près dans le même style, quelques phrases de compliment au conseiller de Powhatan, nommé Uttama-Tomakin. Celui-ci était un vrai sauvage, un stoïque du désert, qui, chargé d'une mission particulière de son roi auprès du capitaine Smith, allait sans doute s'en acquitter au plus tôt par une harangue convenue d'avance avec son souverain; Pocahontas sembla le craindre du moins, et le début de cette première conférence lui faisant juger nécessaire de différer toute explication précise sur son voyage, elle arrêta Uttama-Tomakin par un coup d'œil, après la première phrase; puis, retrouvant tout à coup la parole, ce fut elle qui dit au capitaine Smith :

« Je suis sensible aux complimens de votre reine, et j'accepte sa généreuse hospitalité. J'au-

rai d'abord à la remercier, amiral, d'avoir choisi pour mon guide celui qui fut l'hôte de Powhatan, celui qui fut étranger parmi mon peuple comme je suis étrangère parmi le sien, celui que je puis appeler mon père comme Powhatan l'appelait son fils. »

Ces paroles, quoique prononcées en anglais assez pur, car Pocahontas n'avait pas cessé de cultiver cette langue depuis le départ du capitaine Smith, conservaient cependant à la pensée de la jeune Américaine les formes de son idiome natal. Le capitaine Smith, n'osant pas sans doute encore s'affranchir de sa première réserve, n'accepta pas d'abord ce qu'elles avaient d'affectueux. « Princesse, répondit-il, quoique honoré par votre père du titre de son fils, je dois laisser au roi d'Angleterre seul le droit de vous nommer sa fille. » Mais dédaignant ou ignorant l'artifice des apologies et des transitions oratoires, Pocahontas, sans que son visage perdît rien du calme mélancolique de son expression, insista, et mêlant un doux reproche à la répétition presque textuelle de sa première réponse : « Je veux vous appeler mon père, dit-elle, et vous m'appellerez votre fille. Vous m'avez toujours assurée que j'avais une seconde patrie dans la vôtre, mais c'est vous seul que je venais y chercher.

Vous seul pouvez peut-être maintenir la paix entre vos frères et les Indiens. On nous avait dit que vous étiez mort; Powhatan a ordonné à Uttama-Tomakin de venir savoir la vérité, parce que vos compatriotes mentent beaucoup. »

Il n'était déjà plus question du roi et de la reine d'Angleterre; le capitaine Smith, sans revenir à son ancienne familiarité avec Pocahontas enfant, ne put résister plus long-temps à cette curiosité qui voulait d'abord s'occuper de lui et de lui seul. Il commença par répondre au reproche, en disant qu'il avait si peu oublié ses amis de la Virginie qu'il était sur le point de mettre à la voile pour Jamestown, lorsqu'il avait reçu de Plimouth la lettre qui lui annonçait l'arrivée de Pocahontas.

Cette explication appela enfin un sourire sur la figure jusqu'alors grave, sinon froide, de Pocahontas, et un moment le capitaine Smith retrouva dans ce sourire cette jeune fille naïve qui le charmait jadis par ses innocentes caresses, jusqu'à ce que le péril des Anglais et de leur chef fit éclater son intelligent et courageux dévouement. Insensiblement leur conversation n'eut plus rien de cérémonieux. Mais telle est l'influence d'une première impression, que, dans

les rapports de Smith et de la princesse, il resta encore une sorte de réserve mutuelle et des réticences qui attendaient une dernière explication, dont ni l'un ni l'autre n'était peut-être fâché de reculer le moment. D'ailleurs, arrivée à Londres, Pocahontas se trouva tout à coup entraînée dans un tourbillon si rapide de spectacles inconnus pour une fille des forêts, elle fut disputée au capitaine Smith par tant de visages nouveaux, qu'à peine si, pendant le premier mois, il y eut quelques heures de recueillement pour elle dans le silence des nuits.

Parmi les présens de la reine pour Pocahontas, dont le capitaine Smith avait parlé en arrivant à Brentford, était une corbeille de parures de femme à la mode du jour, et Pocahontas adopta le costume anglais avec une joie ingénue, se plaignant un peu de la gêne le premier jour, mais ne refusant pas déjà de vérifier quelquefois au miroir si, comme on le disait partout, à sa vue, elle était ravissante ainsi parée; tant il est vrai que la coquetterie féminine est un moyen de civilisation que nos grands voyageurs font bien de ne pas négliger dans les pacotilles de leurs expéditions autour du monde. Mais Uttama-Tomakin refusa obstinément de renoncer

à son costume, malgré l'importune curiosité qui le poursuivait dans les lieux publics.

Je ne décrirai pas toutes les sensations des deux hôtes de l'Angleterre ; car Pocahontas et Uttama-Tomakin n'ont pas laissé de Mémoires comme le capitaine Smith ; mais il nous est parvenu quelques détails sur leur réception à la cour, où rien ne fut négligé pour éblouir la princesse américaine. C'était d'ailleurs une époque de luxe et de magnificence. Bourgeois et courtisans saisissaient à l'envi une occasion de spectacle; les marchands de Londres affichaient volontiers leur magasin ou leur fortune réalisée dans la parure de leurs femmes, comme sur leurs propres personnes. Au prix du crédit qu'ils faisaient assez souvent aux grands seigneurs et au roi lui-même, ils avaient obtenu qu'on laisserait tomber en désuétude les anciennes lois somptuaires, et, nobles et roturiers, c'était à qui brillerait le plus au soleil d'une fête publique, en se couvrant de chaînes d'or, de bijoux et d'habits de soie brodés en perles.

Le jour où le capitaine Smith avait remis sa requête à la reine Anne de Danemarck, le roi Jacques était encore à Oxford, livrant une bataille théologique aux professeurs de cette savante université; mais il fut de retour pour la

présentation solennelle de Pocahontas et d'Uttama-Tomakin. Sir Walter Scott ayant décrit avant moi son costume, j'ajouterai seulement que Sa Majesté portait en cette occasion, entre autres bijoux, un diamant de 75,000 fr. qu'il empruntait de temps en temps à Paul Pindar, riche marchand, qui n'avait jamais voulu le vendre. « Vraiment, dit Sa Majesté en apercevant Uttama-Tomakin, voilà un sauvage qui ferait peur à qui n'aurait pas vu nos montagnards d'Écosse; mais qu'on lui dise de déposer en notre présence sa hache d'armes ou son casse-tête, qu'ils appellent, je crois, tomahawk dans leur jargon. » Puis remarquant Pocahontas : « Quant à la princesse barbare, elle est certes fort bien, par saint André! et me rappelle la reine de Saba. » Pendant que Sa Majesté voyait avec plaisir que ses courtisans acceptaient en souriant cette dernière allusion à sa propre sagesse sous la forme d'un compliment à la princesse indienne, l'huissier de la chambre tentait vainement de débarrasser Uttama-Tomakin de son tomahawk, sachant bien, même quand le roi ne se fût pas empressé de le lui rappeler, que Jacques ne pouvait supporter la vue d'aucune arme nue, par suite d'une susceptibilité nerveuse attribuée aux terreurs de sa mère pendant

sa grossesse. Mais Uttama-Tomakin refusa obstinément de se laisser désarmer, et au lieu de fléchir le genou, suivant l'étiquette, il rendit au roi le salut militaire à la manière de son pays, en faisant tournoyer le tomahawk au-dessus de sa tête. Jacques, bien loin d'admirer ce maniement d'armes, pâlit et frissonna; il resta inquiet tout le temps de la cérémonie, et ce fut la reine qui en fit tous les frais, par les questions affables qu'elle adressa, soit à Pocahontas, soit à Uttama-Tomakin lui-même, qui, comprenant l'anglais, mais ne le parlant pas encore, avait besoin que la fille de Powhatan ou le capitaine Smith lui servissent d'interprètes. Ses réponses furent toutes pleines de sens ou de fierté. Quant à Pocahontas, on fut surpris de l'à-propos, de l'esprit même des siennes, et de sa facilité à s'exprimer en anglais.

Pendant les premiers jours, ce fut la reine qui voulut fêter Pocahontas à Greenwich : on la fit assister à un de ces *Proverbes* allégoriques qui se rapprochaient peut-être plus des anciens mystères que des *Masques-Féeries* de Ben Jonson, et dans lesquels la reine aimait à remplir un rôle. Pocahontas parut se divertir beaucoup; mais Uttama-Tomakin déclara qu'il s'était amusé bien davantage, quelques jours auparavant, à un

combat de coqs et à une grande joute sur l'eau. Il y eut un bal, où la princesse américaine consentit à danser un *pas* de son pays, et fut couverte d'unanimes applaudissemens, tant elle y déploya de grâce. Puis ce fut le tour des dames d'honneur, qui voulurent chacune posséder au moins un jour la belle sauvagesse dans leurs hôtels, et la *montrer* à leurs amis. Partout Pocahontas se fit admirer également par son esprit naturel et sa dignité; partout, dit Purchas, auteur contemporain qui l'avait vue et lui avait parlé souvent, « partout elle se montra fille du roi. » Purchas nous raconte comment l'évêque de Londres, le révérend docteur King, voulut aussi la recevoir, et déploya pour elle une pompe inaccoutumée, « quoique ce prélat fût très-hospitalier pour les dames. » Pocahontas enfin ne semblait nullement éloignée de se convertir au christianisme; mais Uttama-Tomakin se montra païen plus endurci, quand le théologien Goldstow entreprit de le faire entrer aussi dans le giron de l'Église anglicane.

« Eh bien! dit le capitaine Smith à Uttama-Tomakin, que pensez-vous de notre vieille Angleterre maintenant que vous avez vu sa capitale, et qu'en direz-vous à Pawhmanrie?

— Que pour savoir le nombre de ses habi-

tans, il faudrait compter les étoiles du ciel et les grains de sable des bords de la mer, répondit Uttama-Tomakin, éludant tout jugement sur le caractère des Anglais.

— Et votre curiosité est-elle satisfaite?

— On s'est empressé de me faire tout voir, temples et palais, vaisseaux et maisons; on ne m'a caché qu'un homme.

— Et lequel?

— Le roi.

— Avez-vous oublié que je vous ai présenté moi-même à Sa Majesté?

— Ah! reprit Uttama-Tomakin en riant, ce n'était pas le roi, mais un acteur qui en jouait le rôle, et moins bien qu'il n'eût fait sur un théâtre. N'avez-vous pas remarqué tout comme moi que la vue seule de mon tomahawk le fit pâlir et trembler? Un vrai roi n'aurait pas eu peur. »

Le capitaine Smith expliqua alors à Uttama-Tomakin la cause de la faiblesse involontaire de Jacques, fils de Marie Stuart; mais le sauvage nia encore que le roi qu'on lui avait montré fût le vrai roi.

« Croyez-vous donc, lui dit le capitaine Smith, que les seigneurs de la cour, les généraux et les magistrats, consentiraient pour vous tromper

à fléchir le genou devant un faux monarque? Rappelez-vous qu'il y a huit jours vous avez assisté au dîner de Sa Majesté, et qu'elle était servie par les plus nobles chefs de l'Angleterre.

— Oui, répliqua Uttama-Tomakin, je n'ai pas oublié ce festin où j'assistai avec vous, mais je n'y reconnus pas le roi. A votre départ, capitaine Smith, vous fîtes présent à Powhatan d'un petit chien blanc. A compter de ce jour, Powhatan n'a point fait un repas que le petit chien blanc de son ami n'ait reçu sa part des meilleurs morceaux. Dites si le vrai roi de la Grande-Bretagne eût laissé là debout son hôte étranger, l'envoyé du roi Powhatan [1]? »

Le capitaine Smith ne sut que répliquer à cette nouvelle objection d'Uttama-Tomakin. « Et vous, demanda-t-il à Pocahontas, avez-vous à vous plaindre du roi?

— « J'aurais voulu, répondit-elle, lui voir des cheveux blancs comme à mon père, à défaut de ce courage qu'Uttama-Tomakin croit à tort la seule vertu des rois, même dans notre pays.

— Fort bien, se dit à lui-même le capitaine, voilà notre monarque dont ni les guerriers ni les femmes ne voudraient pour chef chez les

[1] On trouve dans le voyage imprimé du capitaine Smith cet argument du petit chien blanc contre *la royauté* de Jacques.

sauvages. Je me garderai bien de rapporter ces deux réponses à la cour. — Mais la reine? demanda-t-il encore.

— Ah! dit Pocahontas, c'est une reine! Elle est belle et généreuse.

— Enfin, rapporterez-vous de notre Angleterre des impressions défavorables?

— Non : il me tarde de raconter les merveilles de ma seconde patrie à la première.

— J'entends : votre séjour commence à vous paraître long; mais consolez-vous, nous partons sous peu de jours pour le port d'où nous mettrons à la voile pour la Virginie. »

Un rayon de bonheur brilla sur le front de Pocahontas; et, ce qui ne paraîtra pas toutefois une contradiction, cette pensée de quitter bientôt l'Angleterre la mit d'humeur à trouver tout admirable en Angleterre. Elle reprocha gaiement à Uttama-Tomakin ses préventions de *sauvage;* et peut-être, si la question sur le roi Jacques lui eût été adressée une seconde fois, qu'elle eût fait de lui le plus grand roi du monde. Uttama-Tomakin finit par se renfermer dans un sombre silence tant que dura cette conversation entre la fille de Powhatan et l'amiral anglais.

§ II.

Le soir de ce même jour lady Georgina Arundel conduisit Pocahontas au théâtre du GLOBE.

La veille, lady Georgina était restée seule pendant une heure avec la reine : — « J'espère, ma chère Georgina, lui avait dit Sa Majesté, qu'enfin vous voilà guérie de vos injustes soupçons. La reconnaissance seule attache le capitaine Smith à la princesse américaine, la gloire seule le rappelle à la Virginie; la gloire, Georgina, cette rivale dont, heureusement pour les rois, une maîtresse ne peut être jalouse.

— Je ne me rends pas ainsi, répondit lady Arundel : ces sauvages si naïfs ont aussi leur dissimulation, et il y a des instans où je me crois jouée comme un enfant. Jusqu'ici, je l'avoue, je ne saurais accuser le capitaine Smith de m'avoir trompée; mais je devine qu'il commence à se tromper lui-même lorsqu'il ne voit dans Pocahontas qu'une fille dévouée, heureuse de pouvoir lui donner le nom de père; si elle osait parler, le capitaine apprendrait deux secrets à la fois, l'amour de Pocahontas pour lui, et son amour pour Pocahontas.

— Renoncez-vous à tenter l'épreuve dont nous étions convenues? demanda Sa Majesté :

le roi m'en a fourni le prétexte, par ce qu'il appelle une haute pensée de sa politique. Selon lui, Pocahontas devrait donner un gage de l'alliance sincère des Indiens et des Anglais, en épousant un de nos courtisans ou de nos officiers. On dit que le jeune Rolfe en est amoureux : n'est-il pas temps de consulter le capitaine Smith sur ce mariage projeté par nous?

— Je confesse, madame, que je n'ose encore tenter cette épreuve sur le capitaine Smith. Telle est ma fausse position, que la dernière personne à qui je puisse faire part de mes alarmes jalouses, c'est le capitaine Smith lui-même; l'éclairer sur son propre cœur, ce serait achever de le perdre, et je ne puis me priver d'une dernière illusion.

— Voilà bien la jalousie, appelant tour à tour la lumière et l'obscurité, voulant être sans cesse contredite et avoir toujours raison. J'espère encore que vous êtes injuste envers notre brave amiral. Rappelez-vous combien sa dernière lettre était tendre.

— Oui, si vous l'aviez entendu, ce matin encore, me tenir de vive voix les mêmes discours, vous seriez sa caution; mais je suis plus clairvoyante : on est éloquent avec la maîtresse que l'on quitte, timide avec celle

qui lui succédera demain. On évite l'apparence d'un tort quand on a contre soi sa conscience. Depuis huit jours, le capitaine Smith n'a plus rien à me refuser, parce qu'il sent que huit jours encore... et il ne m'accordera plus rien : il solde son compte envers moi; je suis un créancier importun dont il se débarrasse à tout prix. Quant à sa belle sauvage, elle est d'autant moins exigeante aujourd'hui qu'elle est assurée de pouvoir tout exiger demain. Cependant, il me reste encore quelques doutes, malgré tous les piéges que j'ai tendus à cette mystérieuse passion. Tantôt plus subtile que moi-même, tantôt feignant de ne pas me comprendre pour ne pas me répondre, Pocahontas a échappé jusqu'ici à l'aveu que je voulais tirer d'elle. J'avais pensé qu'il me serait plus facile de faire parler son Uttama-Tomakin, dont j'ai essayé de séduire la franchise par je ne sais combien de détours...

— Comment donc! dit la reine, il a été insensible à vos agaceries? Je ne m'étonne plus que le docteur Goldstow ait renoncé à le convertir.

— Non-seulement il n'a pas trahi le secret de sa princesse, dit Georgina avec dépit, mais je crois vraiment que si je ne m'étais pas tenue sur mes gardes, il commençait à découvrir le mien. Enfin, vous le dirai-je? malgré les sévères

ordonnances de Sa Majesté, j'ai voulu consulter cette sorcière du comté de Lancastre qui est venue à Londres même braver le bûcher.

— Et que vous a-t-elle appris? demanda la reine en baissant la voix. Vous savez que ce n'est pas moi qui vous vendrai à mon royal époux.

— Rien de très-clair sans doute; mais de quoi me faire rêver, en me disant que les marins étaient des amans plus inconstans que les galans de terre-ferme, et qu'il y avait des charmes plus puissans que les siens dans le pays de ma rivale. Oh! depuis que la dernière sentence contre les sorcières a reçu sa terrible exécution, ces pauvres femmes deviennent de plus en plus obscures. Enfin ce soir je me propose de ne perdre ni un geste ni un regard de Pocahontas, que je dois accompagner au théâtre du Globe, et où elle ne sait pas que le capitaine Smith doit venir nous rejoindre.

— En vérité, dit la reine, je serais ravie d'être de la partie. Je veux que vous me réserviez une place dans le coin de la loge, où je prétends voir le spectacle *incognito.* »

Anne se rendit en effet ce soir-là au Globe avec lady Arundel et Pocahontas. La reine et sa favorite connaissaient déjà la pièce; elles en sui-

virent toutes les scènes dans la physionomie mobile de la princesse américaine, qui, toute attention et curiosité, s'abandonnait à l'illusion scénique avec le laisser-aller d'une ame encore neuve à ces sortes d'impressions.

Les Serviteurs Ordinaires de Leurs Majestés (c'est encore la formule consacrée aujourd'hui) représentaient ce soir-là LA NUIT DES ROIS [1], de Shakspeare, dont la mort récente avait fait remettre toutes les pièces au répertoire. C'est une comédie romanesque et l'intrigue intéressa vivement Pocahontas ; elle comprit moins complétement les scènes burlesques, et trouva peut-être plus à plaindre que ridicule ce pauvre Malvolio, à qui on persuade qu'il est amoureux et aimé. Mais comme bientôt elle s'identifia à Viola, la jeune fille que le capitaine Antonio débarque sur la côte d'Illyrie, et qui, sous le déguisement d'un page, s'attache au service du duc Orsino, avec l'espoir éloigné de lui faire un jour partager son amour ! Dans la fameuse scène où le prétendu page parle en vers si touchans de sa passion énigmatique, lady Arundel ne put s'empêcher de dire tout bas à la reine :

[1] *Twelfth night.* La douzième nuit après Noël, comme les Anglais appellent le 6 janvier.

« Voyez comme elle écoute; voyez comme elle » a peur que Viola ne se trahisse. »

« VIOLA. — Ah! croyez bien, seigneur, que » les femmes ne sont ni moins tendres, ni moins » fidèles que nous. Mon père avait une fille qui » aimait un homme autant peut-être que j'aime- » rais Votre Seigneurie, si j'étais une femme.

» LE DUC. — Et quelle fut son histoire?

» VIOLA. — Elle n'eut point d'histoire, sei- » gneur. Elle ne déclara jamais son amour, » mais laissa son secret, comme un ver dans » un jeune bouton, altérer ses joues de rose; » elle languit seule, rêveuse, pâle et triste, » semblable à la Patience sur un tombeau sou- » riant à la Douleur. Ne fut-ce pas là de l'amour » en effet? Nous autres hommes, nous parlons » davantage, nous promettons davantage; mais » quand il faut en venir aux preuves, il y a » plus de vaine apparence que de passion réelle. » Nous sommes forts pour faire des sermens, » mais faibles dans notre amour! »

Pocahontas ne put retenir ses larmes. « Votre Majesté dira-t-elle encore que Pocahontas n'aime pas comme Viola? » dit lady Arundel.

Le capitaine Smith vint tard dans la salle. A peine s'était-il assis dans une loge en face de

celle où était Pocahontas, que le capitaine Antonio de la pièce entra en scène :

« Viola. (*au duc*) Voici l'homme qui m'a » sauvée, seigneur.

» Le duc. — Je le reconnais bien. Cependant la dernière fois que je l'ai vu, son visage était tout noirci de la fumée du combat. » Il commandait une frêle coquille de navire; » mais il n'en monta pas moins à l'abordage » du plus fier de nos vaisseaux, et il fit un tel » carnage que l'envie même, et ceux qui avaient » éprouvé le plus cruellement sa valeur, s'écrièrent : Gloire et honneur à lui! » Par un mouvement spontané, imprévu et unanime, le parterre et les galeries, se tournant vers le capitaine Smith, lui firent l'application de ces deux vers, en s'écriant avec le duc Orsino : « Gloire et honneur à lui! » Ici Pocahontas oublia la pièce, et cette sorte d'ovation du capitaine Smith fit éclater un vif enthousiasme dans les regards de la jeune princesse.

Le capitaine Smith, forcé de répondre à cet hommage public, se leva, et après avoir salué les spectateurs, il adressa aussi à Pocahontas un geste affectueux et un regard qui semblait lui dire : « C'est à vous, à vous qui m'avez sauvé

la vie, que je dois de pouvoir jouir de cette glorieuse acclamation de mes compatriotes. » Pocahontas était ravie; mais, en tournant la tête, elle rencontra les yeux de lady Arundel, qui l'effrayèrent par l'expression d'une menace qu'elle ne put s'expliquer. Avant la fin du spectacle la reine sortit, et le capitaine Smith vint prendre sa place dans la loge. Pocahontas sentit son cœur se soulever dans son sein en voyant lady Arundel intercepter en quelque sorte un nouveau geste d'amitié, qui évidemment était encore pour elle, en la voyant répondre avec une familiarité affectée à la courtoisie respectueuse du capitaine, et s'emparer de lui, en un mot, comme d'une propriété. C'était la conduite d'une femme qui, voyant que son amant lui échappe, croit n'avoir plus d'autre ressource pour le retenir que de s'imposer à son reste d'amour, en *s'affichant*, bon gré mal gré, avec lui. Pocahontas fut si troublée, la pauvre fille du désert, qu'elle ne vit pas, à l'air honteux et embarrassé du capitaine, que lady Arundel venait de tout perdre à ce jeu désespéré, où la surprise lui faisait obtenir une demi-heure de triomphe. Le règne d'Alcine finissait, c'était le tour de Logistille.

§ III.

Jamais nuit n'avait été plus longue pour la fille de Powhatan que celle qui suivit la représentation où nous venons d'assister avec elle. Je laisse à deviner le trouble de ses pensées. Le matin, avant dix heures, elle frissonna involontairement quand elle vit entrer dans son appartement la femme dont le fantôme avait causé son insomnie. Elle pressentit une explication, et appela à son secours toute sa dignité en voyant un sourire amer d'ironie sur les lèvres de lady Arundel. Celle-ci prit la parole avec l'arrogance d'une femme de cour qui veut humilier une rivale timide.

« Ma chère princesse, lui dit-elle, je me suis empressée de venir à votre lever remplir un message auprès de vous. Je ne suis rien moins qu'une ambassadrice.

— Parlez! dit Pocahontas avec sécheresse.

— Hier soir, continua lady Arundel, pendant le spectacle, Sa Majesté m'a entretenue d'un projet qui tendrait à resserrer les liens de votre peuple avec l'Angleterre. En vous voyant adopter nos mœurs, nos usages et nos goûts si facilement, la reine a pensé à vous proposer d'accepter un époux de sa main. Un des officiers de Sa

Majesté, jeune, beau et brave, n'a pu vous connaître sans vous aimer, et en faveur de cette union de son choix, la reine le comblerait d'honneurs.

— Et quel est cet époux? demanda Pocahontas.

— Sir James Rolfe, le fils du lieutenant de l'amiral Smith, et que Sa Majesté promet de nommer gouverneur de Jamestown.

— Sa Majesté, dit Pocahontas, pense-t-elle que la fille de son allié Powhatan n'est venue à Londres que pour chercher un époux?

— Ce fut, je vous l'avoue, la première pensée de Sa Majesté et de toutes ses dames en apprenant votre voyage.

— En vérité? dit Pocahontas; les Anglais, dans nos diverses guerres, n'ont cependant pas tué tous nos guerriers. »

Mais c'était là ce qu'on appellerait de nos jours une saillie de *nationalité*. Lady Arundel éluda diplomatiquement d'y répondre.

« On allait même jusqu'à désigner l'époux que vous veniez chercher, continua-t-elle; toutes nos dames d'honneur concevaient déjà une vive jalousie de la reconnaissance que vous avez inspirée au capitaine Smith, et qu'il proclame si volontiers.

— Toutes? dit Pocahontas.

— Toutes! répéta lady Arundel; mais une d'elles principalement, qui pourrait se croire des droits à la fidélité du capitaine.

— Et c'est pour rassurer sa dame d'honneur que la reine d'Angleterre prend la précaution de choisir un époux à Pocahontas? Veuillez la remercier de ma part, madame, et l'entretenir dans ses généreuses intentions pour le fils du lieutenant Rolfe.

— Vous consentez donc que ce soit lui qui vous ramène au roi Powhatan?

—Je demande d'abord sa promotion à la reine, dit Pocahontas avec noblesse : c'est le fils d'un honorable marin, du fidèle lieutenant de l'amiral Smith. Il est beau, jeune et brave, comme vous dites, et je serais heureuse de témoigner à son père que je ne suis pas insensible aux égards dont il m'a comblée pendant la traversée de Jamestown à Plymouth. Quant à la dame qui aime sans doute assez John Smith pour le suivre à la Virginie, pour abandonner pour lui sa patrie et sa famille, allez, madame, et dites-lui que ce ne sera pas Pocahontas qui lui disputera sa place sur le vaisseau de l'amiral.»

Tout porte à croire que, par suite d'une explication de la veille avec le capitaine Smith,

lady Arundel n'avait pour but que de venir désoler sa rivale éplorée; mais la fierté de Pocahontas lui en imposa si bien qu'elle la quitta plus confuse que triomphante d'une démarche dont sa jalousie irritée et son dépit n'avaient peut-être pas calculé toutes les conséquences, ni pour elle, ni pour la malheureuse fille de l'Amérique.

Le lendemain, Uttama-Tomakin, en venant saluer Pocahontas, la trouva écrivant; car la jeune Américaine ne s'était pas contentée de satisfaire sa curiosité dans ce voyage; elle avait fait de rapides progrès dans tous les arts qui pouvaient orner son esprit.

« Bonne nouvelle! dit Uttama-Tomakin; le capitaine Smith est parti ce matin pour Gravesend, afin de hâter le radoub du troisième navire de son escadre, et tout annonce qu'avant la nouvelle lune nous serons en mer. Ah! il m'en tarde! plus je vois cette ville et ses palais, plus je regrette notre désert et nos cabanes. Dans tous les édifices dont ce peuple est si orgueilleux, je manque d'air, et j'ai sur le cœur tout le poids des pierres dont ils sont construits.

— Dans votre impatience, Uttama-Tomakin, seriez-vous capable de partir sans moi?

— Mon impatience n'ira pas jusque-là, et j'ai promis à Powhatan de lui ramener sa fille.

— Eh bien! dit Pocahontas, faites-moi de nouveau le serment que rien ne saurait vous empêcher de me ramener à Powhatan, vivante ou morte, dans mes robes de noces ou dans mon cercueil.

— Je le jure! Mais pourquoi ce serment? Quel danger vous menace, Pocahontas? Craignez-vous quelque nouvelle trahison comme celle de ce capitaine Argal, qui vous retint sur son vaisseau jusqu'à ce que Powhatan eût payé votre rançon?

— Non, dit Pocahontas, n'accuse pas le capitaine Argal; j'aurais pu fuir alors que je semblais prisonnière; j'étais moi-même d'accord avec lui pour empêcher que Powhatan ne laissât égorger nos propres captifs par Opechacanou. Aujourd'hui, comme en cette circonstance, je n'ai point peur d'être retenue malgré moi par les Anglais, je ne crains que d'être *oubliée* alors que je n'aurai plus de voix pour redemander mon père, plus de force pour lever mes bras du côté de l'Océan.

— Que voulez-vous dire? demanda Uttama-

Tomakin; avant huit jours nous serons partis.

— Avant huit jours je serai morte, Uttama-Tomakin; mais vous vous souviendrez de votre serment. Ce que je viens d'écrire est pour demander une dernière faveur au capitaine Smith; cette faveur, ce n'est plus de répondre à l'amour de Pocahontas, ce n'est plus d'accepter les offres de Powhatan, qui, bravant Opechacanou, eût rendu son gendre plus puissant que lui; non, tout ce que je sollicite du capitaine Smith, c'est d'accorder à mon cercueil une place sur son vaisseau, afin que mon père voie que je n'ai pas été retenue malgré moi en Angleterre, et qu'Opechacanou ne profite pas de ce prétexte pour renouveler une guerre si fatale aux deux peuples.

Il y avait quelque chose de si mélancolique dans ces paroles et dans l'accent dont elles furent prononcées, qu'Uttama-Tomakin se cacha le visage dans ses mains, sentant qu'il allait pleurer. Pocahontas poursuivit: « Si le capitaine Smith me refusait cette grâce, ce que je ne puis croire, alors, Uttama-Tomakin, vous l'obtiendriez peut-être du lieutenant Rolfe, en lui disant que c'est à ma considération que la reine doit nommer son fils aux fonctions de gouver-

neur de Jamestown; mais si le lieutenant Rolfe vous refusait aussi, alors vous l'obtiendriez de quelque marchand anglais, au prix de tous les bijoux, et de tous les ornemens que la reine d'Angleterre et le capitaine Smith nous ont donnés à vous et à moi.

— Mais, dit Uttama-Tomakin, qui vous fait prévoir une mort si prochaine? quel funeste présage vous a parlé depuis hier?

— Écoutez-moi, continua Pocahontas : Avant de quitter Paumanrie, je voulus prendre congé de nos dieux. J'allai une dernière fois visiter l'autel de Quisocan, et y déposer un collier de coquillages à côté de celui que ma mère y envoya avant de mourir. Le vieux Outalissi, le chef de nos devins, à qui est confiée la garde de ce lieu sacré, après avoir vainement tenté de me dissuader de mon funeste voyage, en me représentant tous les périls auxquels j'exposais ma jeunesse et mon inexpérience parmi des peuples ennemis de nos dieux, me dit : « Il peut se rencontrer telle circonstance, ma fille, où tu n'aurais d'autre moyen d'échapper à la violence, à l'injustice, à la captivité ou à tout autre malheur au-dessus de ton courage, qu'en échappant en même temps à la vie. Prends ce talisman

plus puissant que l'oppression et la perfidie des blancs. » C'était l'extrait de ce poison où nos guerriers trempent la pointe de leurs flèches, et précieusement conservé sous la gomme transparente du persimon..... Jusqu'ici ce talisman était resté caché dans ma ceinture : hier le moment est arrivé d'en faire usage... et je sens déjà qu'il glace mon sang dans mes veines.

Uttama-Tomakin poussa une douloureuse exclamation, et dit : « Pocahontas, en vous donnant la mort, avez-vous oublié que Powhatan ne peut se contenter du cercueil de sa fille? Quand il me demandera si je l'ai vengée, et sur qui je l'ai vengée, que lui répondrai-je?

— Fidèle ami de Powhatan, répondit Pocahontas, quelle vengeance devrais-tu, si je la réclamais, à celle qui a déserté sa patrie, sa famille et ses dieux? aucune. Je meurs avec tout mon amour, et ne puis accuser que cet amour même de ma mort. Ah! rappelle-toi bien qu'en mourant je n'ai exigé de toi qu'une promesse. Il me reste à te dire en quel lieu je veux que Powhatan place tout ce que tu pourras lui rapporter de sa fille. Au pied de la montagne d'Ussamack, où les hommes blancs cherchèrent en

vain la mine d'or qu'on leur avait faussement dit être enfermée dans ses entrailles, est un bosquet de myrtes et d'hickoris qu'à ma prière le capitaine Smith protégea contre la hache de ses compagnons. C'est là que je le surpris plusieurs fois à rêver au doux murmure des eaux du Mathapony et du feuillage agité par la brise. Loin de froncer le sourcil quand j'allais étourdiment interrompre ses plans de conquête et de gloire, il aimait à me faire asseoir sous le même ombrage que lui, à m'apprendre les mots de sa langue natale, et à répéter après moi ceux de la nôtre; puis, quand le soir approchait, quand l'oiseau que nous appelons *pocorance* venait se percher à quelques pas de nous, et faire entendre le cri monotone qui compose son nom, il aimait à me faire redire comment cet oiseau mystérieux et toujours seul prête sa voix aux plaintes d'une princesse américaine, qui mourut d'un amour malheureux. Dans ce bosquet, il me semble que le sommeil des morts sera plus doux pour moi. Je suis certaine que le capitaine Smith, de retour dans la Virginie, s'y rendra quelquefois encore. Quand le pocorance chantera, il se souviendra de ma légende, et quelquefois peut-être il se laissera aller à la pensée que c'est l'ame de Pocahontas qui emprunte

à son tour le chant de l'oiseau pour lui parler...

Mais déjà la voix de Pocahontas allait s'affaiblissant, et ses derniers accens se perdirent en partie dans les sanglots de l'ami de son père. Sans doute que ces sanglots furent entendus de quelqu'un des serviteurs que la reine avait donnés à la princesse américaine pendant son séjour à Londres, et qu'étant accourus quelques-uns allèrent réclamer les secours de l'art. Ces secours, impuissans pour neutraliser le poison, en suspendirent quelque temps encore, j'imagine, les effets, car on lit, dans les histoires du temps, que Pocahontas n'expira qu'après trois jours de souffrance...

Uttama-Tomakin lui tint parole. Deux mois après on signala de la baie de Chesapeak le pavillon de sir John Smith; quand il entra dans la rade, on reconnut sur le tillac l'amiral et Uttama-Tomakin. On s'étonnait de la tristesse qui régnait sur leurs visages, et l'on se demandait pourquoi Pocahontas ne paraissait pas avec eux, pour saluer le rivage américain; mais l'on vit bientôt quatre matelots charger un cercueil sur leurs épaules pour le débarquer, et tous les yeux qui cherchaient Pocahontas furent mouillés de larmes.

Un jour peut-être, empruntant au capitaine Smith un second fragment de ses romanesques, mais véridiques voyages, y retrouverons-nous un souvenir de Pocahontas.

MILTON.

PREMIÈRE PARTIE.

A mon frère Alexis le Go.

§ Ier. Un Pélerinage à Cambridge.

Dans les premiers jours de juin 1833, après avoir revu Oxford, je voulus revoir Cambridge que j'avais visité une première fois dix années auparavant : je ne faisais pas un pélerinage scientifique aux deux anciennes universités anglaises. Je n'avais d'autre but que de retremper en quelque sorte mes souvenirs dans une course rapide à travers les provinces les plus voisines de Londres. J'étais d'ailleurs le cicérone de Zéphirine, et plus jaloux de recueillir ses naïves impressions que de faire provision de nouvelles notes historiques ou littéraires. Je lui avais promis un contraste plein d'intérêt entre l'aspect presque italien ou grec d'Oxford et l'aspect plus gothique de Cambridge ; l'effet de cette transition me frappa moi-même qui y étais préparé. A Oxford, tout est vie, tout est mouvement, tout est pompe

bruyante autour des palais qu'habite l'étude; la science a un air mondain, un air de représentation jusque dans ses plus vieux temples, qui sont tous richement restaurés. Cambridge dès la première vue inspire plus de recueillement; dans ses édifices, dans ceux même qui égalent par la magnificence de l'architecture les colléges de l'université rivale on éprouve une admiration plus religieuse; il leur est resté quelque chose du génie claustral qui présida à la fondation primitive du plus grand nombre. Enfin, les promenades de Cambridge sont plus solitaires, plus favorables à la méditation, et par suite aux idées poétiques.

On a peine à croire que tous les professeurs, tous les étudians égarés sous ces ombrages qu'arrose le Cam, soient encore plus occupés de chercher la solution de quelque problème d'Euclide qu'a rêver tout bas avec la muse. Cambridge cite parmi ses illustrations académiques, des poètes tels que B. Jonson, Waller, Milton, Dryden, Otway, Gray, Byron; mais il est un nom que ses professeurs mettent bien au-dessus de tous ces noms, celui de Newton; il est une étude qui passe avant toutes les autres : celle des mathématiques.

Nous venions de parcourir avec le plus com-

plaisant et le plus aimable de tous les *fellows* de Cambridge, les rues presque désertes de la ville, et ses principaux édifices; nous venions de visiter cette succession pittoresque de colléges dont les façades occidentales bornent les fraîches prairies où le Cam déroule son eau paresseuse, comme un grave professeur, fatigué du bruit de la classe, étendrait son manteau de soie sur l'herbe pour dormir et rêver de la mitre, dernière récompense de son zèle; un peu fatigués nous-mêmes d'admiration et de promenade, nous étonnâmes le baron R..... lorsque, au lieu de le remercier de nous avoir montré tout ce qu'il y a de curieux à Cambridge de manière à pouvoir repartir sans regret, le lendemain matin, saisis tout à coup d'un tardif souvenir, comme d'un remords de conscience, nous nous écriâmes que notre voyage était manqué; le baron R..... avait justement oublié de nous conduire à *Christ-College*, au collége où étudia Milton.

Depuis trois ans et plus, que le baron R..... habitait Cambridge, et jouissait de son *canonicat* universitaire, de sa *fellowship* de Trinity-College, il n'avait jamais pensé à aller saluer le mûrier planté par le poète du *Paradis perdu* : remarquez qu'à part sa spécialité, le baron

aime les arts et la poésie, qu'il fait, je crois, des vers lui-même, qu'il parle avec goût de notre littérature et de celle d'Italie comme de la sienne; mais encore une fois il nous avait tenus au moins une demi-heure de trop autour de la statue du grand sir Isaac, vrai chef-d'œuvre et par un Français, pendant que le bedeau semblait nous défier de démentir l'inscription fameuse :

QUI GENUS HUMANUM INGENIO SUPERAVIT [1]
Celui qui, par son génie, surpassa tous les hommes,

Or pendant cette demi-heure la nuit était tombée : le portier de Christ-College refusa de nous ouvrir, malgré une admirable lune qui éclairait le jardin, malgré mes invocations à cet astre cher au poète, que je pris à témoin de cette inexorable barbarie, en répétant les vers du *Paradis perdu* :

— Less bright the moon,
But opposite in level'd west was set
His mirror, with full face borrowing her light
From him, for other light she needed none, etc. [2]

Que faire? Nous nous décidâmes à retarder

[1] Elle est de Roubillac; c'est *un Vandyck en marbre*, a dit Southey, je crois, en parlant de cette belle statue où le marbre traduit admirablement la draperie en soie du costume.

[2] Moins brillante fut la lune; mais, dans le vaste miroir placé à l'hémisphère opposé, elle puise pleinement sa lumière empruntée, n'en ayant pas besoin d'autre. PARADIS PERDU, ch. VII.

notre départ de quelques heures le lendemain matin.

En attendant, le baron R..... crut devoir une réparation à un Français qui citait Milton en anglais aux portiers de Cambridge, et il nous invita à un élégant *symposium* qu'il avait fait improviser pour nous dans son appartement de la TRINITÉ, sans nous en prévenir. Un de ses collègues était du souper. Nous fûmes éblouis non pas précisément du luxe, mais de l'élégant *Comfort* introduit dans les cellules monastiques de ces saintes fondations. J'étais, pour ma part, si reconnaissant d'une hospitalité si aimable, que je m'imposai un des actes les plus difficiles que puisse faire un estomac délicat : il n'y avait que deux heures que j'avais copieusement dîné en voyageur prosaïque : je fis honneur au souper et au vin de Champagne, comme si mon dîner eût daté de la veille : ceux qui connaissent ma sobriété, attribueront j'espère ce phénomène encore plus à la courtoisie qu'à l'air appétissant qu'on respire sur les bords du Cam et de la Grenta. En retour nos hôtes s'abstinrent de parler géométrie, algèbre et mathématiques transcendantes. Ils furent tout aussi discrets sur la théologie, cette autre muse de Cambridge et quelques questions qui auraient pu y toucher

furent écartées avec une charmante adresse. Au dessert par exemple,

— When with meats and drinks they had sufficed,

ou plutôt, pour citer au moins une fois la traduction parfumée de l'abbé Delille :

Dès que leur doux banquet, *frugale nourriture*,
Eut, sans la surcharger, satisfait la nature,
Adam sent naître en lui le désir curieux
De connaître les mœurs de ces enfans des cieux,
Qui de gloire et d'éclat revêtus par Dieu même
Sont les brillans reflets de la grandeur suprême...

Au dessert, dis-je, ayant *senti naître en moi le désir curieux* de connaître comment vivaient dans les divers colléges de Cambridge les Fellows, ces nobles piliers de l'Anglicanisme, le système de la vie universitaire nous fut expliqué avec une délicate précision, sans que nos hôtes imitassent Raphaël, qui répond à la question d'Adam par une grande dissertation théologique :

— Adam, répond l'archange, il est temps de connaître
Et les anges et l'homme, et le monde et son maître.

La politique terrestre fut aussi exclue de ce délicieux banquet; jamais en un mot philosophes *ne sacrifièrent aux grâces* avec plus d'esprit et de goût. Aussi le lendemain matin rien n'étant

changé depuis la veille, au monde moral ni au monde physique, nous nous réveillâmes avec la suite naturelle de nos idées, inhabiles peut-être à démontrer la 47e proposition d'Euclide, sur le carré de l'hypothénuse, mais émus d'une joie naïve en voyant une matinée pure, et courant tout droit avec un poétique empressement au collége du Christ. J'avais préparé une invocation nouvelle pour toucher le concierge, si nous arrivions trop tôt ce matin, comme la veille nous étions arrivés trop tard :

> Awake : the morning shines...
> « Voici le vrai moment de voir ce beau séjour. »
> DELILLE.

Mais la porte était ouverte; nous ne fûmes même pas arrêtés par la question officielle du classique *janitor* : ce ne fut qu'à la seconde cour, qu'une grille claustrale nous força de nous suspendre à la chaîne d'une cloche qui troubla le silence de cette retraite. A ce son bien connu, un jardinier, un souriant jardinier, digne d'arroser les parterres d'Éden, vint à nous et nous introduisit dans son domaine. Nous voulions aller d'abord au mûrier de Milton; mais le jardinier était méthodique dans sa gracieuseté. Il avait d'ailleurs un petit amour-propre à contenter, son amour-propre de jardinier univer-

sitaire : il était botaniste...... et jaloux de donner à chaque arbuste, à chaque plante son nom savant. Comme il y a un peu loin du sixième jour de la création à aujourd'hui, alors que notre premier père nommait par une sorte d'instinct chaque *specimen* des trois règnes,

My tongue obeyed and readily could name whate'er I saw...

Et ma langue étonnée articule des sons;
A tout ce que je vois elle donne des noms ;

on ne pouvait douter que le jardinier était le disciple de la science et non de la nature, admirable enseigne vivante pour faire deviner la science supérieure du professeur [1]. Heureusement la matinée était belle, les sentiers du jardin proprement sablés, les gazons verts et diaprés de fleurs. Nous nous prêtâmes à tous les caprices de notre guide, jusqu'à ce qu'enfin

[1] Ce n'est pas que l'on doive toujours jurer *in verba discipuli*, juger le maître par le valet, témoin notre grand Barthez. Venu de Montpellier à Paris, et promené au jardin des Plantes par M. de Jussieu, Barthez se voit arrêté devant une plate-bande par son savant cicérone, qui lui montre une plante rare et lui demande s'il la connaît. L'illustre professeur avait emmené, comme valet de chambre, Banal, le jardinier de l'école de Montpellier : il se tourne vers lui avec un air de supériorité magistrale, et lui dit : Banal, nommez et définissez cette plante. M. Banal nomme et définit la plante, sans hésiter. M. de Jussieu ne s'avisa plus de questionner le maître d'un domestique si savant. Or, Barthez, de qui on a dit qu'il savait tout et même *un peu* de médecine, ne savait pas un mot de botanique !

nous vîmes le mûrier sacré «Le voilà, nous dit-il, l'arbre vénérable, *morus nigra!*...» mais je lui pardonnai son latin en voyant que c'était en effet un monument vénérable pour lui, et auquel il prodiguait religieusement tous les soins, tous les appuis dus aux infirmités de l'âge. Le pauvre mûrier a des tuteurs pour soutenir ses rameaux que leurs lourdes nodosités font plier vers la terre; dans son tronc incliné un sillon caverneux menaçait de détruire tous les canaux nourriciers de la séve; mais des lames de plomb protégent cette dangereuse blessure. Aussi son feuillage est touffu, des baies nombreuses couronnent sa féconde vieillesse. Les oiseaux qui viennent les becqueter librement lui prêtent une voix harmonieuse.

Parmi ceux que notre approche parut un peu déranger, nous remarquâmes un joli rouge-gorge, un joyeux *Robin*, comme les Anglais l'appellent, qui nous regardait avec une visible inquiétude, et qui semblait être le génie familier de l'arbre. Nous sûmes bientôt pourquoi le joli Robin sautillait ainsi de branche en branche : le mûrier de Milton était plus pour lui qu'un arbre chargé de fruits : c'était sa maison, il contenait sa jeune famille. Dans la caverne même du vieux tronc, à l'abri de la toiture artificielle dont

je parlais, le Robin avait son nid. Le jardinier y plongea la main et la retira avec un des petits de l'oiseau qu'il nous fit caresser avant de le remettre doucement auprès de ses frères. C'est depuis des années que Robin rouge-gorge a pris possession de l'arbre du poète, et qu'il y a établi son ménage, plus heureux que le mieux logé des professeurs ou des fellows titulaires, et respecté dans sa demeure comme eux dans leur chambre.

Enfin le jardinier voyant qu'il avait affaire à des pélerins dévots de Milton, nous coupa lui-même avec sa serpette de poche l'une des branches mortes du mûrier, relique précieuse que nous rapportâmes à Paris avec un fragment des lierres de Kenilworth, et quelques feuilles de saule dérobées par Zéphirine à la villa de Pope.

Nous repartîmes le même jour de Cambridge, mais avec l'espoir secret de revenir saluer le vieux mûrier planté par Milton au collége du Christ, les chênes et les ormeaux des bords du Cam, sous lesquels il aimait à promener ses chastes rêveries, et tous ces édifices solennels du catholicisme détrôné, dont la poésie prévalut toujours dans ses inspirations sur l'esprit étroit du puritanisme.

§ II.

Ma dimmi : Al tiempo de' dolci sospiri
A che, e come concedette amore,
Che conoscete i dubbiosi desiri?

DANTE.

Milton nous a raconté lui-même les premières années de sa vie avec une admirable simplicité : « Je naquis à Londres, d'une famille honorable, » d'un père honnête homme, d'une mère ver- » tueuse, qui s'était fait connaître surtout par » ses aumônes. Mon père me destina dès mon » âge le plus tendre à l'étude des belles-lettres ; » je m'y livrai si avidement que dès ma dou- » zième année je ne pouvais m'arracher à mes » lectures et à mon travail avant minuit ; ce fut » la première atteinte portée à ma vue ; mais » comme ni la faiblesse naturelle de mes yeux, » ni de fréquentes douleurs de tête ne pouvaient » suspendre mon ardeur, mon père n'épargna » rien pour la bien diriger, et me donna des » maîtres sous le toit domestique ; puis, lors- » qu'il me vit possédant plusieurs langues et » les premiers élémens de la philosophie, il

» m'envoya à l'université de Cambridge. Là,
» pendant sept ans encore, soumis à la disci-
» pline universitaire, me nourrissant de nou-
» velles études, demeurant pur de tout vice,
» estimé par tout ce qu'il y avait d'estimable,
» je reçus, non sans quelque succès, le grade
» de maître ès-arts. »

Dans la liste des nombreux ouvrages de Milton, ceux qui portent la date de son séjour au collége du Christ nous montrent le jeune maître ès-arts occupé en même temps de philosophie, de métaphysique, de grec, de latin et de poésie. Quoi qu'en ait dit Johnson, Milton était à Cambridge l'étudiant modèle, chéri de ses professeurs comme de ses condisciples; savant, mais modeste; sage, mais d'une douceur inaltérable: sa beauté, la sérénité de son front et son air de candeur, attiraient à lui tous les cœurs par une sorte de majesté naturelle : on l'a comparé, tel qu'il était alors, parmi les paisibles retraites des bords du Cam, à son Adam sous les bocages d'Éden; et plus tard, tous ceux qui le connaissaient applaudirent au dystique latin que lui adressa le marquis de Villa, faisant allusion par un double sens à sa croyance religieuse, et à cette beauté céleste dont il était doué :

Ut mens, forma, decor, facies, mos, si pietas sic,
Non Anglus, verum, hercle! angelus ipse fores [1]!

Fatigué d'une longue promenade ou de quelque savante lecture à la lampe, Milton s'était endormi sous un arbre, et y rêvait peut-être *de idea platonica, quemadmodum Aristoteles intellexit* [2], lorsqu'il fut réveillé tout à coup par le contact d'une main qui avait ouvert une des siennes; il se leva en sursaut, entendit le frôlement d'une robe, et vit s'éloigner une femme dont il ne put distinguer la figure, mais dont la démarche et la taille, révélant presque une divinité, lui rappelèrent l'*incessu patuit dea* de Virgile. Le sage élève des muses classiques trouva plié entre ses doigts un morceau de papier avec ces quatre vers écrits au crayon :

OCCHI, STELLE MORTALI;
MINISTRI DI MIEI MALI,
SE CHIUSI M'UCCIDETE,
APERTI CHE FARETE!

Sans être alors aussi versé dans l'italien que

[1] « Si ta croyance était pure comme ton ame, ta grace, ton visage » et tes mœurs, tu ne serais pas un Anglais, mais un ange. »

[2] C'est le titre d'une de ses compositions de cette époque, en vers latins : « *De l'Idée platonicienne telle que la comprenait Aristote*. »

dans le grec, Milton comprit le sens de ces vers, et rougit du compliment qui lui était adressé : « Beaux yeux, astres mortels, auteurs de mes » maux, si fermés vous me faites mourir, que » ferez-vous ouverts! »

Milton rentra rêveur au Collége du Christ, et sa rêverie ne fit qu'augmenter lorsqu'un de ses condisciples lui eut demandé s'il avait vu la dame italienne qui, venue pour visiter les colléges de Cambridge, avait enthousiasmé tous les étudians par ses grâces et sa beauté. Il apprit, sans oser faire aucune question lui-même, qu'elle était déjà repartie, et il se surprit à regretter d'être le seul peut-être qui n'eût pu voir et admirer la belle étrangère, lorsque seul il avait été distingué par elle. Milton chercha à se distraire de ce regret involontaire par ses études savantes, mais il s'aperçut bientôt que le grec, le latin, la théologie et la philosophie d'Aristote n'avaient plus pour lui les mêmes attraits. C'était vers la langue de l'Italie moderne, c'était vers la poésie de Pétrarque et du Tasse qu'il se sentait invinciblement entraîné. Peu à peu, à l'amour de l'italien se joignit le désir de connaître l'Italie elle-même; il ne put se dissimuler enfin que l'apparition de la belle étrangère occupait exclusivement toutes

les facultés de son ame. L'ennui de Cambridge le ramena d'abord à Horton, où était alors la maison paternelle, et là, poursuivi par la même curiosité, il sollicita et obtint de son père la permission d'entreprendre le voyage de Rome.

Le père de Milton était un habile musicien qui méritait l'éloge que son fils fait de son talent dans ces vers où, parlant de ses compositions musicales, il le proclame un digne héritier d'Arion :

> ... Mille sonos numero componis, adaptas,
> Millibus et vocem modulis variare canoram
> Doctus, Arionei merito sis nominis hæres [1].

Le motif qu'il lui donna de son voyage fut son désir d'aller former une collection d'airs italiens. Auprès de son protecteur, sir Henry Wolton, qui le recommanda à ses illustres amis, il prétexta l'envie d'aller perfectionner comme lui ses connaissances par la fréquentation des savans : on le laissa partir. Il se rendit d'abord à Paris, où il fut présenté à Grotius, alors ambassadeur de Suède ; de Paris il passa à Livourne, puis à Pise, et enfin à Florence, où il

[1] Tu composes mille sons habilement cadencés ; expert dans l'art de varier les accens d'une voix mélodieuse, tu es un digne héritier de la gloire d'Arion.

se fixa pendant deux mois; il y vit plusieurs fois Galilée, pour qui Grotius lui avait donné une lettre, et qu'il n'a pas oublié parmi les grands noms cités dans son poème : il fréquenta les autres hommes remarquables dont Florence était le rendez-vous, les étonnant par l'universalité de son savoir, sans rien perdre de sa candeur, malgré les éloges qu'il obtenait partout. Inspiré à la fois par le commerce de ces hautes intelligences, et par le pressentiment secret que la muse qui l'appelait en Italie allait enfin se faire connaître, Milton nous raconte qu'il osa enfin croire à son génie et à sa future immortatité. Estimant comme de faibles essais tout ce qu'il avait écrit jusque-là, il s'exaltait par l'idée encore confuse de ce qu'il entreprendrait un jour. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait désormais n'était plus que les matériaux de ce sujet sans titre encore, mais qu'il était sûr de trouver. De Florence, Milton partit pour Rome avec une lettre pour l'érudit Lucas Holstenius, qui devait être plus tard le bibliothécaire du Vatican, et que le cardinal Antonio Barberini avait chargé du soin de sa riche bibliothéque particulière. Urbain VII occupait la chaire pontificale. Ce pape n'était pas seulement un grand politique; tout en étendant en Italie

la puissance temporelle des clés par ses négociations et ses guerres, il s'entourait d'un éclat plus doux par le culte des sciences et des lettres : s'il canonisa François de Borgia et Ignace de Loyola, il accueillait aussi avec distinction les poètes et les artistes de tous les pays et de toutes les croyances. Son *népotisme* fut encore favorable aux arts libéraux, qui trouvèrent dans ses neveux, les Barberini, des patrons magnifiques.

Le cardinal Antoine consulta plusieurs fois Milton sur ses vers latins; en retour, le jeune Anglais pria Son Éminence de l'aider dans ce choix d'airs italiens qu'il avait promis de faire pour son père. Le cardinal rassemblait à ses concerts les musiciens les plus célèbres; il invita Milton à y assister. « Je suis charmé, lui dit-il, de vous voir mêler le goût de la musique à celui des lettres; nous n'avons pas à Rome que des érudits comme Holstenius et son ami l'abbé Bouchard; je veux aussi vous faire connaître nos musiciens et nos poètes : ce soir, la belle Léonora Baroni daigne se faire entendre; venez admirer avec nous la voix et la beauté de cette illustre cantatrice. Vous avez peut-être à Cambridge des savans comparables à mon bibliothécaire, mais pas de sirène comme Léo-

nora; c'est elle d'ailleurs que je veux prier de vous aider dans vos recherches musicales. »

Le pieux et sévère Milton aurait pu sans doute quelques mois auparavant trouver le cardinal un peu profane dans son admiration pour une chanteuse; mais en se rappelant le vrai motif de son voyage en Italie, le jeune poète protestant accepta, sans se faire prier, l'offre de ce prince ecclésiastique de la « prostituée des sept collines, » ainsi que les Anglicans appellent encore Rome catholique. Quelque chose lui disait que, dans le cercle des beautés romaines, il rencontrerait peut-être sa mystérieuse inconnue. Ce soir-là, Holstenius l'attendit en vain pour collationner quelques manuscrits de l'Ancien-Testament. A peine si Milton songea à lui envoyer ses excuses. Entré un des premiers dans la grande salle du palais Barberini, il y prit place à côté d'un groupe où Léonora était justement le sujet de la conversation, et où le comte Fulvio Testi récitait le sonnet qu'il avait fait pour elle :

Tra il concento e'l fulgor, dubbio è se sia
L'udir più dolce, o il rimirar più caro [1].

[1] On ne sait, au milieu de tant d'éclat et d'harmonie, s'il est plus doux de l'admirer ou de l'entendre.

Couronne poétique, *de Leonora Baroni.*

Un Français, M. Maugars, après avoir renchéri en prose sur ces éloges poétiques, les résuma en disant : que la modestie de Léonora égalait son talent, son esprit, le charme de sa voix, et qu'à peine le théorbe résonnait sous sa main « on croyait être déjà parmi les anges jouissant du contentement des bienheureux [1]. »

En ce moment Léonora entra, conduite par le cardinal Barberini, qui, apercevant Milton, et exact à tenir sa promesse, se dirigea de son côté ; il le présenta à la belle chanteuse, comme l'étranger dont il venait de lui parler, pour le recommander à son obligeance. Il fallut échanger quelques mots de complimens. Léonora sourit en écoutant les premières paroles de Milton, et celui-ci crut avoir surpris d'abord l'expression d'une curiosité particulière ou d'un léger embarras dans le regard qui avait précédé ce sourire. Il eût donné beaucoup pour savoir en quels termes le cardinal l'avait recommandé à la belle chanteuse. Quand elle s'éloigna de lui, il la vit se retourner de son côté, comme pour relever un des plis de sa robe ; et cependant ses yeux se portèrent rapidement plus loin ; elle s'assit, et déjà Milton se vit de nouveau regardé

[1] Ce sont les propres expressions de Maugars.

par elle, tandis que, s'il eût pu analyser sa propre émotion, il y eût reconnu le désir que son inconnue ressemblât à cette Léonora, dont la présence faisait naître tout à coup dans la salle un murmure général de plaisir et d'applaudissemens. Elle prit son théorbe; les premières notes qu'elle en tira négligeamment commandèrent le silence; et, dans un chant improvisé, elle justifia par la beauté de sa voix et la pureté de sa méthode tous les éloges du comte Testi, ainsi que ceux du musicien Maugars. Milton était sous le charme. Elle n'avait pas encore fini qu'il avait oublié son inconnue; il lui sembla qu'il n'était venu en Italie que pour Léonora. Elle se fit entendre encore deux fois dans la soirée, parut avoir remarqué l'émotion du jeune Anglais, et avant de sortir trouva l'occasion de lui dire qu'elle l'attendait le lendemain chez elle s'il désirait s'y présenter.

Le lendemain, c'était un ouvrage inédit d'Olympiodore, envoyé d'Aix par Peyresc, que Holstenius eût voulu montrer à Milton; mais c'eût été un ouvrage inédit de Platon ou d'Homère, qu'Holstenius eût encore attendu en vain son hôte. Léonora le vit accourir à l'heure indiquée. Combien il se félicita, après l'embarras des premières questions, de pouvoir parler à la belle

Italienne des principes de son art, plus heureux auprès d'elle d'être le fils d'un musicien que le fils d'un roi, quand il vit qu'il devait à ce titre d'en être accueilli presque tout d'abord comme un frère! Mais si Léonora, en véritable artiste, l'admit à une sorte de familiarité, il semblait que cette confiance même imposait une réserve plus délicate au sentiment que Milton éprouvait pour elle, et il craignit longtemps de faire la moindre allusion à ce qui se passait dans le fond de son cœur. Il avait abandonné peu à peu toutes les sciences pour la musique et la poésie; mais, par un reste de ses goûts d'université, ce fut en vers latins qu'il célébra pour la première fois la beauté qui le rendait infidèle à ses études classiques. Dans une de ces pièces, il la comparait à la fameuse Léonora qui causa les malheurs du Tasse. « Mais combien, dit-il, Torquato serait moins à plaindre avec la seconde Léonora, dont la voix suffirait pour lui rendre la raison que sa beauté lui eût fait perdre! » Cette allusion au Tasse regardait Milton lui-même, agité plus que jamais de l'ambition de marcher sur les traces d'un tel émule en composant un poème digne de la *Gerusalemme liberata*. Il croyait enfin avoir trouvé son sujet dans les âges de la chevalerie. Lui

aussi, à l'imitation du Tasse, il voulait chanter l'amour et les dames. Comme dernier hommage à sa terre natale, qu'il oubliait insensiblement sous le beau soleil d'Italie, c'était le roi Arthur de la Grande-Bretagne et les paladins de la Table-Ronde qu'il choisissait pour ses héros.

Léonora Baroni était au-dessus d'une simple cantatrice. Comme sa mère, la belle Adriana de Mantoue, elle composait souvent les paroles et les airs qu'elle chantait. Poète et digne de comprendre le génie de Milton, elle ne tarda pas à partager l'amour qu'elle lui inspirait, et sa dernière excuse pour ne pas y répondre, quand elle en reçut l'aveu, fut l'impossibilité qu'il y aurait pour elle de vivre loin de l'Italie. C'était déclarer à son amant qu'il devait lui sacrifier à jamais sa terre natale. Ce sacrifice, il ne se sentait que trop disposé à le faire, et ce ne fut que par un faible remords de conscience qu'il essaya de représenter à Léonora qu'elle avait peut-être tort d'être prévenue contre la Grande-Bretagne sans la connaître.

« Vous vous trompez, reprit-elle en souriant, j'ai vu les rives brumeuses de votre Tamise, j'ai vu Londres et ses maisons de brique, j'ai vu Oxford et ses palais consacrés aux sciences ; j'ai vu Cambridge.....

— Cambridge? dit Milton, qui se ressouvint alors de l'inconnue. — Oui, » reprit Léonora. Et tandis que Milton passait la main sur ses yeux, comme un homme qui croit faire un rêve, elle ajouta :

Occhi, stelle mortali,
Ministri di miei mali,
Se chiusi m'uccidete,
Aperti che farete!

« O Ciel! c'était vous? » s'écria Milton; et cette découverte le rendit encore plus amoureux qu'auparavant. Non-seulement il crut qu'il lui serait facile de renoncer à l'Angleterre, mais encore à la gloire qui l'y attendait comme poète. Il voulut devenir tout-à-fait Italien pour mériter celle qu'il aimait : par un effort de travail, que son amour et son génie couronnèrent d'un rare succès, il parvint à écrire en italien comme un italien même; et le premier poème qu'il apporta à Léonora fut un de ces sonnets dans la langue du Tasse, que le Tasse lui-même n'eût pas désavoué. Il est peu connu. Nous allons le transcrire, d'autant mieux que Milton s'y peint avec une noble franchise.

A Léonora Baroni.

Giovane piano, e sempliceto amante,
Poi chè fuggir me stesso in dubio sono,
Madonna, a voi del mio cuor l'humil dono
Farò divoto; io certo a prove tante
L'ebbi fidele, intrepido, costante,
Di pensieri leggiadro, accorto, e buono;
Quando rugge il gran mondo, e stocca il tuono,
S'arma di se, e d'intero diamante
Tanto del force e d'invidia sicuro,
Di timori e speranze al popol use
Quanto de ingegno, e d'alto valor vago
E di cetta sonora, e delle muse,
Sol troverete in tal parte men duro
Ove amor mise l'insanabil ago.

« Jeune homme simple et amant timide, incertain si je dois me fuir » moi-même, je veux, madame, vous offrir, à vous, l'humble don de » mon cœur. Je puis du moins vous le donner pour un cœur fidèle, » constant, ferme, intègre, et se nourrissant de pensées élevées. Quand » le monde est ébranlé par la tempête, quand la foule mugit, il se » replie sur lui-même comme dans une cuirasse de diamant. A l'abri » des traits de l'envie et des outrages du monde, libre de ces espé- » rances et de ces craintes qui agitent le vulgaire, enthousiaste pour » le génie et le mérite, pour les chants de la lyre et ceux des muses; » vous ne le trouverez faible que là où l'amour a su l'atteindre d'une » blessure incurable. »

Peu de temps après Milton envoya à son ami, Charles Diodati, cet autre sonnet écrit encore avec toute l'élégance du pur toscan, et dans lequel il ne craint plus d'avouer quel est le tendre lien qui l'enchaînait à Rome : c'est aussi le portrait de son enchanteresse :

A Charles Diodati.

Diodati! e te'l diro con maraviglia
Quel ritroso io ch'Amor spreggiar solea
E de suoi lacci spesso mi ridea
Gia caddi, ov'uom dabben talhor s'impiglia.
Ne treccie d'oro, ne guantia vermiglia
M'abbaglian si, ma sotto nova idea
Pellegrina belleza, che'l cuor bea,
Portamenti alti honesti, e nelle ciglia
Quel sereno fulgor d'amabil nero,
Parole adorne di lingua più d'una
E'l cantar che di mezzo l'emisfero
Traviar ben puo la faticosa luna,
E degli occhi suoi auventa si gran fuoco
Che l'incerar gli orecchi mi fia poco.

« Diodati! Je te dirai, tout étonné moi-même, que moi qui avais » coutume de dédaigner l'Amour et me moquais souvent de ses piéges, » j'y suis tombé comme tant d'autres. Ce ne sont pas des boucles d'or, » ni un teint de rose qui m'ont séduit, mais une beauté étrangère, qui » ravit le cœur par la noblesse et la grâce décente de son maintien, » par le doux éclat de son front, par ses paroles empruntées tantôt à » une langue, tantôt à une autre, par son chant magique, qui ferait » descendre du ciel la lune errante, et par ses yeux d'où jaillit un tel » feu qu'il ne me servirait guère de fermer mes oreilles avec de la » cire[1]. »

Ces deux sonnets, comme les autres, où Milton chante celle qu'il aime, nous prouvent que dans cette passion de sa jeunesse il conserva toujours la chaste retenue de son caractère. Son amour ne fut pas sans doute exclusivement

[1] Les sonnets italiens de Milton sont au nombre de cinq.

platonique, mais conforme cependant à sa dignité habituelle; et il put sans être démenti, invoquer plus tard la pureté de ses mœurs, lorsqu'il se vit en Angleterre tombé dans « de mauvais jours, et parmi des langues mauvaises, » c'est-à-dire accusé de tous les vices par ses ennemis politiques.

Quelque tendres qu'on puisse supposer les premières amours du chantre d'Adam et d'Ève, l'imagination se prêterait difficilement à déchirer le voile de chasteté dont il les a lui-même couvertes chaque fois qu'il en a parlé. Si quelques commentateurs ont pu dire que la fameuse Béatrix du Dante était une personnification de la théologie, il est heureux pour la Léonora de Milton qu'il soit bien prouvé par les témoignages de ses contemporains qu'elle était une maîtresse réelle; car avec un amant dont la vie fut depuis si grave et si austère, elle eût risqué d'être prise par la postérité pour une des abstractions de la secte puritaine. Il est certain du moins que sa beauté seule, quoique aidée de la magie de sa voix, n'eût pas séduit aussi complétement un adorateur tel que Milton. Mais, femme supérieure par tous les dons de l'esprit, elle parlait vivement à son intelligence. Elle fut littéralement la muse qui l'initia à tous les tré-

sors de la poésie italienne, dont on remarque de fréquentes imitations dans son grand poème. Il y a même dans le *Paradis perdu* des expressions, et surtout des concetti, qui ont fait dire à quelques critiques que l'Homère anglais est quelquefois plus Italien que le Tasse lui-même.

Mais quand Milton eut fait à Léonora l'abandon volontaire de ses goûts et de son pays natal, il arriva ce qui a lieu entre deux amans dont l'un a tout donné à l'autre; c'est le tour de celui-ci de faire des sacrifices, sous peine de laisser s'apaiser ou s'éteindre leur feu mutuel. Léonora comprit donc qu'elle devait devenir un peu plus Anglaise, à mesure que Milton devenait tout-à-fait Italien. Ce fut elle qui, dans leurs entretiens littéraires, se plut à lui rappeler sa patrie absente, et qui l'excitait à lui tracer le tableau de ses études à Cambridge, ou de ses vacances à Horton, sous le toit paternel. Après avoir admiré avec lui Dante, Pétrarque ou Torquato, elle était la première à mettre à côté de ces noms le nom de Shakspeare. Elle s'étonnait que l'Eschyle anglais n'eût pas un monument digne de sa gloire dans l'île qui le vit naître: cette plainte inspira peut-être à Milton son son-

net sur Shakspeare, si souvent cité [1]. Léonora avouait volontiers que la Melpomène Italienne était bien pâle comparée à celle des Anglais, malgré l'estime qu'on faisait encore alors, dans les académies de Florence et de Rome, de la *Sophonisbe* du Trissin, qui n'est plus aujourd'hui considérée que comme un curieux monument de la renaissance de l'art dramatique. Les successeurs du Trissin s'étaient d'ailleurs affranchis des règles qu'il avait voulu renouveler de la poétique ancienne. Ils préféraient la composition plus populaire des mystères et des moralités, appelés *rappresentazione*.

« Je veux, dit un jour Léonora à Milton, vous prouver combien votre sauvage Shakspeare est grand, comparé à nos Thespis italiens : j'ai refusé d'aller chanter ce soir au concert du cardinal, pour assister avec vous à une représentation qu'Andreini donne de son *Adamo*. Andreini, comme votre Shakspeare, est à la fois auteur et acteur; mais, hélas! là s'arrête leur ressemblance.

Milton se laissa conduire.

Batista Andreini était devenu, depuis la mort

[1] What needs my Shakspeare, for his honour'd bones, etc.
Quel besoin à mon Shakspeare que ses restes vénérés soient déposés sous un monument, etc.

de son père, le directeur de la fameuse troupe ambulante de *I Gelosi*, les Jaloux. Il prenait le titre de comique fidèle et membre de l'académie des insoucians, *comico fidele ed academico spensierato*. Il était secondé par sa femme Virginia Ramponi, plus connue sous le nom de la Florinde. C'était lui qui jouait le rôle d'Adam, Florinde celui d'Ève. L'histoire n'a pas conservé les noms des autres acteurs; mais voici les personnages et la rapide analyse de la *rappresentazione sacra* qui fut jouée devant Milton et Léonora Baroni :

Dieu le Père ;
L'Archange Michel ;
Adam ;
Ève ;
L'Ange Gardien d'Adam ;
Choeur d'Anges, de Séraphins et de Chérubins ;
Lucifer ;
Satan ;
Belzebub ;
Les sept Péchés mortels ;
Le Monde ;
La Chair ;
La Famine ;
Le Travail ;
Le Désespoir ;
La Mort ;
La vaine Gloire ;
Le Serpent ;
Volano, messager de l'Enfer ;
Choeur de Fantômes ;
Choeur d'Esprits infernaux ;
Choeur d'Esprits de feu, d'Esprits aériens, d'Esprits aquatiques.

La pièce commençait par un chœur d'anges chantant la gloire de Dieu. Après cette espèce de prologue, Dieu le père, entouré des anges, appelle Lucifer; il le force d'admirer l'œuvre des six jours, et crée Adam et Ève, pour augmenter encore sa confusion[1]. Lucifer exprime sa haine

[1] Acte 1er, scène 1re.

contre Dieu, les bons anges et l'homme, et jure de se montrer à jamais leur ennemi.

Troppo ostinato e duro
Il mio forte pensiero
In mostrarmi implacabile, e severo
Contra il ciel, contra l'uom, l'angelo e Dio.

Lucifer convoque alors Satan, Belzébub et les autres démons, pour les associer à son complot contre l'homme. Il distribue à sept d'entre eux les rôles des sept péchés capitaux. Melecano est chargé de l'orgueil, Lurcone de l'envie, Ruspicano de la colère, Alfarat de l'avaricc, Maltea de la paresse, Dulciato de la luxure, Guliar de la gourmandise [1].

Un chœur d'anges ouvre le second acte par un nouvel hymne à la gloire de Dieu.

Adam et Ève paraissent, suivis de Lurcone et Guliar, invisibles; mais ces deux démons sont mis en fuite par la prière des deux époux.

Lucifer, sous la forme du serpent, annonce à Satan et aux autres démons son dessein de séduire la femme.

Volano arrive et déclare que les puissances infernales ont décidé d'envoyer une déité de l'enfer appelée Vaine Gloire, pour vaincre l'homme.

[1] Acte 1er, scène 3e.

Vaine Gloire entre appuyée sur un géant; elle est saluée par le serpent, qui se cache avec elle dans l'arbre pour épier et tenter Ève. Ève s'approche seule; le serpent la séduit; Vaine Gloire termine le second acte en célébrant son triomphe.

Dans la première scène du troisième acte, Adam s'approche d'Ève. — Milton regarda tendrement Léonora quand Andreini eut prononcé avec l'accent de la tendresse ces vers si doux :

O mia compagna amata,
O di questa mia vita,
Vero cor, cara vita;
Se fretollosa adunque ali vibrando
Peregrina incessante
Per ritrovar Adam,
Solenga andavi errando?
Eccolo; che l'imponi? parla o mai
Tanto indugi? deh chiede; o dio che fai?

« O ma compagne bien-aimée! O toi, cœur et ame de ma vie! si tu » as erré au loin, si tu as couru, empressée, solitaire, pour retrouver » Adam, le voici; que lui veux-tu? »

Léonora, à son tour, sourit à Milton quand Ève répondit :

O carissimo Adamo,
O mia scorta, ô mio duce,
Ch'a rallegrar, ch'a solazzar m'induce,
Sol' io te desiava.

« O mon cher Adam, ô mon défenseur, ô mon guide! toi qui seul me réjouis et me consoles, c'est toi seul que je cherchais. »

Teute cette scène, chef-d'œuvre de tendresse, toucha vivement Milton : Ève avoue à son époux qu'elle a cueilli la pomme et veut la partager avec lui ; Adam comprend toute l'énormité de sa faute, mais il ne veut pas qu'Ève soit seule coupable et malheureuse : il se perd avec elle par excès d'amour. Soudain le remords et la terreur touchent les deux époux; ils fuient et se cachent.

Dans les scènes suivantes, les démons célèbrent leur victoire. Le serpent demande un chant de triomphe à Canoro, démon de la musique, mais la venue soudaine de Dieu change cette fête en cris d'horreur.

Dieu réprimande Adam et Ève, prononce leur sentence, leur donne des peaux d'animaux pour se couvrir, et l'archange Michel les chasse du paradis. Ils se livrent au désespoir; mais un chœur d'anges les excite à la pénitence.

L'acte quatrième montre Volano et un chœur d'esprits qui rendent hommage à Lucifer. — Lucifer exprime son horreur pour la lumière ; s'entretient avec les démons sur le sens des paroles de Dieu, leur annonce l'incarnation du fils de l'homme et prépare de nouvelles machinations contre la postérité des exilés d'Eden ; des cyclopes infernaux créent un nouveau monde par l'ordre

de Lucifer, qui envoie trois démons à Adam pour jouer les rôles du Monde, de la Chair et de la Mort.

Adam seul se lamente lorsqu'il voit accourir Ève, effrayée par les animaux féroces. Elle excite son époux au suicide.

La Famine, la Soif, la Lassitude et le Désespoir se montrent à Adam et Ève dans toute leur laideur; et l'acte se termine par l'apparition de la Mort, qui vient ajouter aux terreurs du couple malheureux.

Dans le cinquième et dernier acte, la Chair vient trouver Adam sous la forme d'une femme. Adam résiste à la tentation.

Lucifer, sous la forme d'un homme, vient alors dire à Adam qu'il est son frère aîné.

Adam, tourmenté par le doute, va succomber, lorsque son ange gardien paraît pour le défendre.

La scène change, et les tentations assiégent Ève à son tour. C'est le Monde, sous la forme d'un homme richement paré, qui, faisant sortir un superbe palais de dessous terre, cherche à séduire Ève par la magnificence.

Adam vient au secours d'Ève et l'exhorte à résister. Lucifer, le Monde, la Mort, les démons se préparent à saisir les deux époux. L'archange

Michel, à la tête d'un chœur d'anges, combat et défait Lucifer.

Enfin, dans la dernière scène, Adam, Ève, avec les anges, se réjouissent de la victoire de Michel, qui leur promet la clémence de Dieu pour prix de leur repentir, et la pièce se termine par des hymnes à la louange du Rédempteur.

Léonora, qui faisait peu de cas du talent d'Andreini, quoiqu'elle ne fût pas insensible aux traits heureux dont son œuvre était semée, s'étonna de l'attention que Milton y avait prêtée constamment. Quand elle voulut hasarder quelques critiques, il ne l'écouta que d'un air distrait. Le lendemain, en se promenant avec elle dans Rome, il la dirigea du côté des deux statues colossales d'Adam et d'Ève par Bandinelli, les contempla long-temps en silence, et il ne s'éloigna que pour aller admirer ensuite le magnifique tableau où Michel-Ange a représenté la création.

Depuis ce jour ce ne fut plus Merlin et le roi Arthur qui occupèrent exclusivement l'imagination du poète; il lut moins les romans de chevalerie, et l'*Adamo* d'Andreini le ramena à la lecture de la Bible, qu'il avait un peu négligée depuis qu'il était à Rome. Ce retour aux livres saints devait nécessairement raviver en lui une foule d'autres impressions et de souvenirs qui

allaient chaque jour s'effaçant auprès de Léonora. D'autant plus facilement alarmée qu'elle aimait davantage, Léonora s'aperçut que Rome et ses pompes mondaines n'avaient plus le même attrait pour Milton. Elle avait pu croire un moment qu'à l'exemple d'Holstenius il renoncerait enfin à la foi protestante comme au pays de ses pères. Cet espoir lui échappa, et elle ne songea plus qu'à arracher Milton à l'ennui de Rome. Elle partit avec lui pour Naples, où le noble marquis de Villa, dernier protecteur du Tasse, reçut en ami généreux des lettres la nouvelle Éléonore et son amant. Milton, qui a payé par de beaux vers l'aimable hospitalité de cet auguste vieillard, avoue qu'il puisa dans son commerce de précieux encouragemens pour le grand ouvrage qu'il méditait. Peut-être l'influence du climat voluptueux de Naples allait-elle lui faire oublier de nouveau l'Angleterre : tout entier à ses pensées de poésie et d'amour, il se disposait à s'embarquer pour la Sicile, et formait le projet de visiter ensuite la Grèce avec Léonora, lorsqu'une lettre inattendue vint, comme le bouclier d'Ubalde présenté aux yeux de Renaud, détruire le charme d'Armide. C'était une lettre de son père, qui ne lui adressait aucun reproche, mais qui lui annonçait avec tristesse et in-

quiétude les troubles dont était menacée l'Angleterre. L'amour de la patrie se réveilla soudain dans le cœur républicain de Milton, et lui donna le courage de rompre violemment les liens de tout autre amour. Il retrouva le stoïcisme de son adolescence; il dit adieu à l'Italie, à la muse et à Léonora, pour aller se ranger parmi les ennemis de l'épiscopat et du roi Charles[1].

[1] Primùm de reformandâ Ecclesiâ anglicanâ duos ad amicum quemdam conscripsi... cùm petiti omnium telis episcopi tandem cecidissent otiumque ab illis esset, verti aliò cogitationes, si quâ in re possem libertatis veræ ac solidæ rationem promovere; quæ non foris, sed intus quærenda, non pugnando, sed vitam rectè instituendo recteque administrando, adipiscenda potissimum est... Tres libertatis esse species, quæ nisi adsint, vita ulla transigi commode vix possit, ecclesiasticam, domesticam seu privatam, atque civilem... institutionem deinde liberorum uno opusculo breviùs quidem tractabam... Postremò de typographiâ liberandâ, ne veri et falsi arbitrium, quid edendum, quid premendum, penès paucos esset, eosque fere indoctos, et vulgaris judicii homines, librorum inspectioni præpositos, per quos nemini ferè quicquam quod supra vulgus sapiat, in lucem emittere, aut licet aut jubet, ad justæ orationis modum Areopagiticam scripsi. Civilem, quæ postrema species restabat, non attigeram; quam, magistratui satis curæ esse cernebam. Neque de jure regio quicquam à me scriptum est, donec rex hostis à senatu judicatus, belloque victus, causam captivus apud judices diceret, capitisque damnatus est..... liber iste non nisi post mortem regis prodiit, ad componendos potius hominum animos factus, quam ad statuendum de Carolo quicquam quod non meâ, sed magistratuum intererat, et peractum jam tùm erat, etc.

Defensio secunda pro populo anglicano, etc.

DEUXIÈME PARTIE.

§ Ier.

Por certo i bei vostri occhi, donna mia,
Esser non puo che non sian lo mio sole.
MILTON, Sonnets italiens.

— « Ancor non m'abbandona. »
DANTE.

Rien n'est moins rare dans l'histoire que de voir les nations renverser les idoles qu'elles ont adorées, exalter de nouveau les noms qu'elles ont couverts d'opprobre. Les Stuarts venaient de remonter sur leur trône; les acclamations de l'allégresse publique éclataient de toutes parts; ils pouvaient bien oublier dans ce retour triomphal vingt années de discordes civiles, de combats et d'usurpation, où l'on avait vu d'un côté le roi et sa noblesse avec tous les vieux souvenirs de la féodalité normande; de l'autre, le peuple rebelle avec le fanatisme de la religion et l'audace de la démocratie : guerre parricide commencée sur le champ de bataille, terminée sur les planches d'un échafaud; époque de grands crimes, mais aussi de grandes vertus;

drame incomplet après toutes ses diverses péripéties de terreur et de gloire, si la restauration de l'ancienne dynastie en fût restée le dénouement contradictoire.

Cependant cette conclusion inattendue semblait au moins condamner désormais au silence toutes les factions hostiles à la royauté héréditaire. Parmi le petit nombre d'esprits indomptés qui pleuraient en secret la ruine des libertés publiques, nul ne pouvait être assez clairvoyant pour deviner que l'un des deux fils de Charles premier irait un jour reporter dans un éternel exil la couronne sanglante de son père. Pour les peuples et les rois de l'Europe, la révolution anglaise n'avait été qu'une tragédie sans moralité! Peuples et rois ne pouvaient comprendre que leurs destinées fussent en cause dans cette lutte entre un roi et son peuple, lutte de principes qui devait se reproduire successivement dans toutes les monarchies, et finir par changer le droit public des deux mondes. En France comme en Espagne, en Hollande comme en Italie et en Allemagne, on n'avait guère vu dans ce qui venait de se passer chez les Anglais qu'une guerre civile faisant suite aux vaines révoltes de Jack Cade et de Wat Tyler, ou aux disputes sanglantes des deux roses, toujours

sans influence sur le continent. Seulement, jusqu'ici, les rois et les reines d'Angleterre avaient seuls eu le droit de vie et de mort sur les rois et les reines ; le bourreau ne recevait point d'ordres des sujets contre leurs souverains. L'épisode inouï du supplice de Charles Stuart avait excité à la fois l'indignation et la pitié ; l'indignation, à cause du caractère sacré du roi ; la pitié, par les détails touchans de sa dernière heure. Ce souvenir seul expliquerait comment l'opinion générale de l'Europe s'associa aux réactions qui signalèrent le rétablissement des enfans de la victime royale. Les outrages faits aux cendres de Cromwell parurent des représailles naturelles, car le fait même d'une restauration annulait les titres glorieux de cet usurpateur, qu'il avait été plus facile d'arracher à son tombeau qu'à son trône. On ne songea même pas à réclamer en faveur des cendres de l'amiral Blake, qui n'avait cependant défendu le pavillon républicain que sur la mer et contre l'invasion étrangère. Le titre de régicide excusait toute espèce de réaction contre les vivans et contre les morts. C'était d'ailleurs, comme d'usage, une exception qui consacrait l'amnistie : une liste de proscrits rassure l'égoïsme du plus grand nombre ; quand on sut quels étaient ceux

que le nouveau roi sacrifiait aux mânes de son père, on exalta en chœur la clémence de Charles II.

Les partisans du roi avaient d'ailleurs pris leurs précautions pour que les proscrits et les persécutés de l'opinion vaincue n'inspirassent aucun intérêt : ce n'était pas seulement une guerre d'épée qui avait décidé de l'abolition momentanée de la monarchie ; les armes de la polémique n'étaient pas restées oisives ; la parole des prédicateurs, la plume des écrivains n'avaient pas fait des blessures moins profondes que l'arquebuse ou l'épée du soldat et la hache du bourreau. L'épée, l'arquebuse, la hache ne mutilent que le corps, le glaive de la presse rend difformes le corps et l'ame. Les métaphores du discours ne sont plus de vaines images dans la langue des partis ; la haine voit son ennemi aussi hideux qu'on veut le lui faire. Pour les puritains fanatiques, Charles Stuart avait porté sur le front la marque fatale de l'Apocalypse ; pour les royalistes fidèles, Cromwell, Bradshaw, Lambert, Vane, etc., étaient des démons incarnés, auxquels il ne manquait ni le pied fourchu ni les cornes de Belzébub ou de Belial.

Il y avait un homme surtout que la calomnie s'était plu à peindre sous des traits repoussans : cet homme avait été le secrétaire latin du Long

parlement et du protectorat, l'adversaire redoutable de la prélature, l'apologiste de la république régicide. C'était peut-être de bonne foi que, sur le continent, Saumaise, More, Dumoulin et les autres réfutateurs de Milton, écrivaient que jamais ame plus noire n'avait eu pour prison terrestre un corps plus affreux; sa taille était alternativement grandie d'une coudée ou abaissée à celle d'un nain; ses mains étaient armées de doigts crochus comme les griffes d'une hyène, et une horrible lèpre qui avait dévoré ses prunelles sillonnait en tout sens son visage : on lui appliquait sérieusement en un mot le vers classique du Cyclope aveuglé par Ulysse :[1]

Monstrum, horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Certes, qui avait connu Milton en Italie, qui l'avait aimé jeune, beau et comparé à un ange par le marquis de Villa, pouvait bien penser qu'il y avait probablement deux hommes du même nom : le poète et le controversiste; et lorsque le récit de la mort du secrétaire latin de Cromwell suspendit heureusement la proscription dirigée contre celui-ci, les amis étrangers de Milton le poète pouvaient encore hésiter à porter le deuil.

[1] Monstre horrible, difforme et privé de la vue.

Parmi les Italiens venus à Londres avec Carara, l'ambassadeur de Venise, une dame qui était encore belle, mais déjà parvenue à l'été de la vie, semblait prendre un intérêt très-vif aux derniers événemens de la révolution anglaise, et à tous les personnages dont les noms avaient été entourés d'un éclat brillant ou sinistre dans les troubles des trois royaumes. Sa qualité d'étrangère autorisait sa curiosité : elle pouvait naturellement et sans crainte multiplier et réitérer ses questions sur les choses et les hommes, exprimer ses doutes et même contredire les opinions des uns et des autres.

Un jour, que le hasard l'avait mise en rapport avec un jeune Quaker nommé Thomas Elwood, celui-ci, après l'avoir écoutée long-temps, ne put s'empêcher de lui dire : « Tu m'as fait comprendre pourquoi mon maître trouve si barbare notre prononciation anglaise appliquée aux langues mortes, car ta voix prête une vraie mélodie à notre dialecte septentrional : si j'osais, femme, je te supplierais de venir secrètement me remplacer pour lire ce soir à un proscrit solitaire quelques pages de Virgile.

— Quel est ce maître, quel est ce proscrit? demanda l'Italienne.

— Un homme qui exciterait à la fois ton ad-

miration et ta pitié; car le ciel, qui le combla de tous les trésors de l'intelligence, lui a retiré le don de la vue. Il fut l'ami des puissans d'hier, voilà pourquoi les puissans d'aujourd'hui le persécutent. Je vais te conduire à lui, sans te le nommer encore, quoique, grâce à l'acte d'amnistie publié ce matin, j'espère que son nom pourra reparaître bientôt sur la liste des vivans. Veux-tu venir? tu réjouiras son cœur en parlant avec lui ton mélodieux langage italien qu'il prononce presque aussi bien que toi? »

La dame italienne se rendit à cette prière, et Elwood la conduisit dans une maison isolée des faubourgs de Londres; ils franchirent la porte d'un jardin, et s'arrêtèrent devant une espèce de pavillon que les larges sons d'un orgue remplissaient d'une harmonie religieuse. « Écoutons, dit Elwood, mon maître se prépare par la musique à la poésie; nous allons peut-être l'entendre réciter un de ces chants par lesquels il dit communiquer avec l'ange des saints concerts. » Ils écoutèrent, et en effet le poète déclama bientôt cette plainte éloquente sur sa cécité[1];

« O perte de la vue! c'est toi surtout qui causes mes » plaintes, aveugle comme je suis parmi mes enne-

[1] « O loss of sight, of thee I most complain, etc.
SAMSON AGONISTES. »

» mis! malheur pire que l'esclavage, la prison, l'in-
» digence ou la vieillesse! — La lumière, cette pre-
» mière création de Dieu est éteinte pour moi; et je
» suis privé des diverses distractions de joie et de
» plaisir, qui auraient en partie adouci ma misère : me
» voilà au-dessous du dernier des êtres; hommes ou
» reptiles, les plus vils de tous, l'emportent sur moi;
» ils rampent, mais ils voient; moi je reste dans les
» ténèbres, au milieu des clartés du jour, exposé à
» l'imposture, au mépris, aux outrages; un jouet
» pour les autres, sans cesse en leur pouvoir, ja-
» mais au mien; à peine si je semble vivre, mort plus
» qu'à demi. Oui! la nuit, la nuit, la nuit, toujours
» la nuit. Même sous les rayons du soleil, éclipse
» complète, sans aucun espoir de jour!

» O premier rayon créé! et toi, grande parole :
» *Que la lumière soit, et la lumière fut!* Pourquoi
» suis-je privé du bienfait accordé à tous? le soleil,
» pour moi, est sombre comme la lune silencieuse
» lorsqu'elle abandonne la nuit, et reste cachée dans
» sa caverne profonde. Puisque la lumière est si né-
» cessaire à la vie, qu'elle est presque la vie elle-
» même, et, s'il est vrai que la lumière soit dans
» l'ame, — qu'elle soit tout, — partout où elle est,
» — pourquoi la vue fut-elle confiée à un organe aussi
» délicat que l'œil, à un organe si fragile et si exposé,
» au lieu d'être, comme le toucher, répandue sur
» toute la surface du corps, afin que l'homme pût voir
» à travers chacun de ses pores? oh! alors je n'eusse
» pas été ainsi exclu de la lumière, ou, plongé dans
» un monde de ténèbres, avec la conscience de la
» vue, pour vivre d'une vie à demi morte, pour su-
» bir une mort vivante, et, comble de misère! pour
» être moi-même ma tombe, un sépulcre ambulant,
» — enseveli sans jouir du privilége de la mort et
» des funérailles, sans être exempt des pires maux

» de la vie, les douleurs et les outrages, maux deux
» fois plus affreux pour celui qui vit comme moi,
» captif au milieu de maîtres inhumains... Mais qui
» vient ici? car j'entends un bruit de plusieurs pas;
» peut-être sont-ce mes ennemis qui viennent con-
» templer mon affliction et m'insulter pour la rendre
» plus amère encore!... »

Joignant la pantomime à la déclamation en prononçant les paroles de *Samson mourant*, le poète s'avança sur le seuil du pavillon, et le jeune Quaker se faisant reconnaître : « Maître, lui dit-il, c'est moi : je viens continuer notre lecture d'hier et j'espère que tu seras plus content aujourd'hui de ma prononciation.

— Ah! bonjour, ami, répondit le poète, je te remercie d'être si exact : entrons;.. ou plutôt, il me semble que le ciel doit être pur, l'air est doux, asseyons-nous sous ce berceau de verdure.

— Volontiers, » dit Elwood, qui fit signe du doigt à l'étrangère de ne pas se nommer encore, et qui, allant chercher un volume dans le pavillon, le lui remit en souriant de la double surprise qu'il ménageait à son maître.

L'étrangère se prêta à l'innocente fantaisie d'Elwood; mais, moins occupée d'abord à remarquer le passage de Virgile, qui lui était in-

diqué par le jeune Quaker, qu'à contempler avec une émotion indéfinissable le solitaire aveugle auprès de qui elle se trouvait ainsi tout à coup amenée.

C'était un homme de cinquante et quelques années, vêtu de noir, d'une taille moyenne, portant la tête haute, dont le visage calme exprimait la patience du courage et la douce dignité du malheur : ses yeux étaient purs de toute tache, et sa cécité ne se révélait que par leur regard immobile.

« Commence, ami Elwood, dit-il après quelques instans de silence. As-tu oublié où nous en étions restés ?

Elwood fut encore obligé de chercher deux fois la page et le vers pour la dame italienne : enfin elle commença et ne s'arrêta qu'à la fin d'un chant.

Après un premier mouvement de surprise, le poète avait repris l'attitude de l'attention sans interrompre une seule fois cette lecture.

Mais quand la lectrice se fut arrêtée : « A merveille, ami Elwood, dit-il, vous avez fait en effet des progrès admirables depuis hier. Quelle pureté de prononciation, et surtout quelle douceur dans votre voix ! Je la comparerais volontiers à ce souffle embaumé du midi que notre

divin Shakspeare fait respirer si mélodieusement sur un banc de violettes[1]; en vérité, ami, si j'étais femme, je ne désirerais, pour être sûre de plaire, qu'un accent aussi doux.

— Tu ne m'en voudras donc pas, maître, dit Elwood, d'avoir emprunté cette voix pour occuper une heure de ta solitude.

— Non, mon ami, non, je te remercie toi et la complice complaisante de ton artifice : le plaisir que vous m'avez procuré a été bien au-delà des vers de Virgile. J'ai cru revenir aux songes de ma jeunesse sous le ciel de la belle Italie. Qui que vous soyez, madame, ajouta-t-il, vous devez être née vous-même sous ce fortuné climat. Mais je ne suis peut-être pas indigne de la faveur que vous venez d'accorder à un poète anglais; nul poète d'Italie ne rend un culte plus sincère que le mien aux grands noms de votre terre natale.

— C'est au nom de Dante, de Pétrarque et du Tasse, que je vous demanderai de jouir quelquefois de la faveur de remplacer ce dévoué disciple.

[1] « O, it came o'er my ear like the sweet south.
That breathes upon a bank of violets
Stealing and giving odours. »

TWELFTH NIGHT.

— Mais, madame, Elwood vous a-t-il dit quel était son maître ?

— Il ne m'a dit que deux choses, que son maître était aveugle et proscrit.

—Et il aurait dû ajouter qu'il s'appelait Jean Milton.

—Milton le poète, Milton l'hôte du vénérable marquis de Villa, l'ami de Carlo Dati, de Jacobo Gaddi ?

— Milton, le secrétaire latin du parlement et de milord protecteur.

— L'auteur de *Lycidas* et de *Comus*...

— L'auteur de trois écrits contre les prélats et de l'*Areopagitica* en faveur de la liberté de la presse...

— de l'*Allegro* et du *Penseroso*...

— De la *Dépendance des Rois et des Magistrats*, de l'*Eikonoclaste* et de la *Défense du peuple anglais*...

— Que la persécution et le malheur ont rendu au culte des muses.

— Oui, mais qui ne regrette aucune des veilles qu'il consacra aux intérêts plus pressans de l'Angleterre, qui ne renonce à aucun de ses titres de proscription ou de gloire.

— Je vois qu'on n'a point exagéré votre constance.

— Mes ennemis, je le sais, appellent cette constance d'un autre nom.

— Je ne suis pas de ceux qui croient vos ennemis : c'est vous que je veux entendre et croire.

— Il n'est qu'un point sur lequel, malgré moi, ma franchise puisse paraître en défaut[1]; mes yeux semblent toujours les mêmes, et cependant il n'est que trop vrai qu'ils sont privés du don de voir.

— Et n'est-il plus aucune espérance pour vous de recouvrer ce don précieux?

— Aucune, je le crains; car depuis longtemps, les ténèbres se sont épaissies autour de moi; mais, depuis que Dieu m'a ôté cette espérance, il a su me dédommager de la perte des yeux du corps, par les brillantes clartés dont il a illuminé mon ame. Je suis résigné; car je savais d'avance quel sort m'attendait pour prix de mes travaux.

— Vous fûtes, en effet, prévenu à quel prix vous pouviez continuer vos veilles.

— Oui, ce fut lorsque j'entrepris la *première Défense du peuple anglais*, que les médecins m'avertirent de la perte inévitable de ma vue.

[1] In hâc solum parte dissimulator sum.

SECUNDA DEFENSIO, etc.

Mais j'avais à choisir entre la cécité et l'honneur de remplir mon devoir; tous les oracles d'Esculape et d'Épidaure n'auraient pu m'arrêter. Que penseriez-vous d'un soldat qui jetterait ses armes de peur de se blesser lui-même en repoussant l'ennemi? je souris d'entendre dire quelquefois que c'est le jugement de Dieu qui m'a frappé, lorsqu'il me semble que c'est bien moins de la faiblesse de mes yeux que proviennent les ténèbres fixées sur ma vue, que de l'ombre de deux ailes célestes qui se déploient pour me protéger. Si j'eusse été maudit, mes amis ne se seraient-ils pas retirés de moi en même temps que la lumière extérieure! ne fus-je pas au contraire entouré de leurs soins plus tendres et plus assidus? La république me priva-t-elle de mes fonctions et de ses faveurs, sous prétexte que j'étais devenu un instrument inutile? une subsistance honorable ne me fut-elle pas aussitôt garantie comme à ces citoyens qu'Athènes nourrissait jadis dans le Prytanée? Ma cécité ne me procura-t-elle pas même des amis nouveaux, entre autres un digne descendant des anciens Grecs, Léonard Philaras, resté fidèle au poète quoique la fortune du poète ait changé? n'ai-je pas puisé enfin dans ma cécité une nouvelle source de vigueur pour mon ame? Mais vous dire toutes mes con-

solations, c'est tomber dans le péché d'orgueil.

— Que j'aime à vous entendre! que j'aime à retrouver dans vos paroles le sentiment exprimé par des vers que j'ai retenus depuis plus d'un quart de siècle :

« These thoughts may startle well, but not astound
The virtuous mind, that ever walks attended
By a strong siding champion, Conscience [1]. »

— Quoi donc! vous citez les vers d'un pauvre poète du Nord, vous qui avez vécu dans le pays des poètes harmonieux : si vous ne veniez de faire naître en mon cœur un sentiment de vanité coupable, je croirais que c'est un ange du ciel chrétien qui est descendu près de moi; ou si

[1] « O welcome pure ey'd Faith, white-handed Hope
Thou hovering angel girt with golden wings,
And thou unblemish'd form of Chastity,
I see ye wisibly, and now believe
That he the supreme God to whom all things ill
Are but as slavish officers of vengeance,
Would send a glittering guardian, if need were,
To keep my life and honour unassail'd. »

« Ces pensées étranges pour d'autres ne sauraient étonner l'ame vertueuse qui marche escortée d'un vaillant et fidèle champion, la Conscience. O toi, ange qui plane sur nous avec des ailes d'or, et toi image sans tache de la chasteté, je vous vois visiblement et je crois maintenant que le Dieu suprême à qui toutes choses mauvaises ne sont que de dociles instrumens de vengeance, m'enverrait, s'il en était besoin, un gardien céleste pour défendre ma vie et mon honneur. »

je pouvais ajouter foi à mes propres inventions, madame, je vous demanderais si vous êtes la fée de *Comus*. Elwood, mon ami, l'étrangère a-t-elle des ailes visibles? Sa voix a ressuscité pour moi les superstitions de mes premiers vers.

— Il se fait tard, dit Elwood à qui un signe de l'Italienne suggéra cette réponse, demain l'ange ou la fée viendra continuer cet entretien.»

§ II.

Reginam veritatem regi Carolo anteponendam arbitratus.

—

Le lendemain, dans l'après-midi, le soleil dissipa peu à peu les brouillards de la Tamise : Milton, après avoir essayé quelque courts préludes, vint s'asseoir sous le berceau de verdure où s'était passé l'entretien de la veille, aimant encore à douter si c'était bien une femme ou l'habitant d'une autre sphère qui l'avait visité. « Reviendra-t-elle ?... » mais un pas léger se glissait déjà dans le sentier qui conduisait au pavillon. L'étrangère prit place à côté du poète aveugle.

« Vous n'étiez pas certain de me revoir, dit-elle, comme si elle eût surpris sa pensée...

— Pour en désespérer, il m'eût fallu un moins prompt retour.

— Comme la muse, j'ai répondu à l'appel de vos accords.

— Hélas ! la muse n'y répond pas toujours.

— Avouez qu'elle a pu quelquefois vous trouver trop oublieux de ses dons. Vous le dirai-je,

je ne suis pas encore bien convaincue que vous n'ayez pas eu tort de la négliger pour cette liberté dont l'Angleterre s'est lassée si vite, et qui ne nous est apparue, à nous étrangers désintéressés dans vos guerres civiles, que sous la forme d'une furie, une hache régicide à la main...

— Hélas! je le sais, les calomnies n'ont pas été plus épargnées à la liberté qu'à ceux qui ont combattu pour elle. Naguère désertée, trahie, vendue par les chefs du peuple, elle n'a trouvé pour la défendre qu'une voix de poète, bientôt étouffée par les acclamations dont on a salué les enfans d'Achab [1]. Ainsi sont faits les hommes; ils ne peuvent donner une louange sans exercer une récrimination, bénir l'un sans maudire l'autre. Ce n'est plus assez de renverser tous les trophées de la liberté, exagérons les nécessités quelquefois cruelles de sa défense et imputons-les lui toutes à crimes. Vainement Judith a sauvé Béthulie : honte et opprobre à Judith, qui a osé trancher la tête d'Holopherne.

[1] Allusion à l'écrit que Milton adressa au général Monk quand il fut question de rétablir la monarchie. Cette éloquente protestation avait pour titre : THE READY AND EASY WAY TO RESTABLISH A COMMON WEALTH. Moyen prompt et aisé d'établir une république.

— Mais vous n'aviez pas trempé vous-même dans le jugement de Charles Stuart.

— Non; mais j'ai dû défendre les juges qui avaient décidé qu'il fallait qu'un homme pérît pour le salut du peuple. Il m'en coûtait sans doute, ainsi que je le déclarais au début de mon apologie, il m'en coûtait de reprocher à un ennemi renversé les fautes des jours de sa puissance, qui furent plutôt les fautes de ses conseillers que les siennes; mais *je dus préférer la reine Vérité au roi Charles*[1]. Je dus mettre en regard de la sentence les pièces de l'accusation, dire comment ce roi si pieux avait torturé toutes les consciences, comment ce roi si juste avait violé les lois, comment ce roi jugé par des rebelles avait fomenté et armé lui-même la rébellion; comment ce roi, dont on veut que le sang retombe sur nous et sur nos enfans, avait commandé le massacre de nos frères en Irlande.

— Mais ne pensez-vous pas aujourd'hui qu'il était de l'intérêt de quelques hommes d'exagérer tous les torts de celui dont ils voulaient usurper le pouvoir, plutôt que punir la tyrannie?

[1] Reginam veritatem regi Carolo anteponendam arbitratus.

— Il y a eu sans doute de faux prophètes dans Israël; mais, pour condamner Charles Stuart, les juges d'Angleterre auraient pu motiver l'arrêt sur les éloges que les courtisans donnaient à leur maître, au lieu d'écouter les diatribes de ses ennemis. Charles Stuart fut condamné sans haine, comme mauvais roi et non comme homme méchant. C'est pourquoi sa mort fut plutôt fatale qu'utile peut-être à la république; je le reconnais aujourd'hui, le parlement oublia que la sentence contre un roi devrait s'arrêter à la privation de la couronne. La liberté n'a besoin que de l'abolition de la monarchie pour atteindre, de près ou de loin, tous ceux que leur naissance appellerait à sa succession. La mort ne peut être prononcée que contre ceux qui oseraient aspirer à ressaisir par la violence ou la séduction les fragmens d'un sceptre brisé désormais par la loi.

— Vous pensez et parlez en Romain et en Grec des anciens jours; mais si vous aviez compté combien il y avait peu de Romains et de Grecs parmi les Anglais, vous auriez fondé des espérances moins ardentes sur votre république.

— Ni moi ni les chefs du peuple, nous n'avons jamais proclamé la liberté païenne, mais bien la liberté selon le Christ. Déjà Dieu s'était irrité contre les Israélites quand ils lui deman-

dérent un roi; et il ne le leur accorda qu'en punition de leurs péchés. Plus tard, le Christ défendit positivement à ses disciples d'admettre jamais parmi eux un gouvernement qui donnerait l'autorité à un seul : « que celui qui est le premier parmi vous soit comme le dernier, et que celui qui est chef soit pour servir les autres », répondit-il aux fils de Zébédée qui demandaient la première place dans son royaume.

— Mais le Christ est venu apporter la paix aux hommes.... et l'agitation n'a-t-elle pas régné dans votre république jusqu'à ce que le joug de l'épée ait remplacé le joug du sceptre ?

— Après l'orage les flots conservent quelque temps leur agitation ; au tumulte de la bataille, aurait succédé la paix de la conquête : peut-être aussi, élevés comme les jeunes faucons dans la vénerie avec le chaperon du maître sur les yeux, nous sommes-nous trop brusquement découverts en face du soleil, et ses rayons nous ont éblouis. Mais l'Angleterre, libre comme l'aigle, accoutumant peu à peu ses jeunes enfans à contempler l'astre du jour, eût fortifié leurs faibles prunelles à la source même des clartés célestes.

— Hélas! ne vous êtes-vous pas aperçu que ces nobles pensées de liberté morale, exprimées avec toute la magnificence de la poésie, faisaient

de vous un homme à part au milieu des ambitieux et des égoïstes? Vous aviez écrit pour émanciper les ames : ils n'avaient voulu briser que les entraves matérielles d'une hiérarchie qui humiliait leur orgueil, ou refrénait leurs ressentimens. Ceux qui, comme vous, étaient de bonne foi, commencèrent par détrôner le roi Charles : vous auriez dû commencer par détrôner les préjugés qui enchaînaient ces hommes charnels incapables de comprendre votre république de poète. Aussi, le roi Charles détrôné, les prélats dépouillés de leurs siéges au parlement, les impôts odieux abolis, il a fallu à l'impuissance des uns un maître pour les conduire, à l'ambition des autres un pouvoir à exercer, il a fallu des taxes nouvelles à la cupidité de tous. Comme la dame enchantée dans votre *Comus*, l'Angleterre s'est vue tout à coup délivrée du magicien; mais le charme n'ayant pas été rompu, elle est restée captive dans les liens invisibles dont il avait enchaîné ses bras.

— Oui; mais le génie protecteur de la dame et de ses deux frères se garda bien de rappeler le magicien pour réparer leur imprudence.

— Je sais qu'une bonne fée vint à leur secours : mais cette fée protectrice de la vertu serait

restée sourde à l'invocation des chefs de votre république.

— Plaignez leur imprudence, mais ne mettez pas en doute la droiture de leurs cœurs.

— Votre enthousiasme ne s'est-il pas laissé abuser par de faux semblans ? Voyez comme *ceux qui ont été juges dans Israël*, sont abandonnés au mépris du peuple détrompé.

— Quand Israël envia aux gentils leurs rois, il oublia aussi ses juges et Samuel lui-même. On cherche, je le sais, à couvrir d'opprobre les noms des justes et des forts; Dieu veuille que l'Angleterre ne soit pas trop sévèrement punie de son inconstance et de son ingratitude.

— Défendrez-vous indistinctement les divers partis qui ont fini par se dévorer entre eux sur les dépouilles de la royauté? Qu'avez-vous de commun avec ces hommes : les uns ridicules, les autres impies, les uns extravagans, les autres hypocrites jusqu'à feindre le fanatisme? Vous n'êtes ni un puritain, ni un indépendant, ni un homme de la cinquième monarchie.....

— La Liberté, fille du Ciel, a eu, comme la religion, ses Judas pour lui donner le baiser des traîtres, et ses Thomas, pour douter de sa divine origine. Ah! souffrez que je vous cite les poètes de votre Italie comme vous me citez ceux

de notre Angleterre : vous souvenez-vous de cette bonne fée Manto, que les mauvais génies transformaient quelquefois en couleuvre pour l'exposer à la haine des hommes ? Les uns poursuivaient à coups de pierre la pauvre couleuvre honteuse dans son buisson, mais les autres qui, comme Adonio, avaient pitié d'elle, la voyaient reparaître le lendemain parée de tous ses célestes attributs, et reconnaissante de la protection donnée à son infortune.

— Poète, quand vous prêtez au serpent la tête chaste d'un ange, crédule fille d'Ève je vous écoute et j'adore ce que vous adorez. Mais défendrez-vous les prêtres de votre déesse comme la déesse elle-même? vous, amant désintéressé de cette liberté dont vous faites une sœur de la charité, de la foi, de l'espérance, saintes filles du ciel, vous qui avez tout perdu avec joie pour elle, qu'avez-vous à dire pour le juge et pour le soldat qui ont souillé de sang sa blanche robe d'innocence?

— Puissé-je dissiper les ténèbres matérielles qui m'entourent comme ces nuages de calomnie dont les méchans ont enveloppé les hommes qui seront aux yeux de la postérité l'orgueil de l'Angleterre, mais tombés aujourd'hui comme moi *dans de mauvais jours et parmi des langues*

mauvaises. Que je vous remercie de m'offrir l'occasion de proclamer les noms de ceux que je ne renierai pas dans l'infortune, mes amis ou mes protecteurs. « Toi, d'abord Fleetwood, que j'avais connu dans l'enfance et que j'ai retrouvé au faîte de la renommée militaire, toujours aussi doux et bon qu'intrépide, toi dont l'ennemi lui-même proclama maintes fois la clémence; toi ensuite, Lambert, qui avec une poignée d'hommes arrêtas toute l'armée écossaise; et toi, Overton, mon frère par la similitude de nos études et par la sympathie de nos cœurs, toi qui, à Marston-Moor, en Écosse, et jusque dans les Orcades, sus conquérir une éternelle admiration par ta présence d'esprit, ta bravoure, ta générosité et ton habileté; citerai-je encore Whitlocke, Pickering, Strickland, Sydenham, Sydney, Laurence, esprits cultivés, courages magnanimes, les uns s'étant distingués dans le conseil, les autres sur les champs de bataille! »

— Est-ce à dessein que vous oubliez deux noms plus célèbres encore?

— Plus célèbres et aussi plus calomniés, Jean Bradshaw et Olivier Cromwell, l'un, le juge vénérable, l'autre le grand capitaine, le Judas Machabée de notre république. Je sais que le vil secrétaire de Saumaise, l'infâme Morus a

traité d'obscur et insolent scélérat le président de la commission qui jugea Charles Stuart. « Eh bien ! ce *scélérat obscur* était né d'une noble famille ; toute sa jeunesse fut consacrée à l'étude des lois de son pays : avocat savant et disert au barreau, défenseur courageux de la liberté et du peuple, il s'était fait connaître aussi dans les fonctions publiques et comme juge incorruptible, lorsqu'appelé par le parlement à présider le procès du roi, il ne recula pas devant cet honneur périlleux. Il joignait en effet à la science des lois un esprit libéral, une ame élevée, une conduite intègre et des manières agréables pour tous. Malgré les menaces par lesquelles on voulut intimider sa conscience, il s'acquitta de ses devoirs redoutables avec tant de fermeté, de gravité, de présence d'esprit et de dignité, qu'on eût pu croire que Dieu, dans les décrets de son admirable providence, l'avait destiné de tout temps à cette œuvre de justice. Aussi sa gloire s'élève d'autant plus au-dessus de celle de tous les tyrannicides, qu'il est plus humain, plus juste, plus noble de juger un tyran que d'immoler celui qui n'a pas été jugé. Dailleurs ni morose, ni sévère, mais doux et affable, il se montra si constamment égal à lui-même que vous auriez dit que, revêtu d'une

magistrature continuelle, il jugeait le roi non-seulement au tribunal, mais encore dans tous les actes de sa vie. Au reste, infatigable serviteur de l'état, suffisant à tous les travaux et à tous les conseils, hôte généreux, ami fidèle et sûr, reconnaissant avec plaisir tous les services et tous les genres de mérite, récompensant de ses propres biens le talent malheureux , toujours prêt à louer autrui, s'abstenant de se louer lui-même, accueillant avec grâce ses ennemis politiques lorsqu'ils se rétractaient, ce qui arriva à plusieurs; prodigue de son crédit auprès des puissans pour défendre les opprimés, n'hésitant jamais à blâmer l'ingratitude publique ; tel était Jean Bradshaw, et je ne saurais souhaiter à personne un protecteur ou un ami plus zélé et plus éloquent, plus inaccessible à la menace et à la séduction lorsqu'il s'agissait de remplir son devoir... »

— Après avoir tant loué le magistrat comment ferez-vous pour rendre justice au capitaine?

— Je raconterais sa vie, si l'histoire ne la revendiquait pas toute entière. « Olivier Cromwell aussi eut des aïeux, non sans illustration, mais son nom seul fera sa gloire. Après une jeunesse retirée et pieuse, élu par sa ville natale pour la

représenter au dernier parlement de la monarchie, il s'y distingua bientôt par la justesse de ses opinions et l'énergie de ses conseils. Quand l'épée fut tirée, il offrit ses services et appelé à commander un escadron, il vit accourir tous les citoyens honorables et pieux sous son étendard. Il eut bientôt surpassé les plus grands capitaines par son génie militaire et la rapidité de ses mouvemens, chose peu surprenante, car il était lui-même un soldat discipliné dans la connaissance parfaite de son propre cœur, ayant su étouffer ou dompter toute l'armée des vaines espérances, des vaines craintes et des passions qui auraient pu le corrompre. Ainsi fort des victoires remportées sur lui-même, dès le premier jour qu'il entra en campagne contre l'ennemi extérieur, il se trouva un vétéran consommé; — son génie, ses succès, sa discipline adaptée non-seulement aux règles de la guerre, mais encore aux préceptes du Christ, firent de son camp une brillante école de talent, de vertu et de piété. Son autorité seule, sa loyale exactitude à payer la solde, faisaient plus que les largesses des autres pour attacher le soldat à sa fortune; rival, sous ce rapport, de Cyrus, d'Épaminondas et des plus fameux capitaines de l'antiquité, il lui fallut peu de temps pour réunir une armée nom-

breuse et bien équipée, dévouée à son chef et chère aux citoyens, formidable à l'ennemi dans le combat, jamais cruelle à qui mettait bas les armes. C'est à de si rares vertus, jointes à un si rare génie que les poètes décernaient jadis des autels, lorsque l'expression leur manquait pour louer dignement l'homme qui les possédait. »

— Poète digne vous-même de ceux qui introduisaient ainsi les héros à la table des dieux, il ne vous reste plus qu'à louer le vôtre de la modestie qui lui fit préférer, comme Auguste, le trône d'Angleterre à l'apothéose.

Il y avait dans ces mots une légère ironie; mais Milton continua avec gravité :

— Je sais qu'on m'a défié de concilier mon amour de la république avec mon admiration de milord Protecteur. Mais on a oublié volontairement qu'à côté de cette admiration franchement proclamée, je n'ai jamais tu des conseils exprimés avec la même franchise. J'aurais pu me joindre aux sycophantes qui adorèrent Sylla après Caton dans le même homme, j'aurais eu pour excuse sa gloire, un poète n'est que trop porté à préférer la gloire à la liberté ; j'aurais pu dire qu'il s'agissait enfin de choisir entre le fils débauché de Charles Stuart, et le plus vertueux

chef de la république, plutôt qu'entre Cromwell et la liberté. Je suis encore persuadé que Cromwell ne comprima dans ses puissantes mains les diverses factions du pays, que pour sauver la république elle-même de leurs folles disputes. Cependant au lieu de l'encourager à se mettre au-dessus des lois pour prévenir l'anarchie, je lui conseillai de garder intact le dépôt sacré des libertés anglaises.

— Mais il me semble qu'après avoir loué Cromwell, vous finissez par vous justifier de l'avoir loué; encore une fois, épargnez-vous cette justification auprès de celle qui vous écoute : croyez-vous que j'ignore cette admirable apostrophe où vous déclariez à milord Protecteur, qu'il devait à son pays, qu'il se devait à lui-même d'être fidèle à l'attente que la liberté avait fondée sur lui. « Respecte, lui disiez-vous, la sollicitude de l'Angleterre, la présence et les blessures de ces braves compagnons d'armes qui ont survécu à la lutte, les mânes de ceux qui y ont succombé ; respecte les opinions des peuples étrangers et les espérances qu'ils ont conçues de la liberté anglaise, de ce nouveau gouvernement établi avec tant de gloire et dont le renversement nous plongerait dans un abîme de honte. Après avoir tant souffert et couru tant

de périls pour la liberté, la laisseras-tu violer par toi-même ou mutiler par d'autres? » Et vous ajoutiez : « Tu ne peux être libre que si nous le sommes comme toi, car telle est la nature de l'homme, que celui qui enchaîne ses égaux est le premier à devenir esclave. Toi qui as été jusqu'ici le génie tutélaire de la liberté, toi, qu'aucun n'a surpassé en justice, en piété, si tu venais à dépouiller cette liberté que tu as défendue, ta conduite serait fatale non-seulement à la cause de la liberté, mais encore à celle de la religion et de la vertu. Toute ton intégrité, toute ta droiture se seraient tout à coup évanouis, tu aurais démenti ta foi en Dieu, ton caractère se serait dégradé aux yeux de la postérité, tu aurais compromis le bonheur du monde. Le moment est venu, ô Cromwell, de prouver que tu possèdes réellement toutes ces grandes qualités de piété, de fidélité, de justice et de désintéressement qui nous ont fait croire que Dieu lui-même, par sa grâce spéciale, t'avait élevé au-dessus de tous. Montre-toi donc au niveau de ta grandeur, insensible aux attraits du pouvoir comme aux dangers de la guerre. Consolide à jamais la liberté que nous te devons en associant à tes conseils les compagnons de tes travaux, ces hommes d'une modestie, d'une inté-

grité et d'un courage exemplaires, intéressés comme toi au maintien de notre religion et de notre république. Ose entendre la vérité, laisse même parler le mensonge, afin que toute voix soit libre, et tu seras toujours cher à ceux qui ne veulent pas des droits égaux et des lois égales pour eux seuls, pour leur secte ou leur faction particulière, mais pour toutes les classes de citoyens... » Voilà vos paroles, ou à peu près; oui, jusqu'à la fin vous êtes resté fidèle à cet ardent amour de la liberté... (qui avait peut-être éteint en vous tout autre amour,) mais fidèle seul ou presque seul; ne vous justifiez donc pas. Je n'ai voulu que vous prouver une chose, c'est que dans votre isolement vous pourriez me convertir à votre politique sans danger pour l'Angleterre. Admettez-moi, poète, dans votre république, dans la république de Milton : à demain [1].

Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno
Toglieva gli animai che sono 'n terra
Dalle fatiche loro; ed io sol uno
M'apparacchiava a sostener la guerra
Si del cammino e si della pietate
Che ritrarrà la mente che non erra.

[1] J'ai distingué par des guillemets les passages littéralement traduits ou abrégés de la *Secunda defensio;* il est d'ailleurs facile d'y reconnaître quelques traces de cette tournure latine si remarquable dans le texte original.

§ III.

> — Thy words
> Attentive, and with more delighted ear,
> Divine instructor, I have heard, than when
> Cherubic songs by night from neighbouring hills
> Aerial music send.
>
> PARADISE LOST.

—

Dans la longue controverse soutenue par le secrétaire de la république contre les champions du droit divin, la violence des attaques provoquant des répliques non moins violentes, Milton s'était peu à peu exagéré à lui-même le zèle de ses opinions. Pour le ramener à sa modération naturelle, pour ébranler peut-être même sa foi en ses doctrines, la douce et flatteuse contradiction de l'étrangère avait plus fait par quelques heures d'entretien, que Saumaise et ses accolytes par dix volumes d'argumens et de citations grecques ou latines. En se rappelant le passé, dans le calme de la solitude, Milton osa se dire ce qu'il avait déjà pensé parfois, qu'il pouvait bien se faire qu'en effet sa république, comme le royaume du Christ, ne fût pas de ce monde. Pour être modeste et vrai, au risque d'accuser la loyauté ou l'intelligence de ses amis, pouvait-il se dissimuler qu'il n'eût

été moins l'associé que l'instrument de leurs desseins ? il avait composé leurs discours et leurs lettres, prié avec eux et chanté avec eux les psaumes devant le Seigneur, il avait été admis dans la tente de leurs conseils; mais au moment suprême des délibérations, avait-on reconnu en lui la prudence du serpent en même temps que l'innocence de la colombe? De son côté, quelque honneur que lui eût fait la polémique où il s'était généreusement engagé, ne lui avait-il pas sacrifié sa mission véritable, celle d'où dépendait sa gloire future? Quand l'inspiration d'en haut parlait à son ame, n'était-ce pas dans un langage plus élevé que la prose des rhéteurs qu'il en retrouvait naturellement l'expression? dans la sphère supérieure où l'emportait alors l'essor de sa pensée, l'Angleterre ne lui semblait-elle pas un point à peine perceptible dans l'espace? N'aurait-il pas alors pu comparer le monde tout entier avec ses habitans occupés de leurs petits intérêts à une armée de fourmis s'organisant en royaume ou en république autour d'un amas de poussière? Lui cependant, poursuivant son vol sublime, et doué d'un nouveau sens qui remplaçait celui de la vue, à mesure qu'il s'éloignait des bruits de la terre, n'entendait-il pas la musique des Sphères, ne

contemplait-il pas les astres dans tout leur éclat, ne conversait-il pas avec les séraphins qui lui racontaient la grandeur de Dieu et les merveilles de la création? Oui, c'était là sa vraie patrie dont il jouissait par avance grâces aux secrètes faveurs d'une muse céleste. Il n'avait que trop perdu de veilles dans de vaines disputes de sophiste : il devait enfin laisser ses compatriotes inconstans ou ingrats apostasier aux pieds d'un nouveau tyran, mais lui, séparé d'eux par le nuage de sa cécité, ne plus chanter que ses saintes visions.

La conscience de ce retour aux premiers goûts de sa jeunesse l'avait réconcilié pleinement aux doux reproches de celle qui était venue tout à coup plaider la cause de la poésie auprès de lui, lorsque l'heure où il devait la revoir sonna. Elle n'était pas loin et leur entretien fut continué.

Initiée par une singulière sympathie à sa pensée même, l'étrangère dit au poète :

« Eh bien ! à quel sujet allez-vous consacrer désormais toutes les puissances de votre ame? dans quel idiome chanterez-vous les prouesses dArthur ou le règne glorieux d'Alfred?

— C'est vers un autre thème que mon imagination est entraînée...

— Quoi donc, ces belles fictions de la cheva-

lerie avec son cortége de paladins intrépides, de dames captives, de sages enchanteurs et de bonnes fées, ont-elles perdu pour vous leurs charmes dans la sévérité de vos études? Dédaignez-vous les lauriers du Tasse et de son émule, qui vous semblaient si beaux sous le ciel d'Italie? Je sais que vos graves Puritains estiment peu ces poétiques créations, et qu'ils les attribuent même à l'inspiration de quelque esprit impur.

— Dieu veuille que mon nom prenne un jour place à côté des noms que vous venez de citer, et mon ambition s'est élevée quelquefois jusque-là! car je m'y suis préparé toute ma vie, estimant que « celui qui veut un jour écrire des choses dignes d'être lues, doit être lui-même un vrai poème, c'est-à-dire un composé de tout ce qu'il y a de grand et d'honorable.» Comme le poète amant de Laure, j'ai toujours aimé les braves paladins, les dames captives, les nécromans et les bonnes fées. Nous avons dans nos chroniques comme dans les vôtres des traditions merveilleuses et des chevaliers dignes d'être célébrés par l'Arioste et Torquato, des événemens qui pourraient peut-être rivaliser avec l'expédition de Bélisaire contre les Goths, celle de Charlemagne contre les Lombards, ou celle du pieux Godefroy contre les infidèles.

Notre divin Shakspeare a déjà prouvé ce que valaient en poésie les preux de notre chevalerie, les êtres mystérieux de nos superstitions, les héros de notre histoire, et il les a vengés des maladroites et lourdes compositions de nos moines et de nos vieux ménestrels. Moi aussi j'avais pensé long-temps à puiser à ces sources de ma terre natale, et à célébrer Albion dans la langue populaire, approuvant Arioste d'avoir méprisé le conseil de Bembo, parce qu'il est préférable de prétendre au premier rang parmi ses compatriotes plutôt que d'accepter d'avance le second parmi les beaux génies de l'antiquité. Mais quelque attrait que j'aie souvent trouvé à ces légendes chevaleresques, quelque admiration que m'aient inspirée ces preux fidèles à leur dame, et armés pour défendre envers et contre tous sa beauté et sa chasteté, un sujet plus grand, plus digne d'un poète chrétien, a fixé, je crois, mes irrésolutions; oui, un sujet dont la conception primitive s'est tout à coup représentée aux yeux de mon ame, quand j'ai retrouvé dans les sons de votre accent comme l'écho d'une voix long-temps chérie.

— Quel sujet plus beau pour le poète que la gloire des guerriers, la chasteté des dames, les

vertus du sage, à moins de célébrer les anges eux-mêmes?

— Les anges et Dieu qui est au-dessus des anges.

— Mais ne vous êtes-vous pas dit qu'en chantant la perfection même de l'intelligence, vous vous adresseriez cependant à l'intelligence imparfaite de l'homme?

— Je sais bien que cette génération profane m'écoutera avec distraction ou dédain : ma voix aura peine à se faire entendre parmi ces chants mondains ou même sacriléges, qui viennent d'imposer silence aux psaumes et aux cantiques. Eh bien! mon poème sera une dernière protestation contre ces hommes qui relèvent les autels de Baal et le trône d'Achab. Cependant j'espère encore qu'un intérêt humain s'attachera aussi à une œuvre qui aura pour acteur l'humanité tout entière dans la personne de notre premier père. Car je veux chanter Dieu dans son œuvre la plus merveilleuse, la création de l'homme; je veux relever l'homme, en montrant le ciel et l'enfer également émus de cette création nouvelle, dont le fils de Dieu daignera revêtir un jour la forme pour s'associer à son infirmité avant de l'associer elle-même à sa gloire. Mon poème, si je l'accomplis, ne sera pas une de

ces compositions qui naissent de la verve amoureuse de la jeunesse, ou des vapeurs d'un joyeux festin sous l'invocation des filles de mémoire, mais le fruit de chastes méditations, et de prières ardentes adressées à cet esprit éternel, source de tout savoir et de toute lumière, qui envoie un séraphin avec le feu sacré de l'autel pour purifier les lèvres de celui qu'il favorise de sa grâce.

—Je n'entrevois qu'une partie de votre pensée.

— Je n'en saisis pas moi-même toutes les proportions dans les images encore indistinctes et confuses qui se dressent devant moi, les unes sous une figure abstraite, les autres sous les formes grossières des personnages d'un drame que je vis représenter dans votre Italie. Mais déjà quelques-unes, éclairées des reflets brillans de mes visions, se détachent complètes, me demandent un nom et me saluent comme leur poète. L'horizon s'agrandit soudain pour ces créations de ma pensée : à celles-là le ciel ouvre ses riches portiques ; à celles-ci l'enfer ses sombres abîmes, et je les suis tour à tour au milieu des divines clartés du saint des saints, ou à travers les *ténèbres visibles* du Tartare.

— Arrêtez, poète *hérétique*, dit en souriant l'étrangère; attendez au moins, comme le Dante,

que Béatrix vous précède pour pénétrer au-delà des cercles de l'enfer. Prenez garde, c'est plus qu'un poème que vous méditez, c'est une religion, et nous autres enfans de Rome chrétienne, quel que soit notre respect pour les droits de la muse, nous vous demanderons si vous croyez que hors de notre croyance il soit donné au génie de célébrer les mystères du saint des saints. J'aperçois un double écueil sur votre passage : ou vous heurterez les préjugés de l'Angleterre protestante, ou vous vous priverez des trésors de poésie de l'Europe catholique. Peuplerez-vous le ciel des abstractions puritaines, ou y admettrez-vous les saints, les martyrs, la vierge-mère, toutes ces figures vénérables ou tendres avec lesquelles le pinceau de nos peintres et le ciseau de nos statuaires ont familiarisé notre piété? Ah! redoutez d'être traité comme un idolâtre par vos iconoclastes; abandonnez cette île anti-poétique, et revenez retremper vos souvenirs dans l'air de notre Italie; revenez vous y enivrer des concerts de nos églises et du parfum de nos encensoirs. Quelle poésie chrétienne peut rester à un pays où vos beaux vers sur l'architecture ecclésiastique n'ont pu sauver les voûtes de l'abbaie de Westminster d'une honteuse profanation?

— Pour vous répondre d'abord comme poète... Bien vains seraient mes discours si mon poème lui-même venait plus tard les démentir ! J'espère cependant, si je suis exaucé par l'esprit saint, et non par la muse païenne, que je pourrai encore chanter dignement les merveilles de Dieu sans scandaliser mes frères. Peut-être y parviendrai-je en évitant de donner aux figures de mes songes une forme trop matérielle, en décrivant plutôt le symbole que la substance, en ne soulevant qu'à demi le voile du mystère pour laisser à l'imagination de chacun une part dans mes tableaux. Mais il est dans vos dernières paroles une tentation à laquelle jadis j'aurais plus difficilement résisté ! Elwood, mon disciple chéri, vous n'êtes plus là pour me dire si l'étrangère a toujours des ailes ; — vous ignorez vous-même, madame, tout ce qu'il y a de magie pour mes oreilles dans votre voix, et pourquoi, si votre offre était sérieuse, j'aurais besoin pour fuir de me rappeler la fatale ressemblance qui existe entre Alcine et Logistille. Hélas ! j'ai déjà résisté à une voix semblable alors que mon cœur, plus facile à séduire, conspirait avec elle contre moi. Aujourd'hui ce cœur, refroidi par l'âge et les épreuves de la vie, ne bat plus que par souvenir. Je n'ai plus aucun mérite à rester fidèle

à la foi de mon père; et quant au beau soleil d'Italie, comparé à celui qui perce à peine de ses faibles rayons les brouillards de ce climat septentrional, qu'importe à mes yeux éteints? Je suis ici pauvre, oublié, proscrit; mais on s'affectionne aux lieux où l'on a souffert. J'avais autrefois rêvé qu'un marbre m'était destiné à Westminster, sous les voûtes de notre panthéon gothique; mais je saurai me contenter d'une tombe plus modeste dans l'asile obscur où reposent les auteurs de mes jours.

— Adieu donc, dit l'étrangère après un moment de silence, comme si elle avait eu besoin d'essuyer une larme et de raffermir sa voix; adieu. Moi aussi je le sens; il est difficile de rompre le lien qui nous attache au sol natal, et surtout quand on y a déjà vécu de longs jours. Je retourne sur cette terre féconde dont vous vous rappellerez les couleurs brillantes et les brises embaumées quand vous peindrez votre Eden. Les chants de la muse septentrionale auront des échos sur les bords de l'Arno. Adieu, poète d'*Adam exilé;* votre gloire fera l'orgueil de l'autre Eléonore:

> Canto del mio buon popol non inteso,
> E'l bel Tamigi cangio col bel Arno.

A ce nom, à ces vers qu'il adressa jadis à Léo-

nora, Milton crut que le nuage de sa cécité s'écartait de ses yeux, et qu'il reconnaissait près de lui celle qu'il avait aimée. Mais vainement il tendit les bras, ce n'était qu'une apparition aperçue avec les yeux de la poésie : il ne saisit que le vide, car avec la Léonore de sa jeunesse venait aussi de disparaître celle qui tout à l'heure complétait l'illusion par sa présence et le son de sa voix.

Milton était désormais seul avec la muse anglaise : quelques jours après, son ami le docteur Paget, qui lui avait amené Elwood pour disciple et pour lecteur, lui présenta une jeune fille sans fortune qui devint la troisième compagne du poète aveugle ; mais ce n'était pas Léonora Baroni.

Six ans plus tard, parut la première édition d'un poème intitulé le PARADIS PERDU.

L'Angleterre salua Milton comme son Homère.

ÉPILOGUE.

—

L'idée première de cette esquisse me fut suggérée par deux sonnets du poète W. L. Bowles : MILTON IN YOUTH (*Milton dans sa jeunesse*), et MILTON IN AGE (*Milton dans son âge avancé*); mais je dois dire que j'avais conçu le tableau de cette vie poétique sur un plan plus large que celui que j'ai définitivement adopté ici. Je me suis aperçu trop tard qu'il m'eût fallu faire un volume au lieu de cent pages, et une histoire au lieu d'un *conte*. J'avais rêvé un portrait, je n'ai fait qu'un profil, tout en conservant quelques accessoires un peu trop étendus, je le crains, pour les proportions réduites du cadre. Un jour peut-être, sous une autre forme de composition, je pourrai utiliser mes études, non-seulement des poèmes de Milton, mais encore de toutes ses œuvres en prose, qui ne forment guère moins de douze volumes in-8°. La critique raisonnée de ce prodigieux génie, assez mal jugé parce qu'il n'a jamais été étudié que sous une de ses formes multiples, n'est pas une tâche légère [1]. Quant à sa vie proprement dite, on a singulièrement abusé

[1] J'élude ici une discussion légère avec un critique ami, qui entre autres qualités possède, comme Milton, la plus précieuse de toutes à mes yeux, la conscience littéraire, sans laquelle l'homme de lettres parle en vain de sa dignité. M. Nisard, dans ses *Études sur les poètes latins*, a classé peut-être d'une manière trop générale ou trop exclusive l'auteur du *Paradis perdu* parmi les poètes d'érudition.

de quelques anecdotes plus ou moins exactes. De l'aveu des Anglais, qui ont beaucoup écrit sur Milton, sa biographie est encore à faire.

Je n'avais pas terminé la seconde partie de cet essai un peu poétique, mais aussi vrai qu'une fiction peut l'être, lorsque je lus une suite de fragmens en vers intitulés MILTON, par le spirituel auteur de PELHAM. Quoique M. E. L. Bulwer y ait évoqué Milton et Léonora dans une espèce de nuage fantastique, il m'a forcé de modifier ma conclusion, que j'avais d'abord imaginée dans le sens de la sienne. Comme lui je faisais venir Léonora en Angleterre lorsque le PARADIS PERDU était publié : pour éviter une ressemblance fortuite, j'ai préféré naturellement placer ce voyage dans la première année de la restauration. Mais il ne faut pas croire que j'aie exagéré la renommée du poète avant son grand ouvrage. Ce n'était pas seulement pour celle que l'amour rendait solidaire de sa gloire que l'auteur de COMUS était déjà autre chose que le scribe latin de Cromwell, comme il n'est pas vrai non plus que, plus tard, le PARADIS PERDU soit resté oublié chez le libraire.

M. Bulwer a fait revenir encore Léonora après la mort de Milton pour attacher une guirlande à son tombeau : voici cette conclusion, où, comme dans les autres fragmens, le titre seul de l'ensemble donne la clé des *pronoms*, IL et ELLE.

« Sous le sanctuaire d'une église on avait déposé
» les restes mortels d'un grand homme, — et lors-
» que la foule se fut éloignée, une femme âgée, vêtue
» de deuil, resta pour pleurer près du marbre sacré.
» Personne ne savait ni son nom ni son pays ; sa voix
» était douce avec l'accent mélodieux d'une langue

» étrangère : trois fois on la vit penchée au même » lieu, trois fois ses guirlandes renouvelées furent » suspendues sur le tombeau. Le quatrième jour » elle ne vint pas, et les fleurs se flétrirent en per- » dant leur parfum odorant : si je ne me trompe, ce » jour-là une ame qui avait aimé jusqu'à la mort » avait quitté ce monde. [1] »

[1] Un poète anglais, mort jeune en laissant quelques ouvrages où il y a du talent, M. O'Neil, a composé aussi un conte en prose sur le voyage de Milton en Italie. Autant que je puis m'en souvenir, il rend le poète jaloux, et donne à Léonora un frère qui veut le poignarder, etc. M. O'Neil a été quelquefois mieux inspiré.

POPE,

ÉPISODES DE LA VIE D'UN POÈTE.

« That back of thine may bear its burden

The Deformed transformed. »

PROLOGUE.

A mon frère Henri Le Go.

Si vous allez à Londres, il est une partie de dimanche que je vous recommande : rendez-vous, le matin, à Richmond, par terre ou par eau, n'importe, car vous aurez encore le choix pour le retour. Montez jusqu'à la porte du parc : quand l'appétit vous le dira, entrez à l'enseigne de LA JARRETIÈRE, (*Star and garter*); vous y déjeunerez dans une salle grandiose, d'où vous jouirez d'un panorama qui eût ravi Claude Lorrain : puis descendez aux bords de la Tamise, dix bateliers se disputeront l'*honneur* de vous conduire jusqu'à Twickenham. Je suppose que le ciel est pur et bleu, l'air limpide et doux, que c'est un beau dimanche de mai ou de juin : trois fois je l'ai trouvé tel. Le batelier vous décrira tous les sites qui ont un nom; et lorsqu'il vous montrera du regard la *villa* d'Alexandre Pope, deux cygnes, les génies du lieu, viendront jouer autour de votre nacelle jusqu'au

rivage. Sonnez : un honnête serviteur, à qui sans doute cette visite a été annoncée le jour où il demanda quels seraient ses gages, viendra vous ouvrir la barrière. Suivez-le, mais soyez discret, car il ne vous perd pas de vue, et son air défiant semble vous avertir que, chez son maître jaloux, le larcin d'une rose pour votre Estelle vous coûterait plus cher qu'elle ne coûta au père de Zémire dans le conte de Marmontel. Mais soyez sans regret, ces roses et toutes ces fleurs ne servent qu'à parer un sacrilége; ce saule qui penche sur votre passage ses branches aux feuilles effilées, ce n'est pas celui de Pope : tout le jardin a été bouleversé, la maison a été abattue et rebâtie; le poète ne reconnaîtrait ni sa maison ni son jardin; mais on a respecté sa grotte, incrustée de cristaux et de coquillages. A ma dernière visite, j'y remarquai un ornement nouveau dans le goût anglais..... une tête de mort! On me dit qu'en creusant la terre du côté de la tombe de Pope, les ouvriers avaient exhumé son squelette, et qu'avant de le restituer à son caveau, le propriétaire de la villa avait fait mouler son crâne. J'en examinai toutes les protubérances en disciple dévot du docteur Gall; j'essayai de démontrer pourquoi le cerveau contenu jadis dans cette boîte osseuse

avait doté la littérature anglaise de satires, d'épîtres et de lettres en prose qui rappellent tour à tour Horace, Boileau et Voltaire, de l'héroïde *d'Héloïse*, qui eût fait pleurer Racine avant que Racine se fît dévot, d'une Iliade que Perrault et Lamothe eussent préférée à celle de l'aveugle Grec, de la *Boucle de cheveux enlevée*, épopée de boudoir, type du gracieux et du joli, de *l'Essai sur l'homme*, qu'on prétend avoir été dicté par lord Bolingbroke, etc. Dans ma verve crânologique, je commençais à expliquer par la même science la vie privée du poète après ses ouvrages, toutes les qualités de son esprit et toutes celles de son cœur, sa finesse et sa sensibilité, sa tendresse respectueuse pour sa mère et ses fidèles amitiés, sa défiance de lui-même et ses timides ou malheureuses amours. Mais le cicéroné, qui n'était pas payé pour m'écouter jusqu'au bout, m'interrompit par un trait *d'humeur* britannique qui eût déconcerté un phrénologiste plus intrépide que moi : — « Monsieur, me dit-il, parmi toutes ces bosses vous en oubliez une qui eut certainement plus d'influence qu'aucune autre sur le talent et le caractère de Pope : celle qui trahissait la déviation de sa colone vertébrale. » Je l'avais en effet oubliée. Le cicéroné me parut un peu impertinent, et digne

serviteur d'un maître capable d'arracher le saule du poète et de bouleverser sa villa. Je lui donnai mon shelling d'assez mauvaise grâce. Mais malgré moi je me souvins de son mot quand je cherchai un second titre aux deux esquisses qu'on va lire.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MALHEUR D'ÊTRE BOSSU,

OU

LA DAME DIPLOMATE.

« Yet mark the fate of a whole sex of queens!
Power all their end, but beauty all their means.
Pope, Epistle II. »

Dans un café de Russel-street, près de Covent-Garden, qui était depuis quelque temps fréquenté par les auteurs et les politiques de Londres, trois hommes de lettres semblaient très-occupés de la lecture et du commentaire d'un livre latin. C'est dire d'avance que mon histoire remonte au siècle précédent, car dans les maisons appelées encore *coffee-houses*, on ne rencontre guère aujourd'hui cette classe d'habitués, qui se réunissent plus volontiers dans l'enceinte privilégiée des « clubs », des « institutions scientifiques ou littéraires », et autres cercles par souscription. Les cafés de Londres sont

devenus généralement des hôtels garnis et des espèces de restaurans, où l'on prendrait une triste idée de la sociabilité anglaise. Chaque convive ou chaque groupe de convives y déjeune, dîne ou soupe isolément derrière une petite barrière en boiserie, avec un grillage à rideaux, sans communication entre les tables voisines, sans avoir à craindre aucune interruption importune. Il n'y a plus, je crois, de ces tavernes comme celle de la Sirène, du temps d'Élisabeth, où Shakspeare, Ben Jonson, Beaumont, Fletcher, etc., allaient régulièrement parler théâtre en vidant quelques bouteilles de xérès; il n'y a plus de ces coffee-houses du dix-huitième siècle, assez semblables à notre café Procope, tels que celui de Saint-James et celui de Will, où le vieux Dryden voyait tous les jeunes auteurs se presser autour de lui pour entendre ses arrêts en matière littéraire, et d'où Addison et Steele ont daté plus d'un numéro de leurs feuilles périodiques.

Le café de Russel-street, où j'introduis mes lecteurs, était tenu par Daniel Button, et rivalisait avec le café de Will, depuis que M. Ironsides (nom fictif de Steele, comme fondateur du « Guardian »), y avait placé la *boîte* de son journal, cette TÊTE DE LION, non moins redoutée des

beaux-esprits et des cockneys de Londres que l'était la fatale gueule du lion de Saint-Marc des politiques de Venise.

C'était donc chez Daniel Button qu'un après-midi de l'année 1721, puisqu'il faut aujourd'hui une date, exacte ou non, à la moindre histoire, trois hommes de lettres discutaient quelques passages difficiles d'un poète latin. Arrêtés par le sens douteux d'un vers, ils exprimèrent assez haut leur embarras pour qu'il n'y eût aucune indiscrétion de la part des auditeurs à se mêler d'une espèce de débat classique qui, sous cette forme ou une autre, se reproduisait fréquemment chez Daniel comme chez Will. Un jeune enseigne aux gardes avait jusque-là naïvement pris plaisir à écouter une conversation soutenue par les trois interlocuteurs, tantôt avec science, tantôt avec esprit. Soit réminiscence encore fraîche de quelque version de collége, soit que, sous le costume des fils de Mars, il fût resté fidèle au culte des muses universitaires, le jeune officier se flatta tout à coup d'avoir l'intelligence de ce texte déclaré si obscur par ces trois autorités. Il s'approcha modestement, et, demandant pardon, non sans rougir, de donner son avis : « Messieurs, dit-il, il me semble que le sens de » ce vers serait facile à saisir, si, comme je le

» crois d'après ce qui précède, la phrase, au lieu
» d'un simple POINT qu'a mis l'imprimeur, devait
» se terminer par UN POINT D'INTERROGATION:—?»

Il se trouva que le jeune officier avait raison : les trois hommes de lettres se regardèrent en se mordant les lèvres, un peu confus de recevoir cette leçon d'un écolier. Mais le plus piqué des trois fut celui qui tenait le livre, et qui le dernier avait proclamé le vers intraduisible. C'était un petit homme aux yeux vifs, à l'air railleur et fin, mais malheureusement remarquable par cette conformation disgracieuse qui rend l'esprit une arme d'autant plus nécessaire à celui qui en est affligé, qu'il a souvent à se défendre contre les méchans quolibets qu'elle lui attire. Le petit homme était bossu. Il sembla d'ailleurs prendre exclusivement pour lui la leçon du jeune officier. En effet, il était pour ainsi dire traducteur classique de son métier. Ses traductions n'étaient pas ses uniques titres littéraires sans doute, mais ceux qui lui avaient rapporté le plus : il avait traduit la *Thébaïde* de Stace, il avait traduit les *Métamorphoses* d'Ovide, il avait traduit les *Epîtres* et les *Satires* d'Horace, il avait surtout traduit Homère tout entier.... Ce petit homme, en un mot, était le célèbre Alexandre Pope, entre ses deux amis

Congrève et Parnell : « Monsieur le savant, dit-il avec un air de vanité méprisante au jeune officier, savez-vous seulement ce que c'est qu'un POINT D'INTERROGATION ? — ? »

Le jeune officier s'attendait à un petit triomphe, ou au moins à une de ces paroles bienveillantes, à un de ces serremens de main familiers que le vieux Dryden, tout satirique qu'il était, témoin *Macflecnoe*, distribuait, dit-on, si volontiers aux jeunes gens qui venaient l'écouter au café de Will. Piqué à son tour, il ne se déconcerta pas, et, faisant succéder à sa timidité cette impertinence que l'écolier oppose aussi quelquefois aux remontrances de ses pédagogues : « Monsieur, répondit-il, après avoir toisé la taille contournée de Pope d'un air significatif : un point d'interrogation — ?... C'est une petite chose crochue qui fait des questions. »

Cela dit, le jeune enseigne se retira.

Les rieurs ne furent pas pour Pope, qui, grommelant quelques mots entre ses dents, ferma son livre, dit adieu à ses amis, sortit tout rouge de colère, et disparut dans son carrosse, car il était du très-petit nombre de poètes de ce temps-là dont le génie n'allait plus à pied.

De trois jours au moins on ne vit plus reparaître Pope au café de Daniel Button : pendant

trois jours il resta triste, sombre et solitaire dans sa délicieuse retraite de Twickenham.

Mais ici un enthousiaste de la gloire littéraire m'interrompra peut-être pour se récrier sur l'excès de susceptibilité que j'attribue à un homme qui était déjà proclamé alors le premier poète de son époque. — « Quoi donc! vous nous représentez comme inconsolable d'une pointe contre sa taille celui que son pays plaçait de son vivant sur un piédestal si élevé? Les lords recherchaient Pope comme leur commensal, et souscrivaient magnifiquement à ses œuvres; les ladys admiraient la grâce et l'harmonie de ses poésies légères; les critiques les plus difficiles vantaient la profondeur de sa pensée et la noblesse de son style dans ses poésies morales; c'était en carrosse qu'il allait et venait de Londres à Twickenham, à Twickenham, dans cette *villa* plus élégante que le Tibur d'Horace; Pope, en un mot, avait non-seulement toutes les jouissances de la gloire, mais encore celles de la richesse, et une épigramme aurait pu le rendre malheureux pendant trois jours!.... Eh bien! oui, Pope avait la conscience de son talent et de sa réputation, Pope était l'enfant gâté des grands, le poète le plus goûté des dames; il était l'auteur admiré de la *Forêt de Windsor*, de l'*Essai*

sur la critique, de *la Boucle de cheveux enlevée*, des *Epîtres morales*, de l'*Epître d'Héloïse à Abailard*, de cette traduction de l'*Iliade* surtout que l'enthousiasme un peu exagéré de son siècle mettait à côté de l'original : mais Pope eût donné sa gloire, il eût donné sa fortune, prix de ses veilles, pour n'être pas bossu... Apprenez que Pope était jeune encore et que Pope était amoureux!

Et maintenant mettez-vous à sa place, vous qui avez été jeune, vous qui l'êtes aujourd'hui, vous qui avez aimé, vous pour qui l'amour est tout encore, la vie dans ce monde, le ciel dans l'autre!—Celle qui vous occupe pendant le jour, celle dont vous rêvez la nuit, celle pour qui vous faites aussi des vers si vous vous croyez poète, elle vous attend, vous allez la voir, être vu d'elle, lui déclarer votre passion, implorer un regard qui vous encourage à espérer... Dites, pour toute la gloire et toute la richesse de Pope, consentez-vous à ressembler à Pope? Pour moi, je l'avoue,—devrait-on en conclure que je suis en ce moment amoureux comme Pope,...—il me semble que je ne voudrais jamais, pour tout l'éclat de sa renommée, que dis-je? pour la renommée d'Homère lui-même, m'offrir à certains yeux avec la taille de son traducteur!

Cette pensée amère poursuivit Pope dans son carrosse lorsqu'il quitta brusquement le café de Daniel Button, et au lieu de se rendre chez lady Mary Wortley Montague, où il avait eu d'abord le projet d'aller, il porta sa tristesse dans la solitude de sa *villà*, sur les bords de la Tamise.

« Hélas! se disait-il à lui-même, tu t'étonnes que tout ton esprit, que tous tes beaux poèmes ne puissent t'obtenir l'aveu sollicité depuis si long-temps de lady Mary; mais il faudrait d'abord la rendre aveugle pour lui dissimuler que si tes vers rappellent Homère, ta taille rappelle plus fidèlement encore Scarron. Ta vanité eût en vain voulu te persuader qu'on ne pouvait plus voir en toi que ton génie, et qu'en te regardant passer, le public en admiration disait tout bas : « Voilà Pope le poète! » Malheureux! quand on chuchote à ta vue, c'est pour dire:— «Voilà Pope le bossu!»—Et tu as pu espérer qu'une femme aurait pour ton corps chétif d'autres yeux que le vulgaire! Si tu veux être aimé, écris, mais ne te montre pas.... Cependant si je me ressouviens des dernières paroles de lady Mary, de son sourire quand j'ose lui baiser la main, de la facilité avec laquelle j'ai obtenu qu'elle se laisserait peindre pour moi par sir Godfrey

Kneller ; — et quand je relis ses lettres... N'est-ce donc là que de l'amitié ?... L'amitié d'une femme pour notre sexe n'est-elle pas un autre nom pour l'amour? — Hélas ! oui, sans doute, si j'étais fait comme tous les hommes; mais les faveurs qui compteraient pour un autre sont insignifiantes pour moi... »

Tous ces lieux communs de l'amour-propre qui tour à tour se dépite et se flatte troublèrent ainsi plusieurs jours le malheureux Pope; mais enfin un peu de confiance lui revint; sa susceptibilité s'endormit, et la muse, cette sirène qui sait si bien nous enivrer de nos propres paroles, lui dicta des vers si harmonieux et si purs qu'après les avoir fait parvenir à lady Mary, le poète pensa qu'il la trouverait plus disposée que jamais à l'écouter favorablement, quand bien même elle aurait entendu parler de l'aventure ridicule du café de Button.

Voici ces vers, qui dans l'original, il est juste d'en prévenir, ont une douceur comparable à celle des plus tendres de Virgile; ils étaient adressés à Gay le fabuliste. J'essaierai de les traduire comme je pourrai. J'ai dit tout à l'heure que je consentais à passer pour amoureux comme Pope; mais je ne me suis pas vanté d'être poète comme lui.

A mon ami le poëte Gay :

Amoureux comme moi, tu pourras me comprendre :
Ma villa s'agrandit, je vois au loin s'étendre
Ce Tibur dont le fleuve, en ses limpides eaux,
Réfléchit les gazons, les factices coteaux.
Mais tout cela fait-il le bonheur de la vie?...
Le bonheur n'est qu'aux lieux habités par Marie.

— Que sont-ils ce bocage et ce riant jardin,
Ce portique du soir, ce berceau du matin?
Un asile discret, où, seul avec lui-même,
L'amant confie aux airs le nom de ce qu'il aime.

Tel le cerf imprudent qu'a blessé le chasseur
S'échappe au fond des bois la flèche dans le cœur,
Tombe loin des regards, et voit, sous l'ombre amie,
S'épuiser goutte à goutte et son sang et sa vie.

Lady Mary avait aussi une habitation à Twickenham, mais elle était à Londres depuis quelques jours.

Pope en quelques heures fut dans Cavendish-Square devant l'hôtel de l'honorable lord Wortley. Le boudoir bien connu de lady Mary, où en visiteur habitué il se fit introduire tout d'abord, était décoré d'un de ces tapis de Perse plus rares alors en Europe que de nos jours. Ce n'était pas le seul meuble qui rappelât qu'on se trouvait chez un seigneur récemment revenu de

l'ambassade de Turquie. Un riche sofa de drap rouge à franges d'or y était garni de ces coussins en soie brodée « qui, disait lady Mary dans une de ses *lettres*, l'avaient à jamais brouillée avec les chaises. » Les lambris de cet appartement étaient peints en arabesques, et, entre les croisées, des vases de fleurs naturelles ou des urnes contenant des aromates exhalaient leurs parfums confondus. Sur le meuble de toilette si gracieusement décrit dans *la Boucle de cheveux enlevée*, au lieu de la Bible de Belinde, un exemplaire du Coran attestait que lady Mary avait appris une langue de plus à Constantinople.

Un enfant de cinq à six ans jouait seul dans cet élégant boudoir, se roulant sur le magnifique tapis comme il eût fait à Twickenham sur une pelouse. Déjà célèbre à cet âge, comme étant le premier Européen qui eût subi l'épreuve de l'inoculation, cet enfant devait faire plus tard, devenu homme, assez de bruit dans le monde par sa prédilection pour les usages de l'islamisme, par ses dettes, ses querelles avec sa famille, et sa vie aventureuse. C'était Édouard Montague, le fils de l'ambassadeur. Après avoir reçu les caresses de son *bon ami* M. Pope avec une docilité affectée, le méchant espiègle se mit à s'enfuir en lui faisant la grimace, et haussant

une de ses épaules. Le poète ne vit pas heureusement cette pantomime moqueuse; car ses yeux se tournèrent du côté d'une porte où il crut reconnaître l'approche d'un pas qui faisait battre son cœur : c'était en effet lady Mary Montague, qu'on venait sans doute de prévenir de la visite du poète.

Dans ce boudoir rempli de trophées de son voyage d'Orient, lady Mary entra plus semblable elle-même à une sultane d'Achmet III qu'à une de ces grandes dames de la cour britannique dont les portraits peints par Van Dyck, sir Peter Lily, et sir Godfrey Kneller, ornent encore aujourd'hui les palais de Windsor et d'Hampton-Court.

Entre autres idées nouvelles qu'elle avait rapportées en Angleterre de son séjour à Constantinople, la belle ambassadrice de Georges Ier ne dissimulait pas son antipathie pour le costume des dames anglaises tel que nous le voyons dans les tableaux que je viens de citer, tel que le critiquent si spirituellement Addison et Steele dans le *Spectator* et le *Guardian*. Elle aimait à se parer chez elle de ce vêtement plus gracieux des odalisques qu'elle nous a décrit dans ses admirables *Lettres*. Déjà même quelques femmes, entre autres lady Fanny Shirley, avaient osé l'imi-

ter; mais la nationalité britannique résista aux essais de cette mode hardie, et pendant longtemps encore les ladys de Londres comme les dames de Paris devaient rester emprisonnées dans ces raides *vertugudins* que nos aïeux estimaient comme les garanties insurmontables de la vertu de nos aïeules.

Ce jour-là milady Montague avait eu une raison particulière pour adopter le costume d'Orient. Ce costume était celui dont lui avait fait présent la belle Fatime. Elle portait un *caftan* à manches pendantes de brocart d'or avec des fleurs d'argent, admirablement adapté à sa taille, que serrait une ceinture de diamans; un léger tissu de gaze laissait voir la beauté remarquable de son sein; ses pantalons roses lui descendaient jusqu'à la cheville et faisaient ressortir ses pieds enfermés dans des pantoufles de satin blanc brodé d'or; ses bras demi nus avaient des bracelets de pierres précieuses; ses cheveux, au lieu d'être cachés sous une des lourdes perruques rondes du temps, sortaient en nombreuses tresses d'une toque de velours bleu, fixée avec un mouchoir brodé et surmontée d'une aigrette en pierreries. En la voyant si belle et ainsi parée, Pope aurait bien pu la comparer à une fée des contes arabes, devant laquelle il ve-

nait se prosterner, lui trop semblable, hélas! à ces nains qui se trouvent presque toujours dans le cortége de la magicienne.

« Vous voyez, dit milady au poète en lui offrant sa main à baiser, que je suis fidèle à ma promesse : je quitte il n'y a qu'un instant sir Godfrey Kneller, à qui j'ai donné une dernière séance avec la parure que vous avez désirée.

— Que de grâces j'ai à vous rendre de tant de complaisance! répondit Pope; mais quoi! ce portrait est déjà fini! que je vais être heureux de l'emporter en triomphe dans ma villa !

— En vérité, sir Godfrey Kneller est un peintre expéditif, dit lady Mary, et surtout un original fort amusant. Je rirai long-temps encore des naïvetés de son amour-propre; il me racontait avec le plus grand sérieux du monde comment il avait reçu naguère son tailleur qui osait lui proposer de faire un peintre de son fils : — « Mon ami, lui dit sir Godfrey, il n'y a que Dieu tout-puissant qui puisse faire un peintre! »

— La dernière fois que je sortis avec lui, dit Pope, qui aimait à répondre à une anecdote par une autre, sir Godfrey s'arrête tout à coup dans la rue, en entendant un homme du peuple se servir du juron anglais *Dieu me damne!* « En vérité, lui dit-il, coquin! tu as bien de l'orgueil!

Que Dieu s'amuse à damner le duc de Marlborough ou peut-être sir Godfrey Kneller, cela se conçoit; mais un drôle de ton espèce, crois-tu donc en valoir la peine? »

— Je lui demandais, continua lady Mary, pourquoi un peintre qui avait son génie ne faisait point de tableaux d'histoire. « Madame, m'a-t-il dit, les peintres d'histoire font vivre les morts, et ne commencent à vivre eux-mêmes que dans l'autre monde. Je travaille pour les vivans afin de vivre dans celui-ci. »..... Est-il vrai, monsieur Pope, que sir Godfrey soit d'une voracité digne d'Hercule?

— Madame, reprit Pope, on exagère un peu tous ses défauts, et sir Godfrey se prête merveilleusement aux bouffonneries qu'on lui attribue. Mais croyez qu'il est un de ces personnages complexes qui, mêlant la goguenardise à la naïveté, consentent à laisser rire un peu à leurs dépens, pour rire beaucoup aux dépens des autres. Il commence par s'exécuter lui-même de bonne grâce sur son avarice, sur sa vanité; puis, tout en ayant l'air de mettre ses ridicules en relief, il parodie les ridicules de ceux qui le raillent, sans qu'on puisse se fâcher de ces représailles légitimes. Son origine étrangère[1] ajoute alors à

[1] Il était de Lubeck.

sa causticité : son accent et le double sens que son inexpérience prétendue de la langue semble donner à ses mots, aiguisent encore la pointe de ses épigrammes.... C'est un habile comédien!

— Et un excellent personnage de comédie que vous devriez indiquer à Congrève, continua lady Montague, à moins de le garder pour une de vos satires.

— Ah! madame, quelle idée! Me croyez-vous assez ingrat pour désigner à la moquerie celui à qui je vais devoir votre image? Nous autres catholiques, nous tenons trop aux tableaux de nos temples pour traiter si cruellement l'artiste qui reproduit les dieux de notre idolâtrie.

— En effet, je me reproche une mauvaise pensée, dit lady Montague; et comme vous pourriez croire que c'est pour me venger de ne pas me trouver assez belle dans mon portrait, venez le voir, et vous avouerez que sir Godfrey aurait plutôt à se reprocher de m'avoir un peu flattée.»

Pope passa dans une autre pièce avec lady Mary, que sir Godfrey, à la prière de son ami, était venu peindre chez elle, faveur qu'il n'accordait qu'aux têtes couronnées.

Pope admira en silence l'ouvrage du peintre: « Eh bien! vous ne dites rien, lui fit observer

lady Mary, en rentrant dans le boudoir : ne trouvez-vous pas le portrait ressemblant?»

Pope ne s'était tu sans doute que pour exprimer sa satisfaction en poète.— «Madame, répondit-il, sir Godfrey, comme tous les peintres, a quelquefois flatté les dames; mais ce n'est pas lady Mary ; » et Pope ajouta ces vers qui n'avaient guère que le mérite d'être improvisés [1] :

C'est bien là de son front la calme majesté,
Et son charmant sourire et sa douce gaîté...
Que ne puis-je en mes vers, rival heureux d'Apelle,
Peindre aussi quelques traits de ce divin modèle :
Sa grâce, son esprit et sa sincérité,
Son merveilleux savoir exempt de vanité ;
Digne mais sans orgueil, sage mais non sévère ;
Le Ciel lui prodigua ses trésors les plus doux...
De la peindre jamais ma muse désespère,
Je brise mes crayons et tombe à ses genoux.

— Votre galanterie et votre verve sont inépuisables, dit lady Mary; mais les poètes sont encore plus flatteurs que les peintres ; vous voilà forcé d'en convenir, monsieur Pope.

— N'attribuerez-vous jamais à un autre sentiment qu'à la galanterie les vers que vous m'inspirez, dit le poète?

— J'aurais dû dire votre amitié.

[1] Ces vers sont assez médiocres dans l'original; la traduction était facile.

— Le sentiment dont je veux parler est plus tendre encore.

— Mais, mon cher monsieur Pope, prenez garde ; c'est presque une déclaration, et nous parlons en prose.

— Pourquoi feindre si long-temps de ne pas me comprendre ? Pensez-vous que je puisse rétracter de vive voix une seule ligne de ces lettres où je me suis plus d'une fois peut-être exprimé trop clairement ? Que vous refusiez de croire aux allusions de mes poèmes, je le veux bien, quoique j'aie eu quelque raison de dire, en terminant l'héroïde d'Héloïse, que pour faire ainsi parler l'amour il fallait l'avoir éprouvé [1] ; mais avez-vous pu traiter de fiction cette tristesse, ce désespoir qui pendant votre absence faillit plus d'une fois me faire courir sur vos traces ! Vous le savez, je n'attendais qu'un mot de vous pour aller grossir votre suite dans vos classiques pélerinages. Combien de fois j'enviai la mort de ce Geoffroy Rudel qui alla expirer aux pieds de la princesse de Tripoli pour le seul bonheur de lui baiser la main, et d'obtenir une de ses larmes sur sa tombe !

— Je me souviens, en effet, dit lady Mary, de

[1] He best can paint them, who shall feel 'em most.

Éloisa to Abelard.

la lettre charmante où vous me racontiez la romanesque histoire de ce troubadour provençal, et je l'admirai comme très-poétique; mais si j'ai refusé jusqu'ici de comprendre le véritable sens de vos tendres aveux, vous n'auriez pas dû, vous, monsieur Pope, en homme d'esprit, refuser de comprendre que je voulais éluder jusqu'à la fin une explication qui pouvait interrompre votre songe de poète; car j'aime à croire que vous vous trompez vous-même, et que votre amour n'est pas autre chose. Toutefois, puisque vous l'exigez, je dois vous répondre plus directement et avec le langage d'une amicale franchise. « Ce qui me console d'être femme, ai-je dit une fois, c'est la certitude que je n'en épouserai pas une. » J'étais plus jeune alors; j'avais commencé par mépriser mon sexe : je lui devais quelque réparation; je ne voulus pas qu'il m'accusât d'avoir passé à l'ennemi, et mon ambition se trouva bientôt d'accord avec l'intérêt général que j'avais à défendre. Heureusement, de toutes les vertus dont votre imagination s'est plu à me parer, il en est une, si c'est une vertu, que je ne saurais m'attribuer, la sensibilité : celle du moins qui peut entraîner à la fois la tête et le cœur. De très-bonne heure je l'ai regardée comme une faiblesse qu'il fallait

accuser du rôle insignifiant que les femmes jouent dans ce monde, se condamnant, la plupart, à aimer un mari ou un amant pendant la première partie de la vie, et Dieu pendant la seconde. Je me suis fait une autre vocation; depuis l'âge où je pus me connaître, j'aspirai, j'aspire encore à prouver à mon sexe qu'il peut avoir autant d'action que le vôtre sur les affaires politiques, et réclamer une part des avantages que vous vous êtes tous réservés, messieurs, en faisant les lois. On vous a dit que mon mariage fut le résultat d'un caprice : Eh, mon Dieu, non, c'était un premier calcul; malheureusement je me trompai sur l'homme. En dix ans de temps je n'ai pu en faire qu'un ambassadeur; ce n'est pas assez, je ne vous le dissimule pas. Si je pense sérieusement à faire adopter par le parlement le divorce à la turque [1], c'est contre l'indolence de

[1] « Ce fut d'après un usage turc que je conçus l'idée d'un *bill septennal* en faveur des gens mariés. » Le *bill* de lady Montague, dit Spence (*Anecdotes of books and men*), expliqué dans un mémoire bien écrit, tendait à faire passer en loi que tous les sept ans, toutes les personnes mariées auraient la liberté de déclarer si elles voulaient continuer à vivre ensemble perdant sept ans encore. »

Il faut lire les lettres où elle stimule l'indolence de son mari, et où elle lui répète que l'*impudence*, puis l'impudence, et toujours l'impudence, est le seul moyen de parvenir au ministère. « Jamais homme modeste ne fit et ne fera sa fortune. Votre ami lord Halifax, Robert Walpole et tous les autres hommes remarquables par leur rapide avance-

M. Montague que mon mémoire est dirigé. Croyez-vous, dites-moi, que l'amour, tel que vous le rêvez, puisse entrer dans un cœur si ambitieux?

— Hélas! dit Pope, qui avait d'abord baissé les yeux, et qui en les relevant sur lady Montague semblait presque s'attendre à la voir grandie du double de sa taille, — que puis-je répondre, si ce n'est que mon cœur vous a souvent placée sur le plus beau des trônes; mais l'ambition étouffe-t-elle tout-à-fait l'amour?

— Mon cher poète, vous le voyez, si je vous laisse parler, après m'avoir fait monter sur un trône dans vos songes, vous allez déjà m'en faire descendre pour m'enfermer dans le cercle étroit de quelque nouvelle pastorale. J'ai fait des églogues comme vous, je m'y connais. Permettez-moi de vous ramener à la réalité de ce monde prosaïque, même à propos de poésie. L'ambition une fois satisfaite, qu'on pense à l'amour, je le

ment ont été *impudens* au suprême degré. Le ministère est comme une représentation dramatique à la cour. Il n'y a qu'une porte étroite pour entrer, et une grande foule au dehors, où chacun écarte les autres pour arriver le premier. Celui qui rudoie ses voisins du coude méprise un coup de pied au derrière qui le pousse, il va toujours et il est sûr d'une bonne place. Votre homme modeste reste à la queue; tout le monde lui passe sur le corps; on lui déchire ses habits, on l'étouffe, et il voit passer avant lui mille drôles qui ne le valent pas, etc. »

Lettre à M. Wortley, 1714.

conçois : qu'on en fasse un moyen de parvenir, je l'admets encore; je vous l'avouerai sans pruderie, et vous n'êtes pas le premier à qui je le déclare: si je ne prends pas un amant, c'est moins de peur de passer pour en avoir un que pour éviter d'être sa dupe. Vous me demandiez vous-même un jour en riant s'il était vrai que je n'avais pu pénétrer dans le sérail qu'en acceptant le mouchoir du sultan; je me contentai de vous répondre que la cérémonie du *mouchoir* était un conte de voyageur; j'ajouterai aujourd'hui que si Achmet III avait mis un prix aux priviléges qu'il m'accorda, ces priviléges m'étant nécessaires, je les aurais payés ce qu'il eût fallu. Achmet est d'ailleurs un monarque fort aimable, je vous jure, tout Turc qu'il est, un monarque qui gagne à être comparé à notre roi protestant.

— Une femme ambitieuse, dit Pope, qui, un peu étourdi d'abord, voulut essayer de plaisanter, ne devrait pas mal parler du roi Georges.

— Mais je parle à un catholique et à un jacobite, reprit lady Montague.

—Serait-ce le motif de mon exclusion de votre cœur? » — demanda Pope, qui se fût peut-être consolé d'être en amour une victime de la politique plutôt que de sa taille!.. notre amour-propre a de ces retours-là.

— Je ne suis pas whig à ce point, poursuivit lady Montague ; mais vous êtes poète, monsieur Pope, et j'ai encore l'ambition de prendre ma part de la gloire d'auteur ; or vous savez combien l'envie se plaît à nous disputer, à nous autres pauvres femmes, le droit de mettre aussi quelques feuilles de ce laurier dans notre couronne. Il est déjà bien dangereux à moi de vous avoir pour ami : vous accepter pour amant, ce serait m'exposer à faire dire un jour que mes lettres datées de Constantinople ont été faites à Londres. Il n'y aurait aucun de mes vers qui ne serait corrigé par vous ; en un mot, excusez ma *jalousie ;* si jamais un homme peut se vanter de mes faveurs, je ne veux pas que son indiscrétion soit plus éloquente que mon démenti. »

Ce langage d'une franchise excessive se rapprocherait du cynisme si nous voulions le rendre littéralement conforme à celui que les mémoires du temps et les auteurs dramatiques contemporains attribuent à la société du règne de Georges Ier. Dans toute autre bouche, ce langage n'eût sans doute pas choqué Pope, qui avait bien aussi sa licence quelquefois, quoiqu'il fût un des écrivains les plus châtiés de son époque. Mais dans la bouche d'une femme aimée, quel désenchantement ! Le voile commen-

çait à tomber de ses yeux, et lui qui citait naguère la tradition de Geoffroy Rudel, lui qui, bien que poète classique, ne lisait pas avec moins de charme le vieux Chaucer que le vieil Homère, les vieux fabliaux que les églogues de Virgile, il dut se rappeler ici la belle Mélusine et sa fatale transformation.

Peut-être aussi lady Montague s'aperçut-elle alors, avec plus de regret qu'elle ne s'en croyait susceptible, qu'elle avait trop brutalement détruit le prestige des illusions du poète. Quelle femme, quelque froide qu'on la suppose, n'éprouve un peu de dépit à se voir dépouillée tout à coup de cette auréole dont notre imagination se plaît à entourer l'autre sexe? Toujours est-il vrai qu'après cette explication, à l'intimité qui depuis des années rapprochait si souvent ces deux personnes assises si familièrement à côté l'une de l'autre sur un divan de boudoir, succéda tout à coup un sentiment de gêne, ce premier instinct d'une défiance qui devait nécessairement devenir un jour de l'hostilité. Quand les yeux de lady Mary cherchèrent ceux de Pope, elle sentit que pour conserver l'attitude de supériorité qu'elle avait voulu prendre sur cette ame faible de poète, elle avait besoin d'armer ses regards d'une sorte de dédain. De son côté,

Pope s'étonna de pouvoir si tôt secouer le poids de la tristesse dont l'avait accablé cette bizarre explication. Les avantages de la beauté d'une part, les désavantages d'un corps disgracié de l'autre, disparurent également dans cette lutte entre deux ames qui venaient en quelque sorte de se mettre à nu. Ce fut même Pope qui renoua le premier la conversation après un moment de silence.

— Madame, dit-il, non sans un léger accent d'ironie, je ne savais pas que la gloire de poète coutât si cher.

— Mon cher monsieur Pope, répondit lady Mary sur le même ton, avouez que votre rivale en poésie est bien généreuse de ne pas vouloir vous rendre infidèle aux neuf sœurs.

— Je vous ai trop souvent invoquée comme une dixième muse, reprit Pope; et, pour changer, vous voulez être maintenant ma Minerve.

— Vous ne rimerez jamais *malgré ma défense*, je l'espère bien. Il n'est pas besoin de rappeler le proverbe à un poète tel que vous.

— Que ne me défendez-vous d'écrire? il me serait bien plus facile de vous obéir que lorsque vous me défendez d'aimer, dit Pope, mais d'un air qui indiquait assez que ces paroles n'étaient plus pour lui qu'un lieu commun de galanterie.

Lady Montague, qui le devina sans doute, répondit avec quelque sécheresse :

— Mais c'est ce que je n'ai le droit de défendre à personne.

— L'auriez-vous déjà permis à quelqu'un ?

— Monsieur Pope, dit lady Montague en appuyant sur le mot, voilà une de ces QUESTIONS qui exposent à des réponses sévères.

— Elle sait ce qui m'est arrivé chez Button ! pensa Pope, que cette réplique déconcerta. — Madame, dit-il, je vois que je deviens indiscret, et que vous désirez être seule.

— Seule, non ; mais j'attends une visite.

— Recevez mes humbles adieux, madame ; et, oubliant cette fois de lui baiser la main que lady Montague oublia de lui tendre, Pope se retira. Dans l'escalier, il fut heurté par quelqu'un. — Je demande pardon à M. Pope, » — dit une voix. Pope regarde... Damnation ! c'était le jeune officier du café de Button !

Ce jour-là même, le poète ajouta quarante vers à sa satire contre les femmes.

DEUXIÈME PARTIE.

L'AVANTAGE D'ÊTRE BOSSU,

OU

LA PRUDE.

« How oft, when press'd to marriage, have I said,
Curse on all laws but those which love has made! »
Éloisa to Abelard.

« N'est-il pas singulier que ce pauvre Pope, qui était si peu fait pour l'amour, ait voulu être amoureux toute sa vie!... » — C'est une réflexion qui n'est pas de moi, je vous jure, mais d'un de ces biographes commentateurs, d'un de ces hommes de lettres à la suite, qui montent en croupe sur le pégase d'un poète, qui se parent de la livrée d'un grand homme, et, semblables aux valets raisonneurs du théâtre, critiquent ou louent leur maître à tort ou à travers sans le comprendre, tantôt l'exaltant de leur admiration sotte, et tantôt le rabaissant aux proportions de

leur imagination étroite. « Pourquoi Pope s'avisait-il d'être amoureux? N'était-ce pas à lui bien ridicule? » Et, cela dit, on fait le procès à Pope, au lieu de le plaindre.

Heureusement Pope n'était pas aussi à plaindre qu'on le suppose; ils ignorent, ces esprits froids, tout ce qu'il y a de charme pour le poète dans un amour même malheureux, dans ses rêveries quand cet amour est encore un secret pour tous, même pour celle qui l'a fait naître, dans son timide espoir quand il a osé parler, dans sa mélancolie quand il est repoussé ou trahi, et enfin dans les consolations d'un autre amour, car c'est la loi de notre nature que l'amour seul console de l'amour.

« Pauvre Pope!... » Et toi aussi pauvre Jean-Jacques, qui as livré toi-même à ces censeurs ta vie de valétudinaire amoureux, toi aussi qui es venu leur apprendre tout ce qu'il y avait de ravissemens pour toi dans la plus faible espérance et dans la plus légère faveur, depuis ta promenade à Toune avec mademoiselle Galley que tu ne devais plus revoir, jusqu'à ce baiser de madame d'Houdetot pour lequel chaque jour tu recommençais si joyeux le trajet de l'Ermitage à Eaubonne! Toi aussi, ils t'ont trouvé ridicule et dans tes passions ambitieuses pour ces gran-

des dames qui riaient de leur ours apprivoisé, de leur philosophe malade, avec un amant mousquetaire, et dans le fatal aveuglement qui, hélas! te fit descendre à Thérèse.

Lady Wortley Montague n'était pas le premier amour de Pope: elle ne devait pas être le dernier.

Pope avait connu pendant son séjour dans le comté d'Oxford la famille Blount, catholique comme la sienne, et avec laquelle cette conformité de religion ne pouvait que resserrer ses liens de voisinage. Edward Blount, le fils aîné, resta toute sa vie son ami et son correspondant. Mistress Blount, la mère, devint veuve, et ayant quitté l'Oxfordshire pour habiter Londres avec ses deux filles Theresa et Martha, Pope continua de visiter assidûment la famille Blount dans la capitale comme en province. Lorsque le nom de Pope devint un des grands noms de la poésie anglaise, lorsqu'il y eut de la vanité à pouvoir dire : « Ce M. Pope dont vous parlez, ce grand poète, il est depuis long-temps notre ami! il vient familièrement à la maison, nous l'avons vu naître,... » M. Pope, le grand poète, ne démentit pas cette prétention de la bonne Mrs Blount. Conservant pieusement les souvenirs plus modestes de ses premières années, il

rappelait lui-même volontiers le temps où son génie, rêve encore incertain d'un enfant précoce, était par anticipation proclamé comme une réalité dans le cercle de sa famille et de ses amis... sphère étroite où plus tard l'ambition du jeune homme étoufferait faute d'air et d'espace, mais où la muse naissante peut du moins essayer ses ailes sans crainte d'être arrêtée dans son essor par cette morgue brutale avec laquelle la critique rudoie si souvent les noms inconnus... théâtre de ces premiers triomphes dont on jouit sous les yeux d'une mère, et plus doux que les lauriers de Denain, s'il faut en croire le maréchal de Villars parlant de ses couronnes du collége. Mrs Blount continua donc à s'identifier à cette gloire qu'elle se vantait d'avoir prédite, parce que Pope continua de son côté à solliciter cette admiration affectueuse, et à s'en montrer en apparence tout aussi flatté que de l'admiration plus retentissante des critiques et des grands. Avec tous les défauts de son humeur irritable et susceptible, Pope, comme on sait, avait toujours été un fils tendre; Mrs Blount était l'amie de sa mère : quand il eut perdu celle-ci, il lui sembla retrouver quelque chose d'elle dans mistress Blount, dans ses gestes et dans l'accent de son

langage. Et puis, dans ce ménage bourgeois, dans cette maison patriarcale qui contrastait avec le luxe et les manières de ces hôtels et de ces châteaux dont il était devenu le commensal recherché, il pouvait, disait-il, *détendre* son esprit et se reposer de la nécessité d'être toujours en représentation chez ceux qui ne l'invitaient que comme poète célèbre. Ailleurs l'attendaient des égards plus respectueux, ici des égards plus tendres; ailleurs il trouvait des honneurs, ici ses aises; chez Mrs Blount on ne lui imposait pas un caractère conventionnel; on le prenait tel qu'il voulait être, avec ses caprices, avec toutes les vicissitudes de son humeur, variable comme sa santé. Les prévenances dont il était l'objet n'entraînaient pour lui aucune gêne, parce qu'elles étaient une habitude. Sa place était réservée à table sur une chaise faite exprès pour lui, sans qu'on eût besoin de l'exhausser comme partout pour que sa tête fût à la hauteur de celles des autres convives. Son fauteuil était toujours au coin du feu sans qu'on eût besoin de dire tout bas à personne qu'il était le plus frileux des hommes. S'il s'y endormait, ce qui lui arrivait quelquefois, n'importe en quelle compagnie, on respectait son sommeil, et quand il rouvrait les yeux, ni un air

boudeur, ni un rire malin ne lui révélaient qu'il venait d'être impoli. Pope était un peu gourmand comme tous les estomacs délicats, et il était sûr, en allant dîner chez mistress Blount, d'y trouver les mets de son goût, et entre autres ce plat de lamproie qui lui valut, dit-on, plus d'une indigestion dans sa vie, mais dont il n'est pas vrai qu'il soit mort. Enfin il était sujet à ces migraines qu'il a personnifiées sous la forme d'un gnome toujours au chevet de la déesse du spleen. A peine passait-il une main sur sa tête en fronçant le sourcil qu'on lui apportait ces décoctions de café dont l'arome avait la vertu de débarrasser son cerveau. Telles étaient les attentions, tels étaient les petits soins qui devaient aussi attirer Pope chez M[rs] Blount, et je regrette que ses biographes l'aient oublié. Toutes ces prévenances d'une famille amie, Pope les reconnaissait non-seulement par quelques lectures confidentielles, ou, dans la conversation, par des saillies que l'intimité lui rendait plus faciles, mais encore par une suite rarement interrompue de ces petits présens dont on a dit si souvent qu'ils entretiennent l'amitié. Les plus belles fleurs de son jardin de Twickenham décoraient maintes fois la cheminée de M[rs] Blount, et les plus beaux fruits sa table. On dit

qu'un jour même il lui envoya une corbeille de pêches qui étaient enveloppées une à une dans les feuillets du manuscrit de l'*Iliade ;* il priait seulement qu'on voulût bien lui renvoyer ce papier d'enveloppe, n'ayant pas d'autre copie de ses vers !

C'était donc une amitié toute fraternelle que Pope avait ressentie d'abord pour Theresa et Martha, les deux filles de Mrs Blount, et sa familiarité avec elles ne devait surprendre ni leur mère ni personne. Mais un sentiment plus vif l'attacha ostensiblement à Theresa. C'était l'aînée, brune piquante et rieuse, qui s'aperçut elle-même trop tard qu'elle avait laissé prendre sur elle les avantages que donnent toujours à l'autre sexe les privautés d'une amitié d'enfance. Sa légèreté apparente, sa gaieté, qui autorisait sous une forme de badinage l'échange des noms les plus tendres, avait permis peu à peu à Pope de les employer tous à son égard. C'était une sorte de droit qu'il était difficile de lui enlever désormais sans éclat; il en jouissait depuis si long-temps qu'il y avait prescription. « Puis, se disait-elle, si je m'abusais, si cet accent d'un cœur agité, si ce regard qui me semble un commentaire si clair du nouveau sens qu'il prête à des mots naguère sans conséquence, n'étaient

qu'une plaisanterie nouvelle, combien ma vanité serait ridicule!.... Si j'étais encore, après tout, plus émue moi-même qu'il affecte de l'être, une explication si sérieuse ne ressemblerait-elle pas de ma part à une déclaration ? » Et Theresa remettait au lendemain de s'expliquer avec Pope, et Pope ne cessait de se prévaloir de tous ses priviléges d'ami d'enfance, sans se douter peut-être encore de tout le trouble qu'il causait dans ce cœur de femme étourdie et folâtre, sans s'être rendu bien compte à lui-même de tout ce qui se passait dans le sien; car il est en nous de ces pensées mal définies que nous évitons d'analyser de peur de ne pas les trouver d'accord avec notre conscience; il est de ces projets dont nous ne voulons pas voir le but, de peur de découvrir un précipice où nous nous reprocherions d'entraîner volontairement quelqu'un avec nous.

Theresa cependant sentait parfois le besoin de venir au secours de sa gaieté naturelle par une gaieté factice; il lui fallut inventer plus d'un prétexte pour justifier maint accès soudain de mélancolie au milieu de ses conversations les plus innocentes et les plus frivoles avec Pope. Avez-vous vu quelquefois une perdrix apprivoisée jouer dans un salon avec le chien

du logis, qui la guette, la poursuit, l'atteint et la laisse fuir pour la poursuivre encore? La perdrix se prête à ses joyeux caprices et pousse à peine un faible cri lorsque le chien la roule sous ses pattes ou la porte dans sa gueule à son maître; mais si elle venait à penser que ce chien généreux et caressant, emporté par son instinct naturel, pourrait d'un seul coup de dents terminer d'une manière tragique cette chasse, jusque-là sans péril... quel serait l'effroi de la pauvre perdrix! C'était certainement une réflexion semblable qui venait de temps à autre jeter un nuage sur le caractère insouciant naguère de Thèresa, et cette explication tant différée par elle ne pouvait l'être plus long-temps, lorsque Pope devint peu à peu moins assidu chez les dames Blount, et elles apprirent que si on le voyait plus rarement, c'était parce que lady Montague le traînait en triomphe à son char...

C'est à un cœur de femme qu'il faudrait demander ce qui dut se passer alors dans le cœur de Theresa: une femme seule nous pourrait dire si elle ne fut pas obligée de dissimuler un peu de dépit; car elle n'en fit rien paraître; ou, si elle l'exprima, ce fut encore par une raillerie sans amertume et par quelques allusions malicieuses, bien permises contre ce nouveau caprice du

poète, qui lui faisait négliger *l'amitié* pour un sentiment plus jaloux et plus exclusif.

Après sa rupture avec lady Mary, Pope crut donner le change à son désappointement secret en s'accusant d'avoir écouté sa vanité plutôt que son cœur, pour s'en aller chercher un bonheur incertain lorsqu'il lui eût été si facile de le trouver auprès de miss Blount. Par un de ces subterfuges dont nous aimons à couvrir nos faiblesses, il appelait presque un remords généreux son retour à celle qu'il avait délaissée sans remords; mais cette fois, Theresa, mûrie par l'expérience du passé, sut mieux se défendre; et pour se venger elle eut recours à cette légèreté même qui avait failli la compromettre.

Vainement Pope se dit repentant et malheureux, elle feignit de ne croire ni à son malheur ni à son repentir, et le désespéra par son impitoyable gaieté. Vainement il voulut faire entendre le langage passionné d'un amour véritable, elle persista à lui répondre sur le ton d'un persiflage frivole. Pope s'aperçut enfin qu'il perdait auprès d'elle sa rhétorique et ses vers.

Mais à côté de la sœur aînée, la sœur plus jeune, qui n'avait point de rancune à satisfaire, sembla plus disposée à plaindre en lui un amant malheureux. Martha, dont trois années de plus

avaient développé la personne et le caractère, était en tous points le contraste de Theresa. J'ai dit que Theresa était une brune piquante : sa taille svelte et flexible, ses gestes animés, ses yeux noirs et sa bouche souriante, répondaient à la vivacité de son esprit. Martha, blonde aux yeux bleus, avait dans son attitude habituelle comme dans tous ses mouvemens une sorte de gracieuse indolence, et dans sa physionomie une expression pensive en harmonie avec la réserve de ses manières et la réflexion qui semblait précéder ses moindres démarches. Autant la première paraissait étourdie, autant la seconde paraissait prudente. Quoiqu'il n'y eût peut-être rien d'excessif après tout dans la pétulance de l'aînée ni dans le calme de la cadette si on les étudiait isolément, leurs caractères recevaient un relief inévitable de leur opposition; et comme entre sœurs on répond volontiers à une exagération par une autre, quand Martha reprochait en riant à Theresa d'être une folle, Theresa lui reprochait d'être une prude.

Les innocentes querelles des deux sœurs avaient souvent Pope pour témoin et pour arbitre : impartial d'abord, il devait à la longue se laisser séduire par celle des deux parties qui captivait le mieux son juge, et Martha eut bien-

tôt raison auprès de lui plus souvent que Theresa. Les plus petites choses ne sont jamais indifférentes en amour : Martha devint alors la confidente de Pope, et cette préférence conquise sur son aînée devait d'autant plus la flatter, que Pope louait surtout en elle ce caractère réfléchi que Theresa essayait de tourner en ridicule, mais qu'il attribuait lui à la rectitude de son jugement. Il n'est pas d'éloge qui touche plus une jeune sœur que celui que vous faites de sa raison supérieure. La vanité de Martha ne pouvait pas non plus rester insensible à ces vers dont elle reçut désormais l'hommage direct, et où Pope proclamait tout haut les qualités qu'il appréciait en elle[1]. Ces vers, par lesquels un grand poète exalte les perfections d'une femme, ne sauraient manquer de produire sur son amour-propre et sur son cœur quelque chose de la satisfaction qu'inspiraient jadis aux dames des chevaliers ces défis publics dans lesquels un champion déclarait envers et contre tous sa princesse la plus belle du monde. Il y a plus : le défi du poète retentit jusqu'à la postérité. Il n'est pas de démenti à opposer à cette voix du génie. Le chevalier mort, un lâche pouvait ve-

[1] C'est à Martha Blount que Pope adressa l'*Épître sur le Caractère des Femmes*, terminée par un éloge si flatteur pour elle.

nir arracher l'écusson du brave ou en effacer le nom que ne défendait plus sa lance; le nom de la beauté une fois prononcé par la muse est consacré par la mémoire des siècles et sans cesse reproduit avec les vers qui l'ont célébré.

Quoiqu'on ait dit, non sans raison, que le principe de l'amour chez le sexe le plus faible était l'instinct de cette faiblesse même qui le rapproche du sexe le plus fort, il faut admettre aussi dans l'amour de la femme cet autre principe, plus conforme à sa nature angélique, qui appelle sa tendre pitié partout où elle est invoquée par une souffrance ou une infortune. Or c'étaient des consolations que Pope, se disant malheureux, demandait aux deux sœurs. La gaieté d'une amie comme Theresa apporte plutôt des distractions. Une amie plus sérieuse et plus aimante, comme Martha, sait mieux nous plaindre et mieux nous consoler. Pope pouvait donc se bercer de l'espoir qu'il avait trouvé enfin celle qui consentirait à lier sa destinée à la sienne. Cependant sa susceptibilité, sa défiance de lui-même, quand il réfléchissait à son corps contrefait, lui faisaient reculer sans cesse le moment d'exiger d'elle un aveu direct et décisif. Sa position était d'autant plus délicate qu'il s'était prononcé d'une manière formelle contre le mariage,

contre tout mariage public du moins. Au titre de mari son imagination associait tous les ridicules, avec l'impossibilité de discontinuer un jeu, disait-il, où il craignait d'être triché jusqu'à la fin de la partie, sans avoir le droit de se plaindre de l'inégalité des chances.

Mais le jour de l'explication arriva, et Pope ne put se souvenir, sans trembler, de l'épreuve analogue qui avait si brusquement brisé tous ses liens avec lady Mary, au lieu de les resserrer. Sa joie fut grande lorsque Martha, avant de s'engager par aucune promesse précise, exigea que les lettres de Pope à lady Montague et celles de lady Montague à Pope lui fussent communiquées.

« Cette curiosité m'est bien permise, dit-elle. Cette lady va désormais être mon ennemie tout autant que la vôtre. Pour savoir jusqu'à quel point je dois la haïr, il faut que je sache jusqu'à quel point vous l'avez aimée.

— Ces lettres m'ont été maintes fois redemandées par elle, dit Pope.

— Mais vous vous êtes refusé à les rendre? Ainsi vous les avez. Hésitez-vous à me les confier?

— Ne pourrions-nous pas les lire ensemble?

— Vos commentaires inévitables distrairaient mon attention.

— Vous voulez donc les lire seule?

— Puisque vous me le demandez, je suis trop franche pour vous laisser ignorer que ma sœur n'est pas moins curieuse que moi de les connaître.

— Je m'en doutais : elle veut y lire le passé, et vous l'avenir. Comment pourrai-je résister à deux curieuses liguées contre ma discrétion? Demain je vous apporterai la copie de mes propres lettres et l'original de celles de Sapho.

— Pourquoi la désigner par le nom qu'elle porte dans vos satires? Je voudrais vous voir plus indifférent quand on parle d'elle; ce serait plus généreux à vous et plus rassurant pour moi.

— Est-ce le moment de la ménager, lorsque je suis à la veille de mettre sous vos yeux des lettres où vous allez puiser contre moi des armes funestes peut-être?

— Je vous promets de relire la date à chaque phrase; » et ces mots furent accompagnés d'un sourire qui acheva de décider Pope au sacrifice qui lui était demandé.

Ce jour même Martha reçut cette correspondance, et Pope ne reparut chez les dames Blount que le surlendemain, à l'heure où il savait que Martha serait seule. En entrant, il reconnut une de ses lettres dans ses mains : « Eh bien! dit-il,

avais-je raison d'hésiter? Le fameux Laubardemont ne demandait que trois lignes le l'écriture d'un homme pour y trouver de quoi le faire pendre. Quel supplice sortira pour moi de tout ce papier noirci d'une encre fatale?

— Ah! monsieur Pope, reprit Martha d'un air ému, quand il y aurait un arrêt de mort contre vous dans chacune des autres lettres, en voici une qui vous vaudrait mille fois votre grâce.

— Que contient-elle donc de si extraordinaire?

— Quelque chose de très-simple, mais de si touchant que je veux vous la lire à vous-même, puisque vous l'avez oubliée. Asseyez-vous et écoutez-moi.»

Prosateurs et poètes, mes maîtres ou mes amis, vous n'avez pu oublier l'émotion du jeune homme qui se voit pour la première fois imprimé sur ce beau vélin et avec ces lettres ornées que notre bon et modeste Delangle ne marchandait pas aux auteurs. (Pauvre Delangle! notre ami bien plus que notre libraire, le malheur t'a laissé à pied, et nous ne faisons l'aumône qu'aux éditeurs qui viennent la solliciter en tilbury!). Mais ce plaisir, dont on se lasse si vite, qu'est-il..... comparé à celui d'entendre lire son manuscrit, inédit encore, par celle qu'on aime? Pope

goûta ce bonheur, assis auprès de Martha, et suivant des yeux le mouvement de ses lèvres pendant qu'elle lui relisait ce fragment :

« J'ai envie de terminer cette lettre par le récit
» d'un événement qui vient d'arriver sous mes
» yeux, et qui a fait une grande impression sur
» moi. J'ai passé une partie de l'été dans un
» vieux château pittoresque du comté d'Oxford,
» que lord Harcourt m'avait prêté. Il domine
» une prairie communale, où à l'ombre d'une
» meule de foin étaient assis deux amans aussi
» tendres qu'aucun de ceux que les romans nous
» montrent sous le feuillage d'un hêtre. L'un
» s'appelait (que les noms soient un peu durs,
» n'importe) John Hugues et l'autre Sara Drew.
» John était un garçon bien fait, âgé de vingt-cinq
» ans; Sara une brune de dix-huit. John avait
» pendant plusieurs mois supporté le travail du
» jour dans le même champ que Sara. Chaque
» matin et chaque soir, lorsque c'était l'heure
» de traire les vaches, c'était lui qui les lui con-
» duisait. Leur amour était un sujet de conver-
» sation, mais non de scandale pour le voisi-
» nage; car ils n'avaient pas d'autre pensée que
» de s'unir en mariage légitime. Le matin même,
» John venait d'obtenir le consentement des pa-
» rens de Sara, et ils n'avaient plus que la se-

» maine à attendre pour être heureux. Ce jour-là,
» peut-être, dans les intervalles de leurs travaux, ils parlaient de leurs habits de noces ;
» et John faisait des bouquets de pavots et d'autres fleurs pour assortir au teint de Sara les
» nuances d'un nœud de rubans dont il voulait
» lui faire présent la veille de leur mariage. C'était le dernier jour de juillet. Tout à coup un
» orage éclate, un orage terrible, mêlé d'éclairs
» et de tonnerre, qui force les paysans à chercher un asile sous les arbres ou le long des
» haies. Sara tombe effrayée, hors d'haleine, sur
» un tas de foin; John (qui ne la quittait jamais)
» s'assied à son côté, après avoir disposé deux
» ou trois bottes de manière à lui servir d'abri.
» Au même instant, on entend un coup de tonnerre si violent qu'on eût dit que la voûte du
» ciel se partageait en deux; les paysans inquiets s'appellent les unes les autres; ceux qui
» étaient le plus près de nos deux amans ne les
» entendant pas répondre, vont à l'endroit où
» ils s'étaient réfugiés. On aperçoit d'abord une
» légère fumée au-dessus du foin, puis le couple fidèle.... John avait passé un bras autour
» du cou de Sara, et étendu l'autre sur son visage, comme pour la protéger contre la flamme
» de l'éclair.... ils étaient morts, déjà raides et

» froids dans cette tendre attitude; mais leurs » corps conservaient encore les couleurs de la » vie; on remarquait seulement que Sara avait » un de ses sourcils un peu brûlé, et une petite » tache entre les deux seins. Ils furent ensevelis » le lendemain dans un même tombeau de la » paroisse de Stanton-Harcourt, où milord Harcourt, à ma prière, leur fit élever un monu» ment. Je me chargeai de l'épitaphe, dont je ne » suis pas content. Je regrette que vous n'ayez » pas été en Angleterre. Vous auriez mieux réussi » que moi à la faire; car vous ne vous y seriez » pas refusée si je vous l'avais demandée pour » une circonstance si touchante.

» A tout prendre, je ne puis trouver ces deux » amans malheureux. Le plus grand bonheur » pour eux, après celui de vivre comme ils au» raient vécu, était de mourir comme ils sont » morts. La plus grande gloire à laquelle ils pou» vaient prétendre était d'avoir un monument » pour consacrer leur souvenir; à moins que » vous ne leur en accordiez une autre....., celle » d'être honorés d'une larme des plus beaux yeux » du monde...... »

« Et cette larme fut refusée par celle à qui vous la demandiez, » dit Martha, après avoir elle-

même essuyé ses yeux. « Elle vous répondit par une froide raillerie[1].

— Elle n'aimait pas, répondit Pope.

— Croyez-vous donc qu'il soit nécessaire d'aimer pour ne pas être insensible? reprit Martha.

— Non, sans doute; mais je serais si heureux d'interpréter ainsi les larmes que vous venez de répandre!

— Voici ma mère et ma sœur, monsieur Pope...

— N'allez-vous pas demain toutes les trois au théâtre pour profiter de la loge de Congrève?

— Pour ma part, rien de moins sûr.

L'entrée de Mrs Blount et de Miss Theresa interrompit cet entretien; mais Pope crut avoir compris que Martha, afin de le continuer, trouverait quelque prétexte pour rester seule le lendemain.

Le lendemain, en effet, à l'heure du spectacle, il se rendit chez mistress Blount. La servante était sur la porte et lui dit que miss Martha n'a-

[1] La réponse de lady Wortléy Montague (1er novembre 1716) est l'expression de la moquerie. Elle envoie à Pope une épitaphe qui n'est que la parodie de la sienne, et où elle dit qu'en effet : « John et Sara » furent très-heureux de mourir avant le mariage, car probablement » au bout de l'année ils auraient été, elle une femme battue, et lui un » mari dupé :

» For had they seen the next year's sun
» A beaten wife and cuckold swain, etc.

vait pu accompagner sa mère et sa sœur, parce qu'elle se plaignait d'un commencement de migraine. Pope courut au salon, très-peu alarmé de cette indisposition subite; mais en ouvrant la porte, il lui sembla que sa présence causait à Martha une sorte d'embarras, car son premier mouvement fut d'aller à un tiroir et d'y glisser un papier. Une pensée de soupçon et de jalousie s'éveilla dans l'esprit de Pope :

« Serais-je indiscret ? » demanda-t-il, en fixant les yeux sur le tiroir à demi fermé.

Il était évident que Martha désirait éluder de répondre, et que cette préoccupation excusait dans son esprit ce qu'il y avait de peu courtois dans cette froide question.

« Vous voyez, dit-elle, avec autant de douceur que si Pope l'eût abordée avec moins de défiance, vous voyez qu'il n'était pas bien sûr que je profiterais du *billet* de M. Congrève pour aller voir jouer *Love for love*[1] (Amour pour amour).

— Ce n'est pas, j'espère, le titre de la comédie qui vous a fait peur ?

[1] *Love for love* (Amour pour amour) est peut-être la meilleure comédie de Congrève. Valentin, l'amant d'Angélique, se fait passer pour fou pendant une grande partie de la pièce; Angélique, après l'avoir long-temps éprouvé, consent à lui donner sa main. Il y a quelque ressemblance entre *Love for love* et *le Joueur* de Regnard.

— En vérité, dit-elle avec un sourire qui aurait dû émousser vingt soupçons comme celui qui avait traversé le cœur de Pope, le titre, peut-être, est ce que je trouve de plus séduisant dans la pièce.

— Vous approuvez donc l'indulgence d'Angélique pour Valentin ?

— Valentin lui fait de si belles promesses !

— Et puis, elle lui doit quelques dédommagemens pour l'avoir fait si long-temps attendre.

— Fort bien, messieurs, il nous est défendu de vous éprouver : Angélique a tort lorsqu'elle vous accuse de manquer de persévérance.

— Angélique aura mille fois raison si vous voulez plaider pour elle ; mais daignerez-vous aussi l'imiter en tous points aujourd'hui?

— Je vous comprends, dit Martha, qui cherchant toujours à éloigner Pope du tiroir vers lequel il tournait encore les yeux de temps en temps, le laissa s'asseoir auprès d'elle, et lui abandonna sa main..... Mais vous ne prétendez pas que nous jouions la comédie, j'espère?

— Quelle preuve de ma sincérité vous faut-il encore? Il ne me reste plus qu'à devenir fou comme Valentin.

— Dieu vous en préserve ! tout poète que vous êtes.

— Près de vous, je ne suis pas toujours bien sûr de ma raison.

— Souvenez-vous pourtant qu'Angélique ne consent à dire à Valentin qu'elle l'aime que lorsqu'il redevient sage.

Mais comme il arrive souvent dans un tête-à-tête, il paraît que cette recommandation de sagesse n'était pas faite d'un air assez sévère ; car ce fut au même instant que Pope cueillit son premier baiser, sans témoin, sur les lèvres de la jeune prude. Effrayée elle-même d'avoir justifié ainsi le vers où le poète déclare que la femme n'est qu'une continuelle contradiction, Martha tressaillit tout à coup, se leva et s'enfuit dans une pièce voisine en cachant son front dans ses mains.

Pope, troublé lui-même un moment de son propre bonheur, hésitait encore à la suivre, lorsque son regard rencontra le tiroir où il avait en entrant vu cacher le papier, objet de son indéfinissable inquiétude; il y courut, l'ouvrit et s'empara de cet écrit mystérieux..... Il contenait des vers; le poète les parcourt des yeux : c'était une satire contre lui, cette fameuse satire adressée à lui-même par lady Mary Montague, et qui se termine par cette apostrophe virulente :

« .... Oserais-tu contester la justice de ce » monde qui te laisse ainsi seul comme un » proscrit? Si en droit il faut avoir tué pour » être homicide, en équité le meurtre existe » déjà dans l'intention de le commettre. Ainsi, » puisque ta lâche main poignarde un nom et » tente d'assassiner au moins notre réputation, » que l'arrêt du premier homicide soit le tien; » que jamais l'oubli ni le pardon n'effacent ta » méchanceté. Autant que tu hais, sois haï; » avec l'*emblème de ton âme difforme empreinte* » *sur le dos*, comme Caïn avait sur le front » l'emblème de la sienne marquée de la main » de Dieu, sois comme Caïn, maudit et vaga- » bond [1]. »

De pareils vers trouvés chez Martha! Était-ce une trahison? Ne s'était-elle depuis quelque temps montrée si tendre en apparence avec Pope que, d'accord avec ses ennemis pour lui arracher des sermens et en rire, pour lui dérober tous ses secrets et les leur livrer. Et ces lettres vainement redemandées par lady Montague, puis si facile-

[1] And with the emblem of thy crooked mind
Marked ou thy back, etc., etc.

Verses addressed to the imitator of Horace.

On croit que lord Hervey fut le collaborateur de lady Montague dans cette satire.

ment obtenues par Martha, qu'en avait-elle fait? Quelle coïncidence! L'imagination du poète soupçonneux ne savait à quelle supposition s'arrêter. Il était en proie à la plus cruelle torture, lorsque Martha rentra, et, apercevant le fatal papier à sa main, devina ce qui venait de se passer. Un peu confuse elle-même, elle resta d'abord muette, et Pope rompit le premier ce triste silence :

« Et vous aussi, dit-il, vous, Martha, vous vous seriez fait un jeu barbare de ma crédulité; vous aussi, vous seriez associée à la haine qui me poursuit de ses lâches outrages... Oui, sans doute, vous aviez le droit de repousser une passion sur laquelle j'ouvre enfin les yeux. J'étais un amant ridicule, je le sens; mais j'étais aussi un ami, un frère pour vous, Martha, et à ce titre je méritais peut-être votre pitié. »

Si, au lieu de ce reproche si mélancolique, Pope eût fait parler la colère et l'indignation qui avaient d'abord soulevé son ame, Martha eût pu trouver plus facilement le langage de la dignité offensée pour lui répondre et le faire rougir d'un pareil soupçon; mais les larmes coulèrent de ses yeux lorsqu'elle lui dit :

« Quoi donc! je vous répéterai à mon tour, c'est un frère, un ami qui me soupçonne et m'ac-

cuse ! Que l'amant soit injuste, j'en suis moins surprise ; mais comment l'ami et le frère n'ont-ils pas trouvé une supposition plus honorable pour l'amie et la sœur ? Moi, servir la haine de vos ennemis ! Vous n'avez pas senti que c'était mon repos bien plus que le vôtre qu'ils voulaient troubler en me révélant les outrages dont leur rage vous accable ; ou s'ils ont cru qu'en vous représentant sous ces noires couleurs ils effraieraient mon dévouement, ils connaissent bien mal le cœur d'une femme ! Vous auriez plutôt à les remercier, monsieur Pope : en voulant vous rendre à mes yeux si méchant et si ridicule, ils n'ont réussi qu'à me faire mieux comprendre que vous pouviez quelquefois être à plaindre de leur persécution, et que c'était à moi, votre sœur, votre amie, qu'il appartenait de vous consoler... Monsieur Pope, continua-t-elle, j'aurais voulu vous épargner la lecture de ces vers, qui venaient de m'être remis par un valet inconnu, lorsque vous êtes entré. Vous étiez sincère tout à l'heure, je le pense, remerciez-les donc, vous dis-je ; si ce n'eût pas été pour vous faire oublier ce maudit papier, je n'eusse probablement pas encore ce soir cessé de mériter ce titre de prude, que ma sœur me donne quelquefois en riant.

— Ah! s'écria Pope, je suis en effet un amant bien ingrat et bien coupable! comment expier mes injustes soupçons, comment pourrai-je mériter ma grâce?

— Vous le pouvez encore, dit Martha, qui n'attendit pas pour sourire que toutes ses larmes fussent essuyées, vous le pouvez, en jurant que vous ne serez désormais ni trop curieux, ni trop indiscret, ni trop jaloux, quelles que soient les apparences.

— Si le passé m'est pardonné, je vous réponds de l'avenir.

— Monsieur Pope, voici l'heure où va finir le spectacle. Je suis bien forcée de terminer cette scène en même temps que la pièce. Avouez que votre folie égalait celle du Valentin de M. Congrève.

— Je vous promets de mériter mieux que lui le pardon d'Angélique.

— La première fois qu'on jouera *Amour pour Amour*, je veux que nous y allions ensemble, dit Martha.

— Je m'en souviendrai, répondit Pope; ce sera désormais ma pièce favorite.

EPILOGUE.

Une Conversation de garnison.

(La scène se passe à Louisbourg, en 1744, vingt-deux ans après la date des événemens qui précèdent. Les officiers d'un régiment formant la garnison du cap Breton, conquête nouvelle des Anglais en Amérique, viennent de déjeuner tous ensemble lorsqu'on leur apporte les journaux d'Angleterre; le major s'en empare et en fait la lecture.)

LE MAJOR.

Attention, messieurs, voici les nouvelles d'Europe. — *Allemagne*, 22 mai 1744. La nouvelle se confirme que le roi de Prusse, qu'on croyait résolu à rester neutre, depuis qu'il tenait la Silésie, vient de contracter une alliance plus étroite avec le roi de France et l'empereur. — *Flandre*, 20 mai. Sa Majesté le roi de France est entrée à Courtray le 18, et se prépare à investir Menin et Ypres. C'est l'abbé de Saint-Germain-des-Prés qui commandera le siége d'Ypres.

UN OFFICIER IRLANDAIS.

Il paraît que les généraux sont devenus rares en France, puisque le roi Louis XV quitte madame de Chateauroux pour se mettre en campagne, et que ce sont les abbés qui commandent les troupes.

LE MAJOR, *continuant*.

France, PARIS, 28 mai. Le prince Charles-Édouard est parti pour les côtes de Picardie, afin d'activer par sa présence l'expédition qui doit le transporter en Angleterre, sous les ordres du duc de Richelieu.

UN CAPITAINE.

Si le Prétendant appelle l'invasion étrangère au secours de la rose blanche, autant d'auxiliaires français de plus, autant de partisans anglais de moins. Voyons ce qu'on dit en Angleterre.

LE MAJOR.

Nous y voici. *Grande-Bretagne* : ÉDIMBOURG, 28 mai. On remarque depuis quelque temps une grande agitation parmi les montagnards. Des émissaires jacobites ont parcouru les highlands et les îles prêchant l'insurrection. James Mac-Gregor a été arrêté à Inverness pour avoir crié : *A bas le roi Georges!* et *Charlie Stuart for ever!* (A un officier écossais :) Lieutenant Macdonald, voilà votre Écosse qui s'attirera de mauvaises affaires.

L'OFFICIER ÉCOSSAIS.

« Griffes contre griffes, comme dit Conan à Satan, et le diable emporte les plus courtes. »

LE MAJOR.

Au diable vos proverbes gaëliques ou jacobites, auxquels on ne comprend rien, monsieur Macdonald ; mais voici le correctif des nouvelles d'Écosse aux nouvelles de Londres. — LONDRES, 1er juin. *Chambre des lords*. Leurs Seigneuries ont discuté le bill adopté par l'autre chambre, qui prononce la peine de haute trahison contre quiconque correspondra avec les princes de la famille exilée. Le lord-chancelier a proposé d'étendre le crime de haute trahison à la postérité des coupables, tant qu'il existera un petit-fils de Jacques II. On croit que cet amendement sera adopté.

L'OFFICIER ÉCOSSAIS.

Si cette loi passe, je risque d'être fusillé en Amé

rique, par la seule raison que mon grand-père se sera fait pendre en Écosse ; admirable logique de l'esprit de parti !

LE COLONEL.

Allons, messieurs, point de commentaire politique.

LE MAJOR.

Je passe alors aux nouvelles littéraires. — Les dernières lettres que les amis de lady Wortley Montague ont reçues d'elle sont datées d'Avignon. Cette dame se loue beaucoup des égards du jeune vice-légat. Ils ont fait ensemble un pèlerinage à Vaucluse et un autre à Saint-Remy pour visiter l'arc de triomphe de Marius. — On a joué hier au théâtre de Drury-Lane un drame en trois actes : *Love the cause and cure of grief*, qu'on attribue à M. Thomas Cooke. Le public l'a justement sifflé.

UN OFFICIER.

Ce qui veut dire, peut-être, que l'auteur a été victime d'une cabale ; j'ai sifflé pour ma part plus d'une bonne pièce quand j'étais à Londres.

LE MAJOR.

Avant-hier, 30 mai, Alexandre Pope est mort à Twickenham, après avoir reçu tous les sacremens du papisme. Miss Martha Blount, son amie depuis vingt ans et plus, lui a fermé les yeux....... » Messieurs, l'Angleterre a fait une grande perte.

UN VIEUX LIEUTENANT.

Un poète papiste !

LE MAJOR.

Un grand poète, monsieur : le traducteur d'Homère, l'auteur de l'*Essai sur l'homme*, de l'*Essai sur la critique*, et de tant d'autres poèmes qui vivront autant que la langue dans laquelle ils sont écrits.

UN CAPITAINE.

Je l'ai connu, moi, messieurs, chez lord Oxford... Un petit homme, d'une figure assez agréable et fine, mais bossu et avec des jambes grêles comme celles d'une araignée : si faible et si frileux qu'il mettait trois paires de bas, se matelassait avec de la flanelle ou des fourrures, et avait besoin de soutenir sa taille au moyen d'un corset. Vous devez vous le rappeler, commandant, car vous l'avez vu aussi chez milord, avec son habit noir et sa petite épée au côté?

LE COMMANDANT.

Si je me rappelle M. Pope! J'ai des raisons pour cela. Croirez-vous, messieurs, que ce petit bossu avait été mon rival?

TOUS.

Et votre rival heureux, peut-être?

LE COMMANDANT.

A vrai dire, messieurs, si je l'emportai sur lui une fois, je fus forcé de battre en retraite une autre.

TOUS.

Ce doit être une singulière histoire.

LE COMMANDANT.

Elle me parut telle alors; mais hélas! elle est un peu vieille aujourd'hui.

L'OFFICIER IRLANDAIS.

Racontez toujours.

LE COMMANDANT.

M. Pope et moi nous faisions tous deux la cour à la même lady, qui le congédia en ma faveur, quoiqu'il fût le premier en date. Depuis, nous apprîmes qu'il était consolé de sa défaite par une jeune provinciale qui vivait sous le charme de ses vers. Fier de mon premier avantage, je m'avisai, en franc étourdi, de

parier que je le supplanterais là encore ; mais j'eus beau me mettre en frais d'œillades et de soupirs, suivre partout la belle au spectacle et à l'église, je finis par aller m'avouer vaincu à Milady, qui, s'il faut tout dire, ayant conservé quelque rancune contre M. Pope, m'avait elle-même poussé à cette folle aventure.

L'OFFICIER IRLANDAIS.

Voilà bien les femmes ; mais elle dédommagea son champion, fidèle malgré lui.

LE COMMANDANT.

C'est ce qui vous trompe, monsieur Glamorgan. Milady, lui dis-je, miss Martha Blount, car c'était elle-même, celle qui d'après la gazette a fermé les yeux à M. Pope, miss Martha Blount est une vertu farouche et ridicule ; M. Pope se vante s'il se dit aimé de ce petit dragon ; j'ai perdu mon latin avec elle. — Une vertu ! me répondit milady ; croyez bien que ce n'est qu'une prude trop heureuse d'abriter sa prétendue sagesse derrière la bosse de son amant. J'en suis fâchée ; mais vous me donnez une triste idée de votre persévérance. Il faut se défier des jeunes galans aussi bien faits que vous ; ils tournent trop facilement le dos à l'ennemi. Trouvez bon que je cherche un chevalier plus brave et moins fort en latin. Milady faisait allusion à une autre anecdote que je veux aussi vous conter...

LE MAJOR.

Après la parade, commandant ; car j'entends le tambour.

On entend le roulement du tambour. Tous les officiers se lèvent et sortent.

LES DEUX MACPHERSON,

OU

LE VIOLON ET LA HARPE.

« The Scotch are all musicians.—Every man you meet plays on the flute, violin or violoncello.

SMOLLET, Humphrey Clinker.

§ Ier. Le Nid d'Autours.

Malgré les chaires spéciales fondées dans les universités de la Grande-Bretagne, les Anglais sont forcés de convenir qu'ils ont plus de *docteurs en musique* que de vrais musiciens : ils s'en consolent, il est vrai, comme ils se consolent de n'avoir point de vignes sur leurs coteaux : le meilleur vin de France et d'Allemagne n'est-il pas décanté, disent-ils dans les dîners de Londres? Les gosiers les plus purs de l'Italie ne bravent-ils pas les rhumes du climat le plus brumeux de l'Europe pour venir chanter *Mozart* et *Rossini* au KING'S OPERA (*Opéra du roi*).

Mais il n'y a pas que des Anglais dans les Iles-Britanniques : la Grande-Bretagne se compose de trois royaumes qui furent jadis très-distincts. Aujourd'hui encore, quoiqu'un parlement écossais, vendu à la reine Anne, ait proclamé, en 1707, le fameux *acte d'union*, l'Écosse, après avoir protesté vainement contre sa parricide législature par des conspirations et des rebellions malheureuses, proteste par sa musique, dernière prétention de sa nationalité mourante.

Je n'oserai pas dire que la musique de la pauvre Écosse soit précisément une sœur légitime de la musique italienne, de la musique al-

lemande et même de la musique française : un voyageur anglais, M. Moorcroft nous assure l'avoir retrouvée chez les Tartares thibetains ; un voyageur génevois, M. de Saussure, la compare à la musique des Chinois, des Lapons et des Cosaques dont la gamme n'a que cinq notes ; mais enfin, elle existe, il y a une musique écossaise ; cette musique a combattu victorieusement l'influence de la triste réforme calviniste sur le caractère national ; ses airs traditionnels ont inspiré à son poète populaire, Robert Burns, ses chansons les plus originales ; si la harpe des anciens Fingaliens a disparu dans le tombeau de Rory Dall, le dernier des bardes, le violon et la cornemuse conservent toutes les notes des *Reels*, des *Strathspeys*, des *Jigs*, des *Jorams*, etc., dont la mélodie un peu sauvage est applaudie même dans les salons. En Écosse enfin, malgré les interdictions sévères des héritiers de Knox, l'école de danse, dans tous les villages, a son professeur, comme le presbytère son ministre. Il faut voir, comme au premier cri de la chanterelle, toutes ces graves physionomies du nord s'animent, comme chaque paysan oublie la fatigue du jour et le sermon du prêtre, pour se glisser dans la grange, ou courir à la pelouse, et y fouler le sol ou le gazon avec autant d'ar-

deur et de vivacité qu'aucun peuple méridional.

La musique écossaise n'a pas seulement une voix pour les distractions de la vie privée, pour la danse et les banquets de famille. Mariée aux chants patriotiques, elle se perpétue comme un écho glorieux du passé, évoquant tour à tour les souvenirs superstitieux de la tradition et les nobles gestes de l'histoire. A travers toutes les révolutions, la musique écossaise est restée une puissance politique. Après avoir conspiré, en 1745, pour Charles-Édouard, après avoir été proscrite par le parti vainqueur comme une ennemie redoutable de la maison de Hanovre, rentrée aujourd'hui dans les limites constitutionnelles elle est alternativement, comme l'Église et le barreau, du côté de l'opposition ou du côté des ministres.

Pour l'étranger, cette musique, privée de ses associations historiques ou poétiques, ne saurait avoir tant d'importance ni tant d'attraits : cependant elle peut encore offrir à un artiste un sujet d'étude, peut-être même quelques inspirations; et sur son théâtre naturel, avec l'accompagnement du torrent qui gronde, des vagues qui se brisent sur les grèves, du vent qui mugit dans la vieille forêt de sapins, des troupeaux

qui bêlent et de l'orfraie qui crie sur la tourelle du château féodal,.. la cornemuse elle-même se révèle à vous avec un charme indéfinissable, avec tout un monde de sensations inconnues [1].

Je me rappelle avoir fait l'expérience de cette vertu magique de la musique écossaise, sur les bords de la Spey, dans le comté d'Inverness. Je commençais à éprouver la lassitude de quatre lieues de pays parcourues pédestrement, et je cherchais avec inquiétude un gîte à l'horizon : tout à coup les sons d'un *pibroch* ou chant martial, qui sortit des sapins de la forêt de Glenmore, rendirent, comme par enchantement, la vigueur à mes membres harassés. Je gravis lestement le sentier jusqu'au manoir le plus voisin, lequel était encore à plus d'une lieue de distance, et où j'arrivai au pas militaire, prêt à aller quêter plus loin un gîte, si l'hospitalité, par une exception presque impossible, eût été refusée au voyageur.

[1] — « Parmi les visiteurs de Walter Scott, depuis son retour d'Italie, on a remarqué un vieux joueur de cornemuse qu'il invitait quelquefois à passer plusieurs jours à Abbotsford pour s'entretenir avec lui des traditions locales et lui faire jouer les anciens pibrochs ou airs nationaux. Le 2 août, jour où sir Walter est resté plusieurs heures sans mouvement dans son fauteuil à roulettes, il s'est ranimé tout à coup en entendant le vieux Mac Dougal jouer une marche favorite, à laquelle il avait adapté autrefois lui-même les paroles d'un chant de chasse pour le recueil des mélodies écossaises publié par Thomson. »

Revue de Paris.

C'est sur les bords de la Spey que furent inventés quelques-uns des airs les plus vifs de la danse nationale (les Strathspeys); sur les bords de la Spey, naquirent, dans le siècle dernier, deux frères du nom de Macpherson, qui ont chacun à leur manière conquis un titre dans l'histoire de la poésie et de la musique écossaises, l'un en rendant une voix et un culte à l'antique harpe calédonienne, l'autre en composant des airs originaux sur le moderne violon, celui-là poète et *traducteur* d'Ossian, celui-ci, simple ménétrier; mais une destinée bien différente les attendait au bout de leur carrière : le mélancolique et paisible littérateur, appelé à représenter son pays comme membre de la législature, l'insouciant vagabond à subir toute la rigueur des lois.

Il y a bien environ un siècle que cette partie la plus étroite de la vallée à laquelle la Spey donne son nom, vit rassemblée, pendant trois jours, une troupe joyeuse. C'étaient les parens et les amis du chef d'une des branches du clan Macpherson, invités à célébrer son mariage avec l'héritière d'un château situé dans le Badenoch. Attirée sans doute par les apprêts de ces fêtes, et espérant bien glaner quelques débris des banquets, une bande de bohémiens avait dressé ses tentes au pied de la ROCHE-NOIRE, qu'on ap-

pelle ainsi à cause de la couleur sombre de son granit. Mais il est une heure du jour où il semblerait que ce nom n'est qu'une antiphrase: lorsque, s'illuminant tout à coup, la Roche-Noire envoie au loin mille reflets d'une lumière argentée, on dirait une pyramide de cristal, un fantastique palais de féerie. C'est l'heure où le soleil vient frapper de ses rayons les nombreux ruisseaux qui descendent des flancs du noir rocher pour entretenir un petit lac dont le limpide miroir réfléchit la figure du géant dépouillée de ses terreurs, et comme couronnée des guirlandes de nénuphar qui forment l'agreste bordure de la pièce d'eau.

Cette montagne singulière attira tout d'abord l'attention d'une jeune bohémienne, qui, se détachant de la troupe, se mit à gravir d'un pas aventureux l'unique côté par lequel le sommet de la Roche-Noire soit accessible. Sa vue perçante y avait découvert un nid d'autours, et elle espérait s'emparer d'un de ces oiseaux, soit pour le dresser à la chasse, soit pour le vendre à quelque fauconnier. Mais au moment où, parvenue à l'extrême cime du rocher, par un détour périlleux, et, retenant son souffle de peur d'effrayer les jeunes habitans du nid, elle tendait une main avide, la voix de quel-

qu'un, qui était monté plus lentement derrière elle par un sentier plus long et plus sûr, se fit entendre tout à coup avec la prononciation gutturale du dialecte écossais : trois petits autours déja pourvus de toutes leurs plumes s'échappèrent devant les yeux de la bohémienne, étourdie à la fois du bruit de leur vol et de cette voix menaçante. Elle allait se retourner pour exprimer son dépit; mais il lui sembla voir encore un signe de vie dans le creux de la roche, et, y plongeant la main, elle en retira en effet un quatrième autour moins effrayé que ses frères, ou plutôt retenu par l'impuissance de ses ailes.

« Holà! hé! la bohémienne! » répéta alors la voix, et un bras robuste saisit en même temps le bras qui tenait l'oiseau captif. Le survenant était le fermier d'une terre avoisinant la Roche-Noire.

« Comment donc! continua-t-il, que signifie cela? Depuis quand les oiseaux de proie se font-ils la guerre! Je croyais que, comme les autours, les gens de votre bande n'en voulaient qu'à nos poulets et à nos pigeons? remettez-moi, je vous prie, ma commère, ce jeune oiseau qui est destiné à percher sur un poing moins vigoureux que le vôtre. »

La bohémienne le laissait parler en le regardant avec un sourire ironique : elle lui répondit

enfin : « Les choses sont bien changées dans ce canton, à ce que je vois, mon brave homme; autrefois, m'a-t-on dit, les enfans errans de l'Égypte n'avaient besoin que de se montrer pour être invités à prendre place sous la poutre du toit domestique[1]. Voudrait-on aujourd'hui leur disputer non plus seulement les volatiles de la basse-cour, mais encore les oiseaux libres de l'air? Va-t'en compter tes oies et tes canards, mon ami, et remercie-moi de chercher mon gibier ailleurs que dans ta ferme.

— Non pas, s'il vous plaît, madame, car ce jeune autour vaut pour moi toute une année de travail et de sueurs : de temps immémorial, nous cultivons ces prairies où vous voyez là-bas paître six bonnes vaches, moyennant la redevance annuelle d'un autour que nous sommes tenus d'offrir à notre Chef : or, la race en devient rare; et si ceux-ci continuent à fréquenter la Roche-Noire, c'est que je leur apporte moi-même leur nourriture pour les dédommager du tribut que je lève sur chaque nichée. Rendez-moi donc ce jeune gerfaut, que je le remette ce soir même au Chef des Macpherson. Il vient d'épouser une

[1] Le *roof-tree*, la poutre du toit, est le symbole de l'hospitalité : on invoque en Écosse le *roof-tree* comme en France le *foyer*.

dame fort amoureuse de la chasse, et à qui le fauconnier du Chef a fait valoir la réputation de nos autours.

— Je vois que tu veux payer à la fois ta rente et faire ton présent de noces : voilà bien l'économie écossaise ; malheureusement les gens de ma race desserrent difficilement la main quand elle s'est fermée sur une proie : tu chercheras un autre autour pour ton Chef.

— Oui dà ! cela vous est aisé à dire. Heureusement, si la bohémienne ne lâche pas l'autour, je ne lâche pas la bohémienne : vous allez me suivre jusqu'au château...

— Volontiers, je serai du souper de noces.

— Ma foi ! je ne m'y oppose pas ; si le bailli-justicier du Chef vous y invite au lieu de vous envoyer à la prison, je ne demande pas mieux.

— Marche, mon ami, je te suis, et tu verras que ces nobles seigneurs savent mieux apprécier que toi une jolie bohémienne : ils t'apprendront surtout qu'elle vaut quelque chose de plus qu'un épervier qui s'est laissé prendre au nid.

— Marchons, dit le fermier, nullement étonné de la liberté de la bohémienne, et qui s'aperçut alors qu'elle avait en effet des yeux bien capables de plaider sa cause ; — mais le bailli n'est

plus jeune, pensa-t-il, et notre chef est à peine marié!... »

Ils descendirent ensemble la Roche-Noire, et il était déjà nuit quand ils entrèrent dans le château des Macpherson.

§ II. Un Horoscope et deux Ballades.

« Le bailli! où est le bailli? » s'écriait-on de toutes parts. Le bailli était à table avec la bande joyeuse : « Où est le bailli? voici Geordie qui amène une délinquante.—Jamais fille ne fut plus jolie, dit un des convives. — Qu'on la fasse donc entrer, dit un autre : — James, cria-t-on au marié, vous vouliez, je crois, nous quitter et aller rejoindre votre fiancée : mais la justice avant l'amour : — Ne sont-ils pas aveugles tous deux, dit un quatrième, qui avait servi en France dans les gardes du roi Jacques.

— Faites entrer la jeune fille! »

La bohémienne fut donc introduite dans la salle du festin, et un murmure général, un murmure d'admiration lui prouva qu'elle n'avait pas compté envain sur l'effet de ses yeux. Les dames de la noce n'étaient plus là : le vin circulait autour des tables depuis une heure. Cette joyeuse visite ne scandalisa personne, et quand

Geordie eut expliqué le délit, les éclats de rire lui montrèrent que la délinquante était absoute d'avance.

« C'est bien, Geordie, mon ami, lui dit le Chef, ta rente est payée.

— Je le crois de reste, dit un des convives, il ne vous devait qu'un autour, et il vous amène la plus jolie fille du comté d'Inverness par dessus le marché.

— Alte là, mes maîtres! dit la bohémienne, je suis venue de mon propre gré, je prétends m'en retourner de même; l'autour et moi, nous ne sommes pas de ces oiseaux qui restent volontiers en cage : il nous faut notre part de l'air libre et de la chasse.

— Est-elle hardie? s'écria Grant de Glenmoriston; mais ce serait dommage de chaperonner des yeux comme ceux-là.

— Voyons, dit Macpherson, la belle braconière, rien pour rien. A quel prix garderez-vous l'autour?

— Elle est dans le cas de l'escamoter par quelque tour de gibecière, dit Glenmoriston :

— Non, mes maîtres, dit la bohémienne, je prétends le payer et largement : que préfère le jeune marié? que je fasse l'horoscope de son mariage, ou que je lui chante une ballade.

— Je demande l'horoscope et la ballade : un autour royal vaut bien cela; et d'ailleurs, si mes amis estiment que c'est trop payé, je rétablirai la balance par quelque cadeau à la sorcière ou à la chanteuse : l'horoscope d'abord. »

La bohémienne remit l'autour à un gilly, espèce de garde du corps du Chef, et s'approchant du haut bout de la table, se prépara sans hésiter à faire valoir sa science en chiromancie. Elle prit la main de Macpherson, en examina gravement les lignes et dit : « L'avenir d'un Chef nouveau marié est dans le sort de ses enfans?

— Vive la chiromancie! on peut retenir la nourrice avant le quatrième mois, dit le Chef. Je serai donc père!

— Tu le seras dans neuf mois, et de trois enfans.

— Par saint André! la belle, lady Macpherson ira-t-elle ainsi par trois tous les ans?

— J'ai dit que tu serais père de trois enfans, mais je n'ai pas dit s'il n'y aurait qu'une mère, » répliqua l'Égyptienne, en ajoutant plus bas à l'oreille du Chef quelques mots qui parurent le troubler un peu; car son henchman ou son écuyer lui ayant rempli un grand verre de vin de France, il le vida d'un trait en homme qui avait besoin de toute son assurance :

« Continue, répondit-il, après avoir rendu le verre au henchman; que dois-je préparer pour le premier de ces enfans?

— Des aiguilles à broder.

— Oh! ce sera une fille... Et le second?

— Il sera l'ami des bardes.

— Et le troisième?

La bohémienne hésita avant de répondre:

— Sa destinée est encore obscure, et s'il faut dire, ajouta-t-elle plus bas, tu as encore à chercher la mère du troisième. »

Le Chef la regarda en souriant:

« Allons, dit-il, voilà un horoscope qui devient assez embarrassant pour un nouveau marié. Pardon, messieurs, de tous ces mots à demi-voix: les sorcières aiment le mystère. Je suis trois fois content pour ma part; mais vous autres, vous ne devez pas tenir la bohémienne quitte de la ballade; et puisqu'elle m'a prédit un fils ami des bardes, notre barde voudra bien lui permettre d'empiéter sur ses droits, et la laisser chanter:

— Voulez-vous *le roi remontera sur son trône*... ou le *chant de la claymore?*

— Non certes, pas de chant politique: le chant de la *claymore?* Crois-tu donc que les nôtres soient rouillées dans leurs fourreaux, et voudrais-

tu les voir étinceler dans une salle de festin?

— Tant pis, reprit la bohémienne, je descends du fermier de Balangouck[1], et j'aime à parler de mes ancêtres; mais vous avez le choix, et je vais vous chanter JOHNIE FAA, LE GALANT ÉGYPTIEN.»

Il n'y eut aucune objection contre *Johnie Faa*. et la bohémienne chanta la ballade suivante :

Johnie Faa.

Les Égyptiens vinrent à la porte du château et se mirent à chanter : ils chantèrent de si douces paroles, des vers si doux, que la belle châtelaine descendit.

Elle descendit l'escalier et toutes ses femmes avec elle. Aussitôt que les Égyptiens virent cette châtelaine si belle, ils lui jetèrent un sort.

« O venez avec moi, dit Johnie Faa! venez avec moi, mon amie; car je promets et jure par la garde de mon épée que votre époux ne vous approchera plus. »

Alors, la châtelaine leur distribua du bon pain blanc, et ils lui versèrent à elle le gingembre de leurs gourdes; mais elle leur donna quelque chose de bien plus précieux, la bague d'or qui ornait son doigt.

« Ôtez-moi, dit-elle, ce riche manteau, et apportez-moi une mantille d'Égyptienne; car, en dépit de mes amis et de mes parens, je veux suivre le jeune Égyptien.

[1] C'était le nom d'incognito de Jacques V, qui aimait comme le kalife Al Raschid les déguisemens et les aventures. On l'accusa entre autres amours secrètes, d'avoir courtisé plus d'une égyptienne; d'où certains Égyptiens se disaient fièrement de la famille royale des Stuarts.

« Hier, je couchai dans un lit d'édredon avec mon bon seigneur à côté de moi ; cette nuit, je coucherai dans quelque grange solitaire, quoi qu'il en puisse arriver.

— Venez avec nous, dit Johnie Faa ; venez, venez, ma belle amie, car je promets et jure par la garde de mon épée que votre époux ne vous approchera plus.

— J'irai vivre avec mon Johnie Faa ; j'irai vivre avec mon doux ami ; car je le promets et le jure par l'éventail que je tiens à la main, mon époux ne m'approchera plus.

« Je ferai une couverture pour mon Johnie Faa ; je ferai une couverture pour mon ami : et il m'entourera de son baudrier ; car mon époux ne m'approchera plus. »

Quand le comte revint le soir au château, et qu'il redemanda sa belle comtesse, une de ses femmes se mit à pleurer ; l'autre répondit : « Elle est partie avec le jeune Égyptien.

— Qu'on me selle le cheval noir, qu'on le selle et le bride : avant de manger ou de dormir, je veux aller chercher ma belle comtesse. »

Nous étions quinze garçons bien faits, quoique nous ne fussions pas tous beaux, et nous fûmes tous occis, excepté un, pour une belle jeune dame éprise d'amour.

« Admirable ballade et bien chantée, dit le Chef. Heureusement que les Égyptiens ne peuvent plus jeter des sorts dans les ménages.

— Peut-être, répondit la chanteuse, en fixant sur lui ses yeux noirs avec un malicieux sourire.

— C'est une singulière prétention des Égyptiens, dit le barde, un peu jaloux peut-être du succès de la jeune fille, c'est une singulière prétention de vouloir que le John Faa de la ballade ait été un véritable Égyptien : la tradition et l'histoire sont d'accord pour dire que ce galant était sir John Faa de Dunbar que lady Jeanne avait aimé avant d'être comtesse de Cassilis. Il se déguisa ainsi en l'absence du comte, et son malheur voulut que le mari de la dame, revenu à temps et ayant atteint les fugitifs, qu'il ramena tous prisonniers, feignît de prendre sir John et ses complices pour de véritables Égyptiens. Ce fut un prétexte de sa vengeance pour les pendre tous à un grand arbre qui s'élève encore sous les fenêtres du château de Cassilis, et qu'on appelle l'*arbre de douloir*. Après avoir rendu la comtesse témoin du supplice, il l'enferma dans la tour de Maybole, où il fit sculpter la ressemblance en pierre des quinze têtes des prétendus Égyptiens. On distingue parfaitement celle de sir John Faa au-dessus des autres, et c'est bien une physionomie écossaise.

— Mon barde, dit Macpherson, tu nous fais là une mélancolique histoire; et je prie la jolie bohémienne de nous rendre la gaieté par une

ballade qui ne provoque plus des commentaires aussi noirs. Tiens, ma belle, vide avec moi cette coupe de vin, à la santé de tes ancêtres Égyptiens et autres.

— Volontiers, et à celle de vos enfans; puis je vous chanterai les AMOURS DU CAPITAINE WEDDERBURN.

La coupe vidée, l'Égyptienne chanta sa seconde ballade :

Les Amours du capitaine Wedderburn.

La fille du seigneur de Roslin se promenait seule dans le bois, lorsque survint le capitaine Wedderburn, officier de Sa Majesté, qui dit à son valet : « Si ce n'était pas contre les lois, je l'enlèverais, et elle partagerait mon lit du côté de la ruelle.

— Je me promène ici seule, sous les arbres de mon père; vous voudrez donc bien me laisser continuer ma promenade s'il vous plaît, mon bon monsieur. La cloche du souper va sonner, et je ne veux pas qu'on me cherche : je ne partagerai donc pas votre lit ni du côté de la ruelle ni de l'autre.

— Ma jolie dame, dit le capitaine, donnez-moi votre main, je vous prie, et vous aurez des tambours et des trompettes toujours à vos ordres, avec cinquante hommes pour vous garder, cinquante hommes qui savent manier le sabre : ainsi donc nous ne ferons qu'un lit et vous aurez le côté de la ruelle.

— Écartez-vous de moi, monsieur, et, je vous prie, laissez ma main : la cloche du souper va sonner; je ne puis demeurer plus long-temps : mon père se fâ-

cherait si on ne me retrouvait plus; je ne partagerai donc pas votre lit ni du côté de la ruelle ni de l'autre.

Comment vous nommez-vous? ajouta la demoiselle: — Je me nomme le capitaine Wedderburn, officier du roi; quand votre père et ses gens seraient cent, je n'aurais pas peur d'eux, et je vous conduirais à mon lit pour vous y offrir le côté de la ruelle. »

Il avait tout près de là son cheval blanc; il y place la demoiselle et part, marchant à pied quant à lui en la tenant par le bras d'une main, de l'autre par la ceinture, de peur qu'elle ne tombât, et il la conduisit ainsi à son logement pour la faire coucher du côté de la ruelle.

Il la conduisit à son logement : quand ils entrèrent son hôtesse les regardait étonnée :

« J'ai vu, dit-elle, mainte jolie dame à Edimbourg; mais une plus jolie que celle-ci, jamais : — faites-la donc monter dans la chambre, dit le capitaine, mettez-la au lit, et placez-la du côté de la ruelle.

— Oh! éloignez-vous de moi, dit-elle; oh! je vous prie de me laisser; je ne veux pas de votre lit que vous ne m'ayez préparé trois plats : il me faut trois plats préparés par vous, et que je veux manger avant de me coucher, soit du côté de la ruelle, soit de l'autre.

Trouvez-moi donc pour mon souper une cerise sans noyau, trouvez-moi pour mon souper un poulet qui n'ait pas d'os; trouvez-moi pour mon souper un oiseau qui n'ait pas de fiel, ou je ne coucherai pas dans votre lit ni du côté de la ruelle ni de l'autre.

— C'est lorsque la cerise est en fleur, qu'elle est sans noyau, j'en suis certain; c'est lorsque le poulet est dans l'œuf qu'il est, je crois, sans os, ma belle; depuis le déluge de Noë, la colombe n'a plus de fiel : ainsi

donc vous partagerez mon lit, et vous coucherez du côté de la ruelle.

— Oh, ne parlez pas si vite, jeune homme, dit-elle, et ne vous croyez pas quitte à si bon marché; car il faut me répondre sur six questions, pas moins de six, entendez-vous? répondez-moi sur six questions, c'est-à-dire sur trois fois deux, avant que je partage votre lit du côté de la ruelle ou de l'autre.

— Qu'y a-t-il plus vert que le gazon? qu'y a-t-il de plus haut qu'un arbre? Qu'y a-t-il de pire que l'envie d'une méchante femme? Qu'y a-t-il de plus profond que la mer? Quel oiseau chante le premier? Et sur quoi tombe d'abord la rosée? Voilà ce qu'il faut dire avant que je partage votre lit du côté de la ruelle ou de l'autre.

– Le vert-de-gris est plus vert que le gazon; le ciel est plus haut que les arbres; l'envie du diable est pire que celle d'une femme; l'enfer est plus profond que la mer; c'est le coq qui chante le premier; c'est sur la cime du cèdre que tombe d'abord la rosée: ainsi vous partagerez mon lit, et prendrez le côté de la ruelle. »

Le matin, en se levant, Girzie Sinclair ne se doutait guère que ce serait le dernier de ses jours de jeune fille. Mais aujourd'hui, il n'y a pas, je crois, dans tout le royaume un couple plus heureux que Girzie et le capitaine: ils partagent le même lit, et elle couche du côté de la ruelle. »

Le *capitaine Wedderburn* eut encore plus de succès que *Johnie Faa*. Toutes les coupes se vidèrent en l'honneur de la chanteuse, puis les coupes vidées, ce fut à qui demanderait une troisième ballade; mais on s'aperçut que, profitant du moment où l'enthousiasme s'était adressé

d'abord aux bouteilles, elle avait gagné le côté de la porte sans emporter son autour. Parmi tous les convives, un seul avait oublié de boire et avait disparu presque en même temps que la fugitive. C'était le Chef, le nouveau marié. « Où est l'Égyptienne? où est Macpherson ?» cette double question que chacun adressait à son voisin fut singulièrement résolue par le henchman : « En vérité, dit-il, je crois que la chanteuse est venue jeter un sortilége sur notre chef : fasse le Ciel que nous n'ayons pas un pendant à la ballade de Johnie Faa! » Les convives se regardèrent, presque tous persuadés que le diable lui-même leur était apparu sous la forme d'une jolie bohémienne, et quelques-uns, sur qui le vin avait exercé sa damnable influence, regrettant de n'avoir pas été emportés par ce diable-là, de préférence au nouveau marié.

Le lendemain, Macpherson reparut toutefois, et prétendit ne plus avoir qu'une idée très-confuse de tout ce qui s'était passé la veille au soir. Il reçut les adieux de ses hôtes, qui s'en retournèrent chez eux enchantés des noces auxquelles ils venaient d'assister.

A neuf mois de là les bohémien furent ramenés par les continuelles migrations de leur vie vagabonde sur les bords de la Spey.

Macpherson allait partir pour la chasse, lorsqu'à la porte même de son château il trouva une femme en jaquette bleue, et portant à sa ceinture un paquet enveloppé dans son tablier.

Il reconnut d'abord la bohémienne, quoique son teint eût un peu pâli : il y avait aussi moins de vivacité et plus de langueur dans ses yeux.

« Je viens, dit-elle sans autre transition, demander des nouvelles d'un autour que j'oubliai ici l'an dernier.

— Oh! vous le trouverez, et le mieux dressé de ma fauconnerie, répondit le Chef. Mais l'avez-vous bien gagné, la jolie sorcière ?

— Que trop, dit-elle : votre femme n'est-elle pas accouchée d'une fille ?

— C'est vrai.

— La fermière de Kingcuise, à qui vous fîtes de si tendres adieux avant votre mariage, ne vous a-t-elle pas donné un Macpherson dont vous devez, en bon Chef, vous reconnaître le père, puisque le fermier a laissé sa mère veuve en se noyant dans la Spey ?

— Je n'ai rien à répliquer à cela, et en bon Chef, je dois adopter tous les orphelins de mon clan ; mais est-ce tout ?

— Non, dit-elle en découvrant ce qu'elle cachait dans son tablier. Voici un troisième enfant que

j'ai dû nommer aussi James Macpherson, et dont vous voudrez bien vous charger quand il n'aura plus besoin de nourrice; le compte y est-il?

— J'en doutais encore, ma jolie bohémienne; mais je te crois en te revoyant. Au risque de me faire jeter un nouveau sort, je t'invite à revenir au château quand tu voudras; et tu diras au roi de la petite Égypte qu'il y a entre lui et mon clan alliance éternelle.

— C'est ce que vous me jurâtes déjà il y a un an, dit la bohémienne; mais je préfère votre parole d'aujourd'hui à vos sermens d'alors, car aujourd'hui vous parlez de vous-même, et alors c'était le vin de France qui jurait par votre bouche. »

Au bout d'une année encore, la bohémienne reparut, et cette fois laissa au château un enfant robuste qui fut élevé avec la fille et le fils du Chef; car dans cet intervalle lady Macpherson était accouchée d'un fils légitime.

Chaque année la bohémienne revenait à la même époque, saluait le Chef, embrassait son enfant et retournait à sa vie errante. L'enfant grandissait, remarquable par sa force, par sa physionomie intelligente, et sa chevelure brune qui contrastait avec la tête blonde des autres enfans du clan. Il avait neuf ans environ, lorsque la bohémienne, exacte à sa visite annuelle,

trouva le château en deuil : le Chef venait d'être tué dans une querelle avec un clan ennemi : la bohémienne partit cette fois avec son enfant.

« Que craignez-vous ? lui dit-on ; n'est-il pas le fils du Chef ?

— Son père est mort, dit-elle, il n'est plus que le fils de l'étrangère. Le désert est plus sûr pour lui avec la mère qui l'a engendré, que le château avec une marâtre. »

La bohémienne continua cependant ses visites annuelles, accompagnée de l'enfant, que la veuve de Macpherson et toute la famille accueillaient avec affection en lui faisant des cadeaux ainsi qu'à sa mère : personne ne lui disputait son nom ; mais, par choix, il resta l'*enfant égyptien ;* il fut l'allié du clan, mais indépendant de ses frères.

§ III. — Contrastes de civilisation. — Les deux frères.

Parmi les incidens variés d'un voyage, celui qu'on cherchait le moins et qui vous charme le plus, c'est lorsqu'au milieu des sites les plus caractéristiques de la terre étrangère vous rencontrez une des images familières du pays natal ; quelquefois ce sera un rocher, un arbre, moins encore, un oiseau, une fleur, la *pervenche* de Jean - Jacques, qui va vous ramener tout à coup par la pensée aux lieux les plus chers à

votre cœur, à ceux dont le souvenir est d'autant plus doux qu'une plus longue distance vous en sépare. Ainsi, Glascow, malgré les merveilles de son industrie, n'est pas, certes, une des plus poétiques villes d'Écosse; eh bien! je fus épris d'un véritable amour pour Glascow, parce que les premières femmes du peuple que j'aperçus en entrant dans ses faubourgs, portaient des *plaids* exactement semblables par la forme et la couleur aux mantelets des Arlésiennes. Quelques jours auparavant, après avoir gravi le revers méridional du Benlomond, j'avais poussé un cri de joie en voyant un troupeau de taureaux noirs, petits de taille, mais bien faits, à la jambe effilée, à l'œil vif comme ceux qui paissent dans les joncs de la Camargue. Enfin, en longeant les bords de la Spey, j'ai pu me figurer mainte fois que c'était le Gardon ou la Durance dont je descendais le cours et qui décrivait ses méandres capricieux à travers un lit de sable et de gravier capable de contenir un jeune océan. L'analogie va plus loin; comme la Durance et le Gardon, la Spey, lors de la crue subite de ses eaux pendant un orage, ou après les pluies plus fréquentes de mars et d'avril, forme un large torrent qui court impétueux jusqu'à la mer. Mais, plus utile aux contrées qu'elle arrose que le Gardon ou la Du-

rance à nos provinces du Midi, la Spey devient alors un moyen prévu de transport qui supplée à la difficulté des chemins et à la presque impossibilité d'y établir un roulage régulier : entre deux crues de la Spey, la hache du bucheron abat les pins et les arbres condamnés des forêts de Strathmore et de Glenmore; on amoncelle sans beaucoup d'art tous les troncs à demi équaris sur le passage des eaux, et quand la montagne envoie ses torrens à la Spey, tous ces radeaux, soulevés sans efforts, descendent à la côte pour se transformer en navires dans le chantier.

La Spey prend sa source dans le Badenoch, et parcourt les sites les plus pittoresques des trois comtés de Banff, d'Elgin et de Naïrn, qui sont les trois subdivisions de la province de Moray. Le fleuve perd déjà, aux approches des basses-terres, une partie de l'aspect âpre et sauvage de son origine. La province de Moray est le jardin après la forêt : elle est à l'Écosse ce que la Lombardie est à l'Italie, la Touraine à la France occidentale. Un proverbe lui accorde quarante jours de beau temps de plus qu'aux autres provinces du royaume. Relativement aux comtés d'Inverness et d'Aberdeen qui la bornent au couchant et au levant, cette contrée, privilégiée par la nature du

sol et par le climat, forme une plaine de trente-six milles d'étendue, riche de moissons, de vergers, de pâturages.

Mais hélas ! la province de Moray a long-temps payé cher ce contraste. Les Écossais des comtés limitrophes la regardaient naguère comme une espèce de terrain commun, et ses cultivateurs comme de pacifiques tributaires qui devaient s'estimer fort heureux de partager leurs grains et leurs fruits, tantôt avec les maraudeurs montagnards, tantôt avec les Égyptiens. Soumis aux incursions régulières des uns comme au vagabondage des autres, sans alliance, sans protection, les habitans de Moray avaient d'ailleurs subi constamment les exactions des guerres civiles, pillés par Montrose, pillés par lord Lewis Gordon, pillés par les Covenantaires, pillés par les Jacobites, pillés par les Hanovriens.

En 176..., quinze ans environ après l'époque où l'Égyptienne de la Roche-Noire avait repris son fils, la protection des lois commençait à garantir un peu plus de sécurité à la province de Moray; les montagnards du Badenoch, comme les enfans de la petite Égypte, n'osaient plus du moins la ravager audacieusement à la face du jour. Si de temps en temps quelques bandes de pillards venaient revendiquer le droit de leurs

ancêtres comme pour empêcher la prescription, ils avaient la prudence de combiner leurs marches et leurs contremarches de manière à arriver toujours inattendus et là où aucune troupe armée ne pouvait mettre la force du côté de la loi. L'impossibilité d'avoir garnison partout, dans la ferme comme dans le château, livrait quelquefois le château et la ferme à une surprise : — heureux le châtelain et le fermier qui pouvaient se tenir sur la défensive; plus heureux encore ceux qui continuaient à faire ce qu'on appelle proverbialement la *part des voleurs*; car depuis que ceux-ci n'étaient plus sûrs de l'impunité, ils savaient gré à quiconque composait avec eux et leur évitait un démêlé avec la justice; cependant il n'était pas sans exemple qu'une vieille rancune à satisfaire leur rendît leur ancienne audace.

Parmi les propriétaires dont les Égyptiens avaient marqué la demeure à la craie comme l'ange des dix plaies celles des premiers-nés de l'Égypte, était le maître du château de Culbirnie, qui, très-sévère pour le moindre délit de pillage commis par les vagabonds, devait se préparer à leur visite chaque fois que la bande du Badenoch faisait une pointe jusqu'à la côte où est situé Culbirnie. Le laird de

Culbirnie, Braco Duff, descendait du Mac Duff de la chronique de Macbeth. Mais quelque respect qu'il eût pour sa généalogie, il avait subi l'influence de la civilisation anglaise, et, dans ses *goûts bourgeois*, il ne trouvait pas qu'un gentilhomme moderne eût rien de mieux à faire que de jouir paisiblement et agréablement de ses revenus, en passant l'hiver à Édimbourg et l'été dans ses terres. Aux portraits de ses ancêtres, qui ornaient sa galerie, il laissait leurs longues barbes, leurs longues épées, leurs lourdes armures, tous les attributs d'une race guerrière; il les remerciait d'avoir bien mérité du roi Duncan, du roi Malcolm et de tous les rois leurs successeurs, puisque leurs bons et loyaux services avaient garanti un riche patrimoine à tous les chevaliers du nom de Duff; mais quant à lui, sa mission était de conserver ce patrimoine envers et contre tous à l'ombre des lois et de la police. Quand un voisin empiétait sur ses limites, son agent d'affaires avait ordre de plaider; quand un voleur était assez maladroit pour se faire arrêter chez lui, il le laissait pendre sans le plaindre, qu'il fût Égyptien ou montagnard. Lord Braco n'avait pris parti ni pour ni contre en 1745; très-peu chevaleresque, très-peu féodal de sa nature, il traitait de préjugé l'opinion toute sen-

timentale de ses voisins jacobites; il regardait la guerre civile comme le pire des fléaux, parce qu'elle commençait et se terminait toujours par un surcroît de taxes. Il appuyait sur la nécessité de consolider le gouvernement de fait pour s'occuper enfin des intérêts matériels du pays, votait toujours dans le sens du ministère aux élections, et louait Dieu et le roi de l'abolition des juridictions seigneuriales, disant que le procureur général savait mieux son métier que les nobles lairds. Si on le traitait d'égoïste, de mauvais Écossais, il riait, se prétendant tout juste un peu plus philosophe que ceux qui croyaient valoir mieux que lui. Si un Chef des montagnes lui disait : « J'ai conservé, comme mon père, un clan de trois cents hommes qui vivent sur mes domaines : — « Vous feriez mieux, répondait-il, de les embarquer pour l'Amérique, et de les remplacer par des moutons. » — Quand je visite un Chef voisin, j'amène un henchman qui me sert d'écuyer, un barde, un senachie pour raconter les traditions de ma famille, un gillimore pour porter mon épée, un *gilly-casflue* pour me porter moi-même quand il faut passer un torrent à gué, un *gilly-constraine* pour tenir mon cheval par la bride quand le chemin est trop mauvais, un *gilly-trushanarnish* qui se charge du bagage, et un

joueur de cornemuse. — Moi, répondait lord Braco, j'ai un valet de chambre, un cocher et un jockey, deux laquais armés de cannes à pomme d'or pour monter derrière la voiture, deux laquais pour servir à table, et un précepteur pour mon fils; voilà tous mes domestiques.» En un mot, lord Braco se laissait aller au flot de la civilisation; il croyait au progrès social, aux lumières du siècle, à l'industrie, aux manufactures... Il eût été digne de vivre jusqu'au jour où l'on a vu l'Écosse, comme l'Angleterre, ouvrir ses plaines et ses montagnes aux chemins de fer, ses lacs et ses rivières aux bâteaux à vapeur.

Ce seigneur écossais eût été un peu trop en avant du siècle dans les Montagnes, quoique déjà plusieurs Chefs montagnards eussent mordu aussi aux amorces de la civilisation; mais dans le comté de Moray, lord Braco n'avait de commun avec les montagnards que quelques arpens de forêt qu'il avait achetés à un Chef ruiné de l'Inverneshire, et dont chaque coupe lui était amenée par le flot hivernal de la Spey, ce qu'il trouvait fort commode, quand la rivière ne se détournait pas de son chemin habituel pour déposer une couche stérile de graviers sur quelqu'une de ses prairies.

Malheureusement, comme nous le disions tout à l'heure, les montagnes de Badenoch en-

voyaient aussi de temps en temps sur les propriétés de lord Braco Duff, une bande de ces pillards égyptiens qu'il eût bien voulu faire tous pendre aux branches de la forêt où était leur inaccessible repaire. Depuis trois jours on croyait avoir reconnu dans le canton une ou deux de leurs vedettes ou espions, et il était à craindre qu'une invasion en règle ne fût méditée contre le château de Culbirnie.

En mentionnant le précepteur de son fils parmi ses *domestiques*, lord Braco n'était ni en avant ni en arrière des mœurs de l'époque : les pauvres étudians écossais s'estimaient fort heureux lorsque, au sortir des colléges de Saint-André ou d'Aberdeen, ils pouvaient obtenir le gîte et la table chez un grand seigneur, recevant tout juste les mêmes gages que son valet de chambre avec lequel ils partageaient la défroque du maître. Si un jour leur élève se montrait reconnaissant de leur complaisance ou de leurs leçons, ils pouvaient espérer l'appui de son crédit pour obtenir quelque bénéfice ou une chaire à l'université. Le précepteur du noble héritier de lord Braco lui avait été recommandé comme un studieux jeune homme qui s'était distingué par ses vers latins au collége Maréchal, d'Aberdeen ; il s'appelait James Macpherson, et appartenait au

clan nombreux de ce nom. Il n'y avait pas longtemps qu'il faisait partie des gens de lord Braco, lorsqu'un soir il vit entrer milord dans sa chambre, et, avant qu'il pût exprimer sa surprise d'une visite à laquelle il ne s'attendait pas : « Monsieur le précepteur, lui dit le maître du château, je reçois l'avis que nous pourrions bien être attaqués cette nuit par ces maudits Égyptiens, et je venais moi-même voir jusqu'à quel point on pourrait tenter l'escalade par votre fenêtre..... Mais on ne m'a pas trompé, vous n'êtes pas seul..... quel est cet homme qui semble sommeiller, étendu sur votre lit ?

— Cet homme, milord, arrive de nos montagnes, c'est un mien parent, orphelin comme moi, et qui est venu m'entretenir de nos familles; fatigué de la route qu'il a faite à pied, il s'est jeté sur mon lit...

— Très-bien, mon cher Dominie [1], et quel est le métier de votre parent ?...

— Vous voyez son instrument, milord ; il est musicien, et se rend à Aberdeen, d'après l'invitation de la Société des Concerts.

— Serait-ce là son archet, par hasard ? dit lord Braco en apercevant une grande épée mon-

[1] On appelle familièrement le précepteur, le maître d'école, le *dominus* ou dominie.

tagnarde qu'il pesa dans sa main et qu'il trouva considérablement lourde.

Au même instant, le musicien se réveillait, et descendait du lit... « Vous voyez, mon frère, » lui dit le précepteur...

Le musicien, après s'être frotté les yeux, salua.

« Monsieur, continua lord Braco, j'admirais votre claymore ; elle date de loin, et figurerait admirablement dans un musée à côté de la hache d'armes du roi Robert Bruce ou de l'épée de Wallace. »

Le musicien sourit, et prenant lui-même la claymore, la fit ployer en appuyant la pointe sur le plancher; puis, se redressant, il saisit la lame à deux mains et la courba en arc au-dessus de sa tête. C'était un homme colossal, et par un mouvement d'amour-propre, il n'était pas fâché de montrer que sa claymore ne pesait guère pour un bras robuste comme le sien.

« Monsieur, lui dit lord Braco Duff, je vois que ce fer est à votre taille, et je me félicite que notre précepteur ait donné l'hospitalité à un homme qui en vaut quatre; je venais justement l'avertir que nous pouvions être attaqués cette nuit par une bande de bohémiens qui a juré, m'a-t-on dit, de mettre le feu à mon château ou de le piller.

— Vous n'avez rien à craindre... cette nuit, du moins, » dit le musicien, tout en remettant sa claymore dans le fourreau.

Au même instant on entendit justement, sous les fenêtres, un coup de sifflet...

« Écoutez, dit lord Braco, je jurerais cependant que c'est là un signal qui ne présage rien de bon ! »

Le sifflet retentit encore.

« Rassurez-vous, milord, » dit le musicien, qui, au lieu de retirer la claymore du fourreau, comme on pouvait s'y attendre, acheva de l'y plonger; puis ouvrant une boite, il y prit un violon; et après un prélude comme pour l'accorder : « Vous allez voir, dit-il en souriant, que ce faible archet a plus de vertu pour faire cesser les coups de sifflet que cette lourde claymore. »

Lord Braco et le précepteur, qui suivaient des yeux les gestes du musicien, s'étaient approchés de la fenêtre, et avaient vu à travers les premières ombres du soir cinq à six hommes à mine suspecte qui allaient et venaient d'un air inquiet, à quelques pas des murailles... Un troisième coup de sifflet ne permit plus de douter que ce ne fût un signal qu'on entendait; mais ce fut le dernier. Dès que le musicien eut joué le motif d'une ballade, les hommes qui rôdaient autour du château s'éloignèrent

Lord Braco, fixant alors un regard scrutateur sur le musicien montagnard, lui dit : « Vous avez là un violon précieux, ou, peut-être, est-ce à l'air que vous venez de jouer qu'il faut attribuer la vertu d'écarter les personnes suspectes? ... Et pensez-vous que vous aurez besoin d'y avoir recours encore cette nuit?

— Vous pouvez dormir tranquille, milord, vous et tous vos gens.

— Je vous suis très-obligé; car je n'attends que demain matin un bataillon de fusiliers anglais partis hier d'Édimbourg. Aurai-je le plaisir de vous remercier avant votre départ?

— Je serai demain aux ordres de milord, s'il veut bien me permettre de passer le reste de la soirée avec mon frère.

— Comment donc! restez avec lui aussi long-temps qu'il vous plaira; je vais vous faire monter à souper, si vous ne préférez descendre dans la salle à manger... »

Ces paroles furent prononcées par milord avec une politesse calme, et sur le ton de conversation d'un homme du monde qui obéit plutôt à une habitude de courtoisie qu'à un sentiment affectueux; seulement il ajouta avec un peu plus d'emphase : « *Vous êtes l'hôte du château de Culbirnie!*

— Jusqu'à l'arrivée des fusiliers anglais, Milord?

— Jusqu'à leur arrivée, et après leur départ, si vous prolongez votre séjour ici : bref, vous êtes libre, monsieur le musicien: je ne vous demande que de recevoir mes adieux et quelques mots d'avis en échange de votre air de violon.

— Je remercie d'avance Votre Grâce.

— Trop heureux si je puis vous obliger; jusque-là, bonsoir, messieurs. » Et lord Braco partit avec un sang-froid désespérant.

Quand il fut hors de la portée de la voix; le musicien, impassible lui-même, se mit à rire en voyant la stupéfaction du précepteur.

« M'expliquerez-vous cette scène? dit enfin celui-ci.

— Rien de plus simple, mon frère : j'ai commencé par vous parler de vous avant de vous parler de moi; je ne suis encore à vos yeux qu'un pauvre musicien faisant métier de son violon, comme vous de votre latin, et que vous mépriseriez si je n'étais le fils de mon père, parce que, placé tout juste au-dessus d'un valet, vous regardez un ménétrier comme fort au-dessous d'un pédagogue. Telle a été aussi la première pensée de milord en entrant; mais, plus sagace que vous, il a eu bientôt deviné mon double caractère; le ménétrier s'est effacé en moi devant le Chef; lord Braco Duff, comte de Duff, a salué avec plus

d'égards son ennemi James Macpherson, surnommé Samson Faa, duc de la petite Égypte.

— Vous seriez le chef de la bande d'Égyptiens ?

— Depuis un an, et chef respecté, je vous assure.

— Mais vous pouvez être arrêté, jeté en prison, jugé, condamné...

— Et pendu comme mon aïeul maternel, je le sais; que voulez-vous, mon frère? nous avons choisi deux chemins différens : vous êtes l'oiseau apprivoisé qui vit heureux en cage; je suis l'aigle qui aime à prendre ses ébats dans l'air au risque d'être atteint par le plomb du chasseur.

— Mais avec votre force et votre courage, votre amour du péril pour le péril même, n'avez-vous pas conçu une ambition plus noble?

— Mon frère, cette force, ce courage, cette humeur aventureuse sont le fruit de mon éducation; nous sommes les enfans d'un même père, mais vous le fils de la fermière, moi le fils de l'Égyptienne; vous envoyé de bonne heure à l'école de paroisse et puis à l'université, moi errant de forêt en forêt, de montagne en montagne, n'approchant des habitations que comme le chat sauvage, pour y dérober ma nourriture. Je sais par cœur tous les sermons que vous

pourriez me faire; je suis resté un mois en prison, et j'y recevais les visites d'un saint prêtre catholique qui avait promis à quelques bonnes ames de me convertir : Je renonçai à Satan, à condition qu'il me prêterait une lime pour me rendre mon libre arbitre. Le lendemain, son converti était loin; mais je lui prouvai ma bonne volonté en allant de temps en temps à Aberdeen, *incognito*, pour lui demander la suite de ses prédications. Il est vrai que je serais moins exact, ou moins imprudent, si notre jolie cousine, la jeune servante du bailli Mac-Nicol son voisin ne se chargeait de m'héberger quand le bon prêtre est absent.

— N'avez-vous donc jamais rêvé la gloire des armes, l'espoir de parvenir à un commandement honorable sous les drapeaux de la patrie?

— J'y ai pensé quelquefois, quoiqu'il n'y ait plus de patrie pour nous, quoique les drapeaux de l'Écosse aient subi les couleurs et le blason de l'Angleterre : un jour j'étais assis au bord d'un chemin; un roulement de tambours, des fanfares de trompettes me firent tout à coup tressaillir; deux régimens anglais allaient relever les garnisons des forts Georges et Auguste; je pris plaisir à voir défiler devant moi fantassins

et cavaliers avec leurs capitaines en tête de chaque compagnie et de chaque escadron... lorsque le dernier écho du bruit de leur marche et de la musique guerrière mourut dans la vallée, il me sembla qu'il retentissait encore dans mon cœur. Je rêvai alors, comme vous dites, la *gloire des armes*, un *commandement honorable*, et le lendemain, je m'approchai d'Inverness... A quelques centaines de pas de la ville, un bataillon était sous les armes : on lui fit former le carré, le tambour battit aux champs ; on lut je ne sais quel papier, puis un peloton se détacha de la troupe avec un prisonnier que je n'avais pas remarqué encore : le prisonnier se mit à genoux, à trente pas du peloton, qui, à un signal, fit feu, et le prisonnier tomba... Je demandai quel avait été le crime de cet homme : « C'est, me dit-on, un pauvre montagnard qui a osé s'absenter trois jours sans permission pour aller embrasser sa mère mourante!... » C'était un déserteur. Je fis un singulier retour sur moi-même ; et, revenant sur mes pas sans entrer dans Inverness, je rejoignis mes chers bohémiens. Le chef, que j'ai remplacé depuis, me serra la main et me dit que comme on avait réservé ma part du butin de la veille, j'aurais à conquérir double part dans la prochaine expédition.

— Si je ne craignais de m'attirer encore une réflexion toute naturelle sur ma profession que vous n'estimez guère, mon frère, et que je ne garde que faute d'une meilleure, je vous dirais que nous jouons ici vous et moi les personnages de cette fable d'Ésope, le *Loup et le Chien* que nous avons apprise ensemble autrefois à l'école de Kingcuise.

— Comparaison de pédagogue en effet; mais qui est juste : vous portez le collier, mon frère.

— Je n'en gémis pas moins de la battue qui menace les loups comme vous, mon frère, et qu'on finira par détruire dans ce royaume, comme on a détruit ceux qui n'en voulaient qu'aux moutons. Vous avez entendu lord Braco vous annoncer pour demain l'arrivée des fusiliers anglais...

— Le loup sera parti pour son repaire avant la venue de ces braves chasseurs...

— Lorsque je ne voyais en vous qu'un musicien errant, je formais le projet de vous suivre; car j'ai depuis long-temps rêvé un pélerinage à travers nos montagnes et nos îles pour recueillir nos vieilles traditions... Je suis né poète comme vous musicien, mon frère.

— Avez-vous quelque idée de traduire nos ballades en vers latins, ou en vers anglais?

— Vous ne voyez en moi que le pédagogue; je suis resté Écossais au fond du cœur, mon frère, Écossais des montagnes !

— Et vous avez peur d'un Égyptien pour compagnon de voyage? je ne m'en plaindrai pas, je partirai seul; plus tard, si vous réalisez votre pélerinage de poète, n'oubliez pas qu'une fois la frontière de l'Invernesshire franchie, je ne suis plus un bandit, un voleur, mais un Chef qui peut vous protéger; ou, si vous aimez mieux, un musicien ami des bardes et des sennachies qui peut vous faire redire les exploits de nos pères, sur les lieux mêmes qui en furent témoins... »

Les deux frères soupèrent, et par choix couchèrent ensemble dans la même chambre : la nuit fut paisible, sans effraction de portes, sans incendie.

Le lendemain, le musicien montagnard alla prendre congé de lord Braco Duff.

« Je tiendrai ma promesse, lui dit celui-ci, jeune homme. Un air de violon vaut bien un bon avis; voici celui que je voulais vous donner. Mais d'abord, que je vous remercie d'avoir respecté l'hospitalité du château de Culbirnie. Je sais fort bien distinguer quelle différence il y a entre vous et un bandit (outlaw) ordinaire.

Vous avez, je le crois, toutes les vertus comme toute la vaillance de Barrisdale, de Rob Roy Mac Gregor, et de vos autres prédécesseurs. Eh bien! mon cher James Macpherson, ou, mon cher Samson Faa, permettez-moi de vous le dire : au jour où nous vivons, Barrisdale, Macgregor et autres héros fort estimables, peut-être, avant 1745, seraient perdus s'ils se laissaient surprendre dans mes domaines. Vous nous avez fait une visite fort aimable, fort romanesque; mais je vous préviens que, bon gré malgré, vous m'avez laissé votre signalement, et qu'en bon propriétaire des trois royaumes qui respecte les lois, je ne puis me dispenser de l'envoyer à toutes nos autorités civiles et militaires. Ainsi donc, n'y revenez plus ; ni votre violon dont vous jouez admirablement, je le dis avec plaisir, ni votre lourde claymore, que moi Écossais dégénéré je suspendrais comme une décoration dans ma galerie de curiosités historiques, ne pourraient, une autre fois, m'empêcher de vous livrer à ces messieurs en habits rouges dont le tambour retentit déjà dans la vallée. »

Le musicien montagnard reçut cet avis avec un sourire ironique.

« Ce que je dis, mon cher hôte, n'est pas risible du tout, continua lord Braco. Je ne suis

pas bohémien, moi, et cependant je veux vous faire une prédiction; sachez qu'avec les bonnes routes militaires, que nous devons au général Wade, et pour l'entretien desquelles le parlement a voté de nouveaux fonds, bohémiens, Égyptiens, bandits et vagabonds de toute espèce seront en bien petit nombre avant quelques années. Que je reçoive ma commission de Lord-lieutenant de ces comtés, et je vous déclare que la police y sera bien faite. Ayez la complaisance d'annoncer à vos compagnons que ma promotion sera dans la gazette ces jours-ci. Quant à vous, qui êtes un garçon d'esprit, et que votre père, s'il eût vécu, aurait destiné à un meilleur métier, croyez-moi, il en est temps encore : avec une taille comme la vôtre, vous seriez un excellent *mangeur de bœuf* dans la garde de notre bien-aimé souverain; ou même, puisque vous êtes artiste, voulez-vous que je vous recommande au directeur du théâtre d'Édimbourg? je suis un de ses souscripteurs assidus : vous pourrez devenir un très-bon violon, et qui sait même, un chef d'orchestre?...

— Votre Grâce aime à plaisanter, répondit Macpherson : j'entends la plaisanterie ; je lui suis donc très-obligé; mais je la prie de réserver toutes ses faveurs pour mon frère le précepteur

qui a trop de poésie dans la tête pour porter long-temps la livrée : quant à moi, tout en ne me dissimulant pas que le jeu devient de plus en plus chanceux, je remplirai ma destinée jusqu'à la fin. Je vous quitte, milord, avec mes deux *archets*, l'un pour faire danser nos jeunes Montagnardes; l'autre, pour les habits-rouges qui, de mon vivant, se hasarderaient à pénétrer jusque dans le Badenoch. »

Là se terminèrent les adieux du bandit musicien et du seigneur écossais homme de cour.

§ IV. Correspondance administrative, officielle et confidentielle.

LORD DRACO DUFF, LORD LIEUTENANT DES COMTÉS D'ABERDEEN, FORFAR, BANF, KINCARDINE ET MORAY, A JOHN MAC-NICOL, UN DES QUATRE BAILLIS DE LA VILLE D'ABERDEEN :

« Mon cher bailli, je ne pouvais mieux m'adresser qu'à vous, homme d'esprit et magistrat lettré : vous avez trouvé tout d'abord ce qu'il me fallait; je vous remercie du nouveau précepteur que vous avez bien voulu me recommander pour mon jeune fils : voici quinze jours qu'il est entré en fonctions, et je m'en félicite, car l'enfant commençait à s'habituer à ses longues vacances depuis trois mois que M. J. Mac-

pherson nous avait quittés pour aller parcourir les îles et les highlands d'où il prétend revenir avec une Iliade, ou tout au moins une Odyssée dans chaque poche. M. Mac-Caius, son successeur, a des idées moins poétiques, mais il n'en est que plus propre à démontrer la grammaire.

» Je n'ai qu'à approuver, mon cher bailli, tout ce que vous m'écrivez relativement à la dernière assemblée municipale. Vous avez admirablement parlé : il eût fallu être un bien mauvais citoyen pour trouver la moindre objection à un pareil discours. Mais vous n'êtes pas homme à en rester là. Après les paroles les actes. Maintenez dans toute sa rigueur le statut du roi Jacques VI contre le vagabondage. Je pense comme vous qu'un éclatant exemple est de temps en temps indispensable pour empêcher certaines lois de tomber en désuétude. Je crois pouvoir dès aujourd'hui vous mettre sur la voie pour appréhender enfin le fameux Égyptien qui a si souvent dépisté votre police et déjoué votre active surveillance. Je joins à ma lettre un rapport qui, s'il est exact, vous prouvera que Samson Faa, autrement dit James Macpherson, vous a rendu plus d'une visite à vous-même, sans que vous vous en soyez douté. Je vous en-

voie son signalement; mais vous avez mieux que tout cela, s'il est vrai, d'après le rapport, que vous ayez chez vous une filleule des montagnes qui aime assez la danse pour être la maîtresse de notre musicien. Vous me manderez, je vous prie, ce que ce singulier rapport a de vrai ou de probable.

» Croyez-moi, mon cher bailli, etc.

RÉPONSE.

LE BAILLI MAC NICOL A LORD BRACO DUFF :

Milord,

« J'ai compris toute la courtoisie de vos reproches indirects, et, un peu honteux, j'ai retardé ma réponse de quelques jours parce qu'il était urgent de reconquérir votre confiance par des actes, et non plus seulement par des paroles. Il y allait de mon honneur. Ma lettre ne sera pas courte, c'est tout une histoire. J'espère cependant que la conclusion vous rendra indulgent pour les détails et les longueurs.

Nous avions un Samson à saisir; milord, le Ciel nous a envoyé une Dalilah. De toutes les témérités de notre bandit, j'avoue que la plus

excusable eût été celle de courtiser la servante d'un bailli, si le bailli s'était contenté de trouver cela plaisant. J'ai dû prendre la chose au sérieux. Votre rapport n'était que trop fidèle; mais je l'ai reçu à propos et à temps. Le jour où m'est arrivée votre lettre, toute notre ville était justement occupée d'une grande cérémonie musicale pour le lendemain : le concert annuel des amateurs d'Aberdeen [1]; mais cette fois un attrait de plus s'attachait à cette fête : Il signor Fugandini, célèbre violon italien, devait s'y faire entendre et nous étonner, disait l'affiche, par des prodiges inouïs en Écosse. Jeanie vint me demander la permission d'y assister... Une idée subite éclaira mon imagination : Je crois que le dépit d'être joué depuis si long-temps par notre drôle m'avait donné la langue dorée et toute la ruse du serpent qui trompa Ève. Une pauvre ingénue comme Jeanie pouvait-elle ne pas se laisser prendre au piége que je tendis à sa vanité? « Tu veux aller à cette fête, Jeanie, lui dis-je, très-volontiers, ma filleule. Tu me diras si en effet ce signor Fugandini est un violon si

[1] La Société d'amateurs dont parle le bailli n'existe plus; mais on parlait de la rétablir à mon passage à Aberdeen. A l'époque de cette correspondance la Société entretenait à ses frais Oliveri, Pinto et autres violons étrangers.

extraordinaire. Quant à moi, pour l'honneur d'Aberdeen, je n'irais au concert que si je savais qu'un de nos musiciens osât entrer en lice avec l'étranger, et lui prouver que nous n'avons pas seulement des cornemuses pour toute musique.

— Certes, monsieur le bailli, me répondit Jeanie, ce ne serait pas si difficile, peut-être.

— J'ai entendu dire, il me semble, que dans le canton où tu es née, il y avait un montagnard d'un talent fort remarquable sur le violon...

— Vous voulez parler de James Macpherson, dit Jeanie en rougissant un peu.

— Oui, répondis-je, comme sans intention, c'est bien son nom, quoiqu'il en ait un autre, car ce jeune fou, assure-t-on, s'est mis à la tête d'un clan d'Égyptiens. Ma foi! la justice des basses terres, qui n'est pas la même que la justice des montagnes, a bien quelques peccadilles à reprocher à ce jeune homme; eh bien, par saint André! s'il pouvait humilier la forfanterie de ce signor Fugandini, non-seulement nous fermerions les yeux sur le passé, mais encore je crois que je lui ferais décerner une médaille d'or par notre bonne ville. Mais il n'est peut-être pas de force à lutter contre un artiste italien...

— Je parierais, pour James, quant à moi, sans avoir entendu l'autre, dit ma filleule.

— Tu crois, Jeanie?.. Mais réfléchis donc que James, comme tu l'appelles, n'est qu'un pauvre musicien montagnard...

— Monsieur le bailli, répliqua Jeanie, si j'étais sûre qu'il ne lui serait rien fait pour venir demain avec son violon à ce grand concert...

— Tu sais donc où il est?...

— Moi! dit Jeanie en hésitant, mon Dieu non; mais un kadie[1] de notre clan m'a dit hier... l'avoir rencontré aux environs d'Aberdeen, et il ne serait pas impossible que je pusse lui faire savoir vos intentions avant demain.

—Vraiment, tu me charmes, Jeanie, et dans cet espoir je veux bien aller avec toi à la fête musicale, ajoutai-je. Mais n'ébruitons pas ceci, ma fille, car tu comprends que mes collègues ne doivent rien savoir.

Le lendemain, c'était hier, Votre Grâce pense bien que Jeanie et moi nous ne fûmes pas rendus des derniers à la salle des concerts. A l'air de joie maligne qui brillait dans les yeux de ma naïve filleule, je vis bien que la petite n'avait pas attaqué en vain la vanité de son amoureux. Je ne vous décrirai pas l'étourdissante

[1] Commissionnaire : on appelle ainsi les montagnards qui font ce métier dans les villes d'Écosse.

symphonie de nos joueurs de cornemuse, je sais que Votre Grâce n'est pas très-favorable à cet instrument par trop montagnard. J'étais moi-même trop curieux de voir si le signor Fugandini jouirait paisiblement de son triomphe pour les écouter avec toute l'attention convenable. Enfin le signor se présente, son instrument à la main, et salue l'assemblée avec toutes les courbettes des baladins de son pays. Il se pose sur l'estrade et se met à préluder négligemment. Déjà les applaudissemens lui prouvent qu'il y a, dans notre bonne ville, d'enthousiastes appréciateurs du talent. Soudain son archet s'échauffe... le voilà en verve; il joue un concerto avec succès, puis une sonate, puis quelques variations. Les bravos ébranlent les voûtes de la salle : nos bourgeois de s'écrier qu'on n'a jamais rien entendu de si étonnant : le signor est proclamé la huitième merveille du monde! Cependant, quoique amateur comme vous savez, milord, et un des premiers fondateurs de notre société de concerts, la contagion de l'enthousiasme ne m'avait pas atteint; j'étais tout entier à mes fonctions de magistrat, et je cherchais des yeux l'Apollon écossais qui devait venir nous venger de ce Marsyas. Enfin, le directeur de la fête se présente et demande à

parler au public : « *Ladies and gentlemen*, mesdames et messieurs, le succès du signor Fugandini, dit-il, a piqué d'honneur un humble musicien écossais qui désire la faveur de se faire entendre. S'il paraît trop inférieur à l'illustre étranger, il subira seul la honte de son audace. Si on veut bien lui trouver quelque mérite, il en fera honneur à la muse de la musique calédonienne. » Tel était le compliment; notre directeur les tourne assez bien depuis qu'il se les fait composer d'avance par son cousin le professeur. A ces mots l'émulation nationale se réveille dans la salle, et quand l'artiste inconnu se montre, on l'encourage par des huzzas unanimes. Le signor Fugandini s'écarte et fait place à ce rival audacieux avec un certain air de déférence; car un sourire ironique qui commençait à pincer ses lèvres fut supprimé, lorsqu'il vit que le nouveau venu était homme à venger la musique nationale par la force de son bras, sinon par l'adresse de ses doigts à manier un archet. Le signalement était minutieusement exact, milord : Je reconnus le géant, et tandis qu'il préludait, je donnai mes ordres au Constable. Mais déjà le silence a succédé aux applaudissemens, et le rival du signor Fugandini a salué tous les auditeurs sans oublier le signor

italien, comme pour lui demander modestement pardon d'oser se faire entendre après un si grand maître. Silence... la chanterelle a frémi sous le crin caressant... le début est simple, naïf, gracieux, puis le son grandit, s'étend, remplit la salle. Ah! milord, quel coup d'archet! Si vous aviez vu pâlir le signor italien; si vous aviez vu le plaisir, la surprise, l'admiration, animer tous les visages; puis, dans l'intervalle de deux airs, si vous aviez entendu les battemens de mains, les trépignemens, les cris de bravo... comme moi vous auriez un moment regretté de savoir quel était ce champion de la musique écossaise; oui, je l'avoue, magistrat indigne, je déplorais les ordres que je venais de donner; je faisais des vœux pour que le constable fût comme moi resté dans la salle au lieu d'aller chercher les agens de la police; mais enfin M. Mac-Takerobber, qui avait échappé à l'influence magique, rentre juste au moment où l'on parlait déjà de porter notre musicien en triomphe. Sans respect pour tant de talent et de gloire, il marche à l'estrade, et coupant en deux la note la plus mélodieuse, le barbare! il frappe l'artiste sur l'épaule avec son bâton d'ébène : « James Macpherson, *alias* Samson Faa, lui dit-il, au nom du roi, je vous arrête... » Mi-

lord, j'étais si ému, si troublé, réveillé ainsi tout à coup de mon songe musical pour redevenir magistrat, que je ne saurais vous décrire la scène de confusion qui suivit ce coup de théâtre. On en parlera long-temps à Aberdeen. Tout ce que j'ajouterai, c'est que James Macpherson, plus étonné, plus ému, plus troublé que personne, vous le croirez sans peine, n'opposa pas la plus légère résistance, et, sans mot dire, suivit le constable à la prison, escorté par toute l'assemblée, qui ne pouvait comprendre le mot de cette énigme. Ce matin encore, quelques bonnes ames vous diraient que c'est le diable lui-même que nous avons arrêté, un diable papiste amené de Rome par il signor Fugandini, ce musicien de l'Antéchrist.

Mais diable ou non, milord, nous le tenons enfin, ce déterminé bandit, et nous lui apprendrons à débaucher les filleules que les baillis d'Aberdeen font venir des montagnes pour les servir. Je vous dirai en passant que la pauvre Jeanie, effrayée de ce dénoûment, a pris la fuite, de peur sans doute d'être enfermée comme complice de son Égyptien. Nous saurons bien la retrouver si nous avons besoin de son témoignage au tribunal.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Je n'ai pas voulu fermer ma lettre avant d'avoir rendu au prisonnier la première des visites que je lui devais; il était dans une situation qui m'a attristé malgré moi. J'ai été frappé d'abord de la vue de son violon, de cet instrument si harmonieux la veille, muet aujourd'hui et repoussé en quelque sorte comme un traître, auquel son maître tournait le dos. Cette idée avait passé certainement par la tête de Macpherson; il accusait quelqu'un dans son esprit; car en m'entendant, il a levé les yeux, et, sans autre transition : « De grâce, monsieur le bailli, m'a-t-il dit, daignez me tirer d'une incertitude qui me torture, depuis hier, bien plus que la perte de ma liberté : j'ai été vendu à votre police; mais Jeanie a été trompée elle-même, n'est-ce pas? il serait trop dur d'avoir à la croire coupable d'une pareille noirceur. »

Je ne pouvais m'empêcher de lui dire comment Jeanie était innocente à son égard, la pauvre fille!

« Ah! dit-il, je vous remercie... voilà donc le seul coupable, » ajouta-t-il en regardant son violon avec le soupir d'un homme déjà consolé à demi. « J'ai voulu briller en public, et ma vanité d'artiste a reçu sa récompense.

— En vérité, Macpherson, lui ai-je dit, votre

talent a failli désarmer la justice : je vous assure que moi-même, si je n'avais donné l'ordre de vous arrêter avant de vous entendre, je ne l'eusse pas donné après.

— Vous me flattez, a-t-il répondu sans trop dissimuler que le compliment lui faisait plaisir.

— Non, vraiment, Macpherson, vous avez produit un effet prodigieux : l'enthousiasme était au comble, et c'était plaisir de voir le musicien italien déconcerté ; oui, vous avez fait triompher la musique nationale.

— Et me voilà en prison malgré tout, » a-t-il répliqué.

Ma foi! milord, vous allez penser que je suis plus zélé pour la musique que pour ma charge ; mais il m'a échappé de dire à notre prisonnier, que s'il voulait renoncer à sa vie nomade, s'y engager par serment... je m'emploierais pour obtenir la clémence de Sa Majesté. Il n'a pas répondu directement à cette proposition ; mais elle a achevé de le réconcilier avec son instrument, que, par un remords de conscience, il est allé tout à coup retirer du coin où il l'avait relégué avec humeur, et qu'il a enfermé dans sa boîte. Si je ne me suis pas trop avancé, daignez m'autoriser à convertir ce jeune homme, au nom de son propre talent : que n'avez-vous

été témoin de ce concert! je le répète à Votre Grâce : l'effet en a été prodigieux, et puis il m'en coûte un peu d'avoir fait moi-même de la police subalterne avec tant de succès : je me reproche d'avoir trompé cette pauvre Jeanie : une de mes tantes était une Macpherson, et le vieux proverbe parle toujours dans les cœurs écossais : *le sang des proches n'est pas de l'eau.* J'ose donc implorer la générosité de Votre Seigneurie, tout en me disant aveuglément soumis à vos ordres et aux devoirs de ma charge.

SECONDE LETTRE DE LORD BRACO A M. LE BAILLI MAC-NICOL.

Mon cher bailli, vous avez bien mérité de l'Écosse et de la paix publique : je vous en fais mon compliment. Mais vous êtes surtout un héroïque ennemi et un digne amateur de la musique nationale. Je vous autoriserais donc, en tant que je pourrais m'engager dans cette promesse délicate, à dire au bandit musicien que je joindrais mes sollicitations aux vôtres, s'il consentait à ne pas abuser de sa liberté. Mais souvenez-vous qu'en fait d'amnistie, on ne peut faire grâce qu'aux contumaces, et nous tenons notre homme. D'ailleurs, apprenez que c'est un pécheur endurci. Ce ne serait pas la première

fois qu'on lui aurait proposé de préférer son talent à sa vie vagabonde. Rappelez-lui ce qui lui fut prédit il y a deux ans dans mon propre château; car je puis vous dire à présent que le drôle m'avait rendu aussi des visites comme aux baillis d'Aberdeen, des visites un peu moins romanesques, il est vrai. Le premier précepteur de mon fils était le frère de notre Samson Faa, ou tout au moins son cousin. Je lui offris de le recommander au directeur du théâtre d'Édimbourg : il serait inutile de réitérer l'offre. Hâtez donc la procédure ; — nous perdrons un bon violon ; mais, mon cher bailli, les voleurs perdront un chef fort dangereux pour nous. Je vous écris celle-ci confidentiellement : ce serait de trop mauvais exemple de parler ainsi musique dans notre correspondance officielle. LORD BRACO DUFF.

RÉPONSE A LA PRÉCEDENTE.

MILORD,

Nous avons trop vite chanté victoire : notre prisonnier n'est plus entre nos mains. Il me reste à raconter tout ce qui s'est passé, afin que Votre Seigneurie juge s'il y a de la faute de notre police.

Nous avons eu contre nous presque tout un clan de montagnards. Je n'ai su que de-

puis comment cette innocente et crédule Jeanie, que je croyais en fuite, avait été la trompette de cette espèce d'invasion. La pauvre fille, s'accusant du malheur de J. Macpherson, était allée parcourir la forêt de Badenoch et tous les cantons voisins, racontant ce qu'elle appelait la perfidie des baillis d'Aberdeen, et traitant de lâche quiconque n'irait pas délivrer son amant. Ses larmes, ses lamentations, ses menaces même, ont produit, à ce qu'il paraît, l'effet de l'antique *croix de feu*, et une troupe de plus de cent montagnards du clan Macpherson ou de la bande égyptienne, s'est trouvée réunie hier matin avant le jour aux portes d'Aberdeen sous la conduite de Donald Macpherson, frère de notre prisonnier et de l'Égyptien Peter Brown, son lieutenant, qui se sont distribué les rôles.

C'était hier jour de marché : mon agent vint m'avertir qu'on remarquait sur la place, et autour de la prison, un mouvement inaccoutumé : des hommes inconnus s'y entretenaient de Samson Faa et affectaient de le plaindre en le proclamant le plus loyal et le plus humain des *outlaws*. Celui-ci racontait comment il avait toujours entretenu une sage et sévère discipline parmi ses Égyptiens; celui-là, comment il don-

nait d'une main aux pauvres ce qu'il prenait de l'autre aux riches. Plusieurs montagnards élevaient surtout la voix et cherchaient à ameuter le peuple. Peu à peu la foule avait grossi du côté de la Tolbooth, et, quoique tous ces gens se contentassent de parler sans agir, je me préparais à faire lire l'acte contre les attroupemens, lorsque je vis entrer dans mon cabinet, M. Footbeef, le boucher, qui me dit qu'on forçait la porte de la prison. Comprenant de quel secours un homme tel que M. Footbeeff, l'Hercule de sa corporation, pouvait être à l'autorité, je lui promis une récompense de cinquante livres sterling, s'il pouvait empêcher l'évasion du prisonnier. Footbeef courut aussitôt à la géole. Il trouva la porte à bas : Peter Brown s'était précipité dans la cour, et pendant qu'il allait de cachot en cachot, appelant à grands cris son capitaine, Donald Macpherson montait la garde sa claymore à la main. Il n'y avait que Footbeef capable de lutter contre un homme aussi robuste que Donald, qui ne le cède lui-même qu'à son frère. Notre vaillant boucher s'élança sur lui, et par le brusque mouvement de son attaque le renversa. Mais Donald se releva furieux, et les deux géans se saisirent corps à corps. L'issue de la lutte était encore incertaine, lorsque Footbeef,

apercevant son chien au bas de la plate-forme, se mit à le siffler et à l'appeler à son secours. L'animal (c'est un dogue terrible) se fit jour à travers la foule, et en trois bonds fut sur la plate-forme; mais dans l'intervalle, avec une singulière présence d'esprit, Donald avait ramassé adroitement son plaid, qui était à ses pieds, et il en enveloppa à demi son adversaire. Le chien, trompé dans son instinct, adressa son premier coup de dents à l'homme du manteau, qu'il mordit cruellement à la cuisse, et qu'il fit tomber. Cependant, Peter Brown avait eu le temps de délivrer le prisonnier; et, pendant que Footbeef se débattait contre son dogue, ils se mirent à fuir tous les trois favorisés par la foule qui frappait des mains. Je venais d'ordonner qu'on tendît des toiles d'une boutique à l'autre dans la rue de Gallowgate; mais Donald, qui ouvrait la marche, les fendait avec son épée. Des chevaux attendaient à la porte du Nord, gardés par des bohémiens; Donald, son frère, et Peter Brown montèrent en selle, et ils étaient déjà loin avant que l'on pût songer à les poursuivre. Quant aux agens ordinaires de la police, tous ceux qu'on reconnaissait aux approches de la prison étaient entourés de cinq à six inconnus qui, sous un prétexte ou un autre, leur

barraient le chemin. Aucun n'a pu porter secours à Footbeef et à son dogue.

Voilà, milord, l'exacte relation d'un événement qui nous remplit de confusion. On parlait de régaler ce soir les baillis d'une aubade de violons ; mais pour prévenir cette insolence, nous avons fait déclarer à tous les ménétriers que nous les ferions expulser de la ville, si le moindre son factieux sortait de leurs instrumens. J'attends les ordres et les instructions de Votre Seigneurie...

§ V. Deux Revenans d'Écosse.

Le proverbe qui dit qu'il y a de l'honneur parmi les voleurs, n'exclut pas malheureusement de cette société les crimes, les vices et toutes les faiblesses de notre humanité. Il y a, hélas! parmi les voleurs, comme partout, des ambitieux, des envieux, des ingrats, des faux frères, des traîtres, etc., etc. Dieu me garde d'en conclure que le proverbe cité n'est qu'un mensonge : je crois à l'honneur des voleurs comme à celui des diverses classes en faveur desquelles existait jadis dans notre ordre politique certaine loi de tendance tombée en désuétude.

Autre remarque : c'est bien plutôt en raison des services que vous rendez que des services qui vous sont rendus qu'ordinairement vous vous attachez à un homme; mais il y a encore des exceptions à cette règle d'observation morale. Ainsi, par exemple, il est de mauvaises natures qui ne placent jamais un service qu'à intérêt usuraire : aurez-vous donc une bien tendre reconnaissance pour l'homme, qui, parce qu'il vous aura prêté un billet de mille francs une fois, voudra vous forcer de lui en rendre cinq cents tous les quinze jours? au bout du trimestre, il vous sera bien permis d'arrêter vos comptes commercialement, et de vous croire dégagé sentimentalement. Que répondriez-vous de même à l'homme qui, sous prétexte qu'il aurait exposé sa vie pour vous, trouverait étonnant que vous ne voulussiez pas partager avec lui ce qui vous est plus cher que la vie, l'amour de votre femme, par exemple, si vous êtes marié?

De quelque manière que l'on décide ces questions, je ne les ai posées que pour expliquer comment il se fit qu'une année ou deux après que James Macpherson avait été délivré de la prison d'Aberdeen, grâces au dévouement de son frère Donald et de son lieutenant Pierre

Brown, il s'aperçut que celui-ci devenait tous les jours d'un caractère plus intraitable. C'était son contradicteur perpétuel, formant à lui seul l'*opposition* de la bande, opposition systématique, tour à tour railleuse et farouche, admettant tantôt des principes subversifs de toute discipline, tantôt invoquant mal à propos la lettre des lois, statuts et réglemens constitutifs du royaume de la petite Égypte. Il fut bientôt évident pour le chef que c'était un parti pris chez cet homme; soit qu'il s'exagérât sa propre importance, soit qu'il fût jaloux de l'autorité supérieure, soit orgueil, soit mécontentement secret, Peter Brown *refusait son concours* au gouvernement du chef, pour employer la phrase parlementaire. Après deux ans de patience et de demi-mesures, de remontrances amicales et de menaces sévères, James Macpherson avait résolu de faire un coup d'état de peur de compromettre définitivement le salut de la troupe, lorsque Peter Brown se conduisit de manière à hâter l'explosion d'un ressentiment trop long-temps contenu. Profitant de la triste cérémonie des funérailles d'un fermier qui laissait une jeune fille orpheline, Peter Brown s'avisa de dérober tout ce qu'il y avait d'or, d'argent et d'objets portatifs dans la ferme, puis

voyant venir quelqu'un, il avait mis le feu à la maison, et la pauvre orpheline se trouva réduite à la mendicité. C'était, il est vrai, la fille d'un fermier de lord Braco, mais un pareil acte, sans provocation, était inouï dans l'histoire des faits et gestes des bohémiens. Un cri général d'horreur s'éleva contre toute la bande : lord Braco, habile à profiter de ce moment de défaveur, mit à prix la tête de l'incendiaire et obtint qu'un détachement de la garnison d'Édimbourg serait dirigé sur le Badenoch. Le chef comprit qu'il ne pouvait justifier ses Égyptiens et reconquérir sa propre popularité parmi les classes inférieures qu'en désavouant le coupable. Le conseil fut assemblé, Peter Brown fut solennellement déclaré indigne du titre d'enfant de la petite Égypte, forcé de restituer le produit de son odieuse rapine, et condamné à aller se livrer lui-même aux magistrats. Pour la première fois, Peter Brown entendit, sans murmurer, la décision du chef; mais une heure après il avait disparu.

Au lieu d'exécuter à la lettre la sentence de ses frères, ce misérable se rendit au château de lord Braco : demandant avec audace une entrevue au lord lieutenant, il se représenta comme le bouc émissaire de Macpherson, la victime de

son hypocrisie et de son ingratitude : en incendiant la ferme de milord, il n'avait fait qu'exécuter ses ordres, et il se voyait sacrifié, au moment du péril : cette lâche récompense de son double dévouement lui avait ouvert les yeux : il implorait son pardon, mais il offrait en échange de guider les soldats du roi dans les divers asiles où Macpherson pourrait se cacher; il donnerait le secret de ses mots de passe, il ferait connaître ses déguisemens, il s'engageait enfin à le livrer mort ou vif à la justice. Lord Braco n'eut garde de refuser de pareilles offres : Peter Brown fut admis au rang des agens rétribués de la paix publique ; mais en administrateur habile, le lord lieutenant se promit de l'éprouver avant de l'investir d'une confiance illimitée. Peter Brown s'aperçut bientôt que, non-seulement toutes ses indications étaient contrôlées, mais encore qu'il avait lui-même à subir la surveillance personnelle d'un agent plus ancien que lui. Cet agent n'était autre que l'ex-boucher Footbeef, qui, par suite du rôle qu'il avait volontairement joué une première fois, se voyant l'objet de la défiance de tous les bourgeois d'Aberdeen, n'avait eu d'autre ressource que de changer d'état. Peter Brown se sentait humilié de ne marcher jamais qu'en la compagnie de ce redoutable colosse et

de son chien. Il croyait mériter qu'on eût plus de confiance en ses talens et son honneur; car il avait apporté dans la carrière administrative tout l'amour-propre de sa vie irrégulière. Mais il n'y avait plus moyen de reculer, ni d'aller à droite ou à gauche : il fallait marcher droit de bonne grâce, être satisfait ou faire semblant de l'être, chasser avec la meute après avoir dénoncé la piste, et s'y prendre adroitement pour prouver qu'on avait tort de ne pas lui laisser remplir seul les missions délicates dont tantôt Footbeef, tantôt un autre lui enlevait par moitié la gloire et le profit.

Au bout de quelques mois, les soldats anglais, guidés par les indications du nouvel agent, avaient balayé en tous sens du comté d'Inverness et saisi une partie des malheureux Égyptiens. La bande entière se dispersa devant une force supérieure, et le chef jugea prudent de changer sans cesse d'asile et de cachette, pour mettre en défaut la sagacité de Peter Brown, qui ne se lassait pas de le poursuivre.

Un jour, l'Égyptien converti vint dire au lord lieutenant qu'il était certain que James Macpherson habitait depuis huit jours le château de Glamis. Footbeef, son inévitable acolyte, était absent; mais à son grand dépit il ne fut pas en-

core chargé d'aller lui-même effectuer la capture. Un troisième agent reçut seul l'ordre de visiter le château et de s'emparer du proscrit. L'agent retourna triomphant avec l'homme suspect, qu'il avait arrêté au château désigné ; mais lorsqu'il introduisit le captif chez lord Braco pour le confronter avec Peter Brown, il se trouva qu'on avait pris un Macpherson pour un autre; c'était l'ancien précepteur du fils de Sa Seigneurie. Lord Braco ne put s'empêcher de sourire de la méprise, et n'en fit pas moins bon accueil au poète:

« Je suis aise de vous revoir, mon cher Dominie, lui dit-il : et d'où venez-vous donc? et que faisiez-vous dans le château du comte de Strathmore?

— Monseigneur, je reviens de Morven et j'en rapporte l'Homère de la vieille Calédonie; j'espère que l'Europe retentira bientôt des sons de la harpe d'Ossian.

— Vous avez découvert un Homère avec une harpe! je vous félicite, mon cher; imaginez-vous qu'on vous a pris pour un simple ménétrier avec son violon; mais l'un est plus difficile à trouver que l'autre, à ce que je vois, dans ce siècle de poésie.

— Milord, dit Pierre Brown, j'étais si sûr de

mon indication que j'oserai demander si on a bien visité tout le château.

— Oui, dit l'agent, la salle d'armes, le vestiaire, la galerie des tableaux, les chambres, les cabinets.

— Il ne fallait donc pas oublier la pièce sombre où le laird Barbu joue aux cartes avec le diable depuis trois cents ans; je suis sûr que vous y auriez trouvé notre homme pariant pour l'un des deux joueurs[1]. »

Macpherson le poëte se mit à sourire; lord

[1] « Le château de Glamis, depuis Macbeth, semble avoir d'âge en âge conservé la réputation d'un château enchanté. Lord Strathmore en était le possesseur héréditaire. Sa famille y reçut le duc de Cumberland qui y éprouva une contrariété dont il ne sut qui accuser. Il fut donc obligé de l'attribuer comme les autres à une intervention surnaturelle. Après avoir passé la nuit dans ce vieil édifice féodal, son escorte fut assez surprise le lendemain matin de ne plus trouver les sangles de ses chevaux, et perdit plus d'une demi-journée à réparer ce singulier larcin. Peut-être eut-on tort de négliger de faire une perquisition exacte jusque dans la salle du « LAIRD BARBU ». C'est une salle mystérieuse, habitée depuis cinq siècles par un comte de Glamis, qui, redoutable de son vivant à tous les barons comme aux simples vassaux du voisinage, jouait aux cartes avec des méchans comme lui, lorsqu'impatienté de perdre il s'écria : Je jouerai jusqu'à ce que je gagne, fût-ce jusqu'au jugement dernier. Tout à coup un démon vint se placer à la table de jeu pour y faire la partie du laird qui ne doit être interrompue que par la trompette de l'archange. Nul n'oserait pénétrer dans cette chambre noire d'où l'on entend quelquefois encore sortir d'horribles malédictions... »

(HISTOIRE DE CHARLES ÉDOUARD, nouv. éd. T. II, p. 209.)

Braco, en homme de bonne compagnie, le dédommagea en souscrivant pour vingt-cinq exemplaires à ses fragmens de poésies ossianiques qu'il avait mis déjà sous presse.

Quinze jours après cette *arrestation illégale*, Peter Brown vint révéler à milord que le proscrit était dans la tour de Spedlins.

« Oh oh! dit lord Braco, n'y a-t-il pas aussi un laird Barbu dans cette tour?

— Non, monseigneur; c'est un revenant de qualité inférieure, le spectre du meunier Porteous.

— Ah! j'en ai entendu parler; mais cette fois vous irez vous-même faire les perquisitions, avec Footbeef et son chien.

— Le chien pourra nous être utile, » dit Brown.

La tour de Spedlins avait en effet son revenant, depuis le règne de Charles II. Sir Alexandre Jardine d'Applegerth avait fait arrêter et enfermer dans son donjon de Spedlins un meunier nommé Porteous, prévenu d'avoir mis le feu à une meule de fourrage. Sir Alexandre, étant appelé à Édimbourg par une affaire pressante et imprévue, partit précipitamment. En entrant dans la ville par Westport, la vue des clefs que le garde de la porte avait à sa ceinture lui rappela qu'il avait lui-même dans sa poche la seule clef

du caveau où était son prisonnier. Le châtelain, en descendant à l'auberge, envoya aussitôt un courrier à la tour, avec la clef et l'ordre de délivrer Porteous; mais le courrier arriva trop tard : le captif oublié était mort de faim. On le trouva étendu sur une des marches de l'escalier du cachot, les dents enfoncées dans un de ses bras qu'il avait dévoré en partie. Dès ce moment, le spectre de Porteous hanta nuit et jour la tour de Spedlins, tantôt un étage, tantôt l'autre : il ne laissait de repos à aucun des habitans. Sir Alexandre appela à son secours tout le clergé des environs, et un vieux ministre parvint, par ses exorcismes, sinon à fixer Porteous dans son tombeau, du moins à le reléguer dans le caveau même où il avait expiré. On l'entend encore aujourd'hui crier quelquefois : « Je me meurs, délivrez-moi ! » et puis se débattre contre les barreaux de fer du cachot. Si quelqu'un s'avise d'introduire un rameau fraîchement coupé à travers la serrure, il le retire dépouillé de son écorce. L'espèce de talisman de l'exorciste fut une bible en caractères gothiques, scellée depuis dans une niche près de la porte du donjon.

Lorsque Peter Brown, Footbeef et son chien vinrent, sous quelque prétexte spécieux, de-

mander l'hospitalité à la tour de Spedlins, le descendant de sir Alexandre Jardine avait emporté le précieux volume à Édimbourg, parce qu'il était nécessaire de lui donner une nouvelle reliure. Aussi le bruit courait que le spectre Porteous avait franchi ses limites et recommençait ses caravanes dans toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier, n'ayant plus de demeure fixe, tantôt éteignant la lumière d'une servante, tantôt tirant l'oreille d'un valet pendant son sommeil. L'alarme avait gagné tout le voisinage : on invoquait à grands cris le retour du châtelain et de la bible.

La première personne que nos deux pélerins aperçurent en entrant dans l'avenue, leur parut confirmer tout d'abord l'exactitude de leurs renseignemens.

« Voilà une jeune fille qui me reconnaîtra tout déguisé que je suis, dit Peter Brown. C'est la maîtresse de Macpherson : il faudrait pourtant ne pas la perdre de vue, et ne pas trop l'effaroucher. » C'était Jeanie, qui, depuis qu'elle avait quitté le service de son parrain, le bailli d'Aberdeen, était devenue fille de ferme à la tour de Spedlins.

« Elle me reconnaîtra comme vous, dit Footbeef, car elle m'a souvent vu à mon étal, et

chez M. Mac-Nicol. Comment faire pour tromper sa défiance?

— Heureusement, maître Footbeef, que si notre homme est près d'ici, comme j'ai tout lieu de le croire, Jeanie est intéressée à ne pas paraître trop inquiète. Il s'agit de l'approcher vous et moi. Je lui glisserai adroitement dans la poche ce gant qui a appartenu à Macpherson, après l'avoir fait flairer à votre chien : vous verrez que l'animal nous aura bientôt mis sur ses traces, si, comme vous le dites, il est de la race de ces limiers anglais qui serrèrent de si près les talons de Bruce fugitif.

— Oh! je réponds de mon chien. Ici, Wolf! attention au commandement. » Le chien flaira le gant.

Introduits dans la tour, les deux agens trouvèrent en effet la pauvre Jeanie très-empressée à leur faire bon accueil.

« Ne vous occupez pas tant de nous, ma fille, dit Footbeef; mais je vous recommande mon chien, qui n'a ni bu ni mangé depuis ce matin. » Jeanie fit fête au chien, et ne s'étonna point que Wolf, le farouche Wolf, devenu caressant pour elle, s'attachât à ses pas.

Les deux étrangers étaient à table, causant entre eux et remerciant Jeanie, qui leur versait

quelques gouttes de la rosée des montagnes, vulgairement appelée le whisky. Tout à coup Footbeef s'aperçoit que Wolf n'est pas là, et il s'écrie :

« Où est Wolf? vous l'aurez trop bien nourri, la belle; il dort quelque part sur sa digestion.

— Je crois, en effet, dit Jeanie, qu'il s'est couché sur l'escalier du donjon pour sommeiller au frais; j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de me suivre à la cave. » Footbeef siffle Wolf, appelle Wolf. Le chien répond en jappant, mais ne vient pas. On se lève, on va du côté des aboiemens : on trouve Wolf tapi sur le seuil d'une petite porte basse, dont son museau ne cesse de flairer le seuil de pierre. Il redouble ses aboiemens à la vue de son maître.

— Il y a là quelque chose d'extraordinaire, dit celui-ci.

— Ah! dit Jeanie un peu émue, c'est là qu'est le caveau du revenant.

— Je ne m'étonne plus, dit Footbeef, c'est un vrai gibier pour Wolf : l'occasion est belle de délivrer la tour de ce spectre révolté : ouvrez cette porte, vous verrez comme Wolf étranglera, une fois pour toutes, ce Porteous qui meurt de faim depuis deux siècles.

— Ouvrir cette porte? mais personne n'en a la clef.

— Eh bien! nous l'enfoncerons, dit Footbeef, en s'emparant d'un levier de fer qui se trouvait près de là.

— Arrêtez! s'écria Jeanie. » Mais déjà le premier coup était frappé, et Footbeef sourit parce qu'il reconnut que le bois vermoulu allait facilement céder au second.

« Attention, Wolf, dit-il au chien; allons, mon brave, sus au revenant et saisis-le à la gorge. » La porte tombe. Le chien intrépide s'élance dans les ténèbres.

« Allons, des flambeaux! dit Peter Brown, la chasse commence. » Jeanie, plus morte que vive, répétait en vain qu'on violait l'hospitalité de la tour de Spedlins, et que son maître absent obtiendrait réparation de cet attentat. On ne l'écoutait plus : pendant que Peter Brown était allé allumer une branche de sapin, Footbeef, tirant son coutelas, excitait Wolf de la voix. On distingua bientôt le bruit d'une lutte avec de nouveaux aboiemens, et, quand les deux satellites de lord Braco Duff pénétrèrent, une torche à la main, dans le caveau, ils y trouvèrent leur chien étouffé, mais ses dents et ses griffes encore implantées aux épaules et à la gorge d'un homme

que les efforts de cette victoire avaient trop affaibli pour qu'il songeât à résister. Ce n'était pas le spectre de Porteous; c'était James Macpherson ou Samson Faa, que ses deux ennemis garrottèrent : une escorte à leurs ordres se tenait sur la lisière des domaines du laird de Jardine : elle accourut à un signal convenu : le captif fut attaché sur un cheval et conduit pendant la nuit à la prison de Banff.

On ne manqua pas de dire, dans les environs de la tour de Spedlins, que si le laird n'avait pas emporté sa bible à Édimbourg, et rendu par-là au spectre de Porteous la liberté de s'échapper de son caveau, jamais ni Macpherson, ni Wolf, ni Peter Brown, ni Footbeef n'eussent osé y pénétrer. A son retour, le laird replaça dans la niche le livre relié, et le revenant rentra dans sa prison.

Aujourd'hui, la famille Jardine, ayant transféré sa résidence à Jardine-Hall, y a porté le livre-talisman, que l'on montre aux étrangers qui demandent à le voir. C'est un volume imprimé par Baxter, à la date de 1634, relié en veau rouge, imitant le maroquin.

§ VI. Et nos canimus surdis.

Banff est le chef-lieu ou la capitale (*ancien style*) d'un comté ; c'est un bourg royal avec tous les attributs de son antique indépendance, son hôtel-de-ville, sa prison, son église et quelques maisons gothiques, qui montrent avec fierté la date de leur fondation, gravée en relief sur leur façade. Mais à côté du vieux bourg royal, sur l'autre rive du confluent de la Deveron, grandit une ville plus jeune, qui menace d'absorber peu à peu tout le commerce de son aînée : c'est Macduff, qui communique à Banff par un pont. Il y a cinquante ans, Macduff n'était qu'un hameau ; mais déjà, graces aux avantages de son port, ce ne sont plus seulement de nombreuses barques de pêcheurs que Macduff lance à la mer ; Macduff a douze navires plus importans qui commercent avec Londres et la Baltique. Ses maisons modernes comptent quinze cents ames ; les vieilles maisons de Banff n'en ont plus que trois mille.

Macduff naquit, en quelque sorte, sous le regard protecteur des comtes de Fife. A l'époque de cette histoire, lord Braco Duff, ancêtre du comte actuel, faisait terminer le magnifique

château pour lequel il se proposait d'abandonner Culbirnie. Il surveillait lui-même la décoration de ce palais et la plantation de ce beau parc qui s'offrent à votre vue lorsque vous êtes au milieu du pont de la Deveron. Un jour qu'il activait les travaux, une jeune fille vint à lui d'un air suppliant et comme interdite à son approche. Un ouvrier, qui l'accompagnait, fut forcé de prendre la parole pour elle : « Milord, dit-il, cette jeune fille n'aborde qu'en tremblant Votre Seigneurie, dont elle craint d'avoir excité le ressentiment; c'est Jeanie Macpherson...

— Oh! reprit lord Braco, l'amie de notre fameux Égyptien? Elle est, ma foi, jolie. N'ayez pas peur, ma fille; que désirez-vous de moi?

— Milord, répondit enfin Jeanie après avoir bien hésité, j'ai souvent entendu dire au malheureux Macpherson que vous aviez témoigné l'envie de placer sa vieille claymore dans votre galerie, et je venais vous offrir cette arme, qui désormais serait, hélas! bien inutile en ses mains.

— La voilà, milord, — dit l'ouvrier, qui s'était fait l'écuyer de la fille des montagnes; — car un bras de femme aurait eu de la peine à porter jusqu'ici un fer déjà bien lourd à un bras d'homme.

— Je vous remercie, dit lord Braco, et j'accepte ; mais je connaîtrais bien mal les femmes si ce présent était tout-à-fait désintéressé. Avouez que vous avez quelque faveur à obtenir du lord-lieutenant de Sa Majesté le roi Georges.

— Milord, dit Jeanie, le geôlier de Banff prétend qu'il lui est expressément défendu de me laisser entrer dans la prison.

— Ah ! nous y voilà, répondit lord Braco. Oui, la défense est expresse, et il ne dépend plus de moi de la révoquer. Vous savez bien que c'est à vous principalement qu'on attribue l'évasion du prisonnier des prisons d'Aberdeen.

— Eh bien, milord, par pitié pour la solitude de l'infortuné, ne m'accorderez-vous pas au moins la faveur de lui faire parvenir son violon ?

— Son violon ? Je sais, dit lord Braco en souriant, que les bons baillis de Banff ont prétendu que c'était un instrument enchanté ; mais je serai moins sévère qu'eux. Je vous promets de leur écrire ce soir à ce sujet. Vous pourrez envoyer le violon, il sera reçu. Plût à Dieu que notre prisonnier eût toujours préféré son archet à cette lourde claymore. Il ne serait qu'un bon musicien, comme l'autre James Macpherson, un de vos cousins aussi, Jeanie, est aujourd'hui un illustre poète,

car il vient de publier un volume de vieilles poésies qui font du bruit dans le monde littéraire. Allez, ma pauvre enfant, allez, il serait inhumain de refuser quelques distractions à un homme qui, dans trois jours..... Mais, ma fille, faites-lui parvenir son violon, et ne vous plaignez pas trop si la justice a voulu vous épargner de pénibles adieux. Je vous sais gré de votre cadeau, et mon intendant ira vous en remercier de ma part. »

La claymore de James Macpherson est encore de nos jours un des objets curieux que le lord Fife actuel montre à ceux qui reçoivent l'hospitalité à Duff-House.

Le lendemain, le prisonnier, tenu au secret le plus rigoureux depuis son arrestation, éprouva un moment de joie lorsque le geôlier lui apporta son instrument favori. Dans la soirée, quand il fut seul, il voulut essayer si le violon était d'accord. — « Ah! dit-il, comme ce son est sourd! si j'étais superstitieux, je croirais à un mauvais augure; mais je vois ce que c'est; on aura glissé quelque chose à travers l'*f* de mon violon. » Il en fit sortir en effet un papier, sur lequel il lut ces mots: *Espoir et patience : on réunit vos amis ; si l'exécution est toujours pour jeudi à midi, nous serons en même temps que vous au*

lieu du supplice, et alors griffes contre griffes, comme disait Conan à Satan.

— Ah! mon violon, s'écria-t-il, tu es donc toujours mon bon génie!» et il se mit à jouer ses airs les plus mélodieux pour attirer le guichetier du côté de son cachot : « Par sainte Cécile! lui dit celui-ci quand il entra, il y a une demi-heure que je vous écoutais à la porte, et vous m'avez fait faire un souhait qui serait bien funeste à un fils des montagnes comme vous, qui tient sans doute moins à la vie qu'à la liberté.

— Qu'as-tu donc souhaité, mon ami?

— Qu'au lieu d'une sentence de mort, les juges vous eussent condamné à la prison perpétuelle.

— Grand merci. Est-ce toujours pour après-demain?

— Nous sommes à mardi.

— Je t'entends. A midi, sans doute?

— Plutôt avant qu'après. Jack Ketch est bien matinal... et, s'il faut vous le dire, je crois savoir qu'on a parlé de devancer l'heure.

— Ah! pensa Macpherson, la police aura été prévenue: le maudit Brown est capable de pousser l'aiguille de l'horloge. »

Il compta maintes fois les heures du mardi au jeudi; mais plus souvent il eut recours à son archet pour charmer l'ennui de ces deux jours.

Enfin, le jeudi, onze heures sonnaient à peine quand le bruit des verrous se fit entendre, et Jack Ketch fut introduit.

« Allons! se dit Macpherson, voyons si l'homme du gibet est aussi sensible à la musique que le porte-clefs : je le défie d'interrompre la symphonie que je vais commencer, quoiqu'elle soit un peu longue. Gagnons du temps. »

Il appuya son violon sur son épaule, et joua un air si doux et si plaintif que le geôlier ne put retenir ses larmes; mais au bout de cinq minutes, le bourreau, croisant ses bras avec un maintien dédaigneux, cria au prisonnier :

« Aurons-nous bientôt fini ? Je croyais venir ici chercher un brave, n'est-ce donc qu'un pantin? Allons, marchons. » Ces paroles firent tomber l'archet de la main de Macpherson : il rougit, et sentit son cœur bondir de colère; c'était l'orgueil de l'artiste qui se révoltait et qui, même dans ce moment solennel, étouffait en lui tout autre sentiment. « Ah! dit-il, l'approche de la mort aurait-elle privé mes doigts de leur souplesse, ou cet homme a-t-il un cœur de pierre ? — Hélas! dit le guichetier, qui s'avança alors, vous êtes toujours vous-même, mais vos juges se sont défiés de la magie de votre violon;

le bourreau qu'ils vous envoient est sourd.

— Je lui pardonne, dit alors Macpherson qui sourit de sa susceptibilité; mon honneur est sauvé. Mais je n'obtiendrai pas peut-être une demi-heure de sursis : marchons ; » et, changeant de gamme, il joua l'espèce de complainte héroï-comique qu'il avait composée autrefois pour sa mort, et dont Robert Burns a un peu embelli les paroles. Il improvisa jusqu'au lieu du supplice de nouvelles variations sur cet air, riant de voir rire le bourreau, dont vous comprendrez la gaieté si, lorsqu'un artiste prend son violon, que ce soit Paganini ou un ménétrier de village, vous pouvez vous fermer les oreilles et n'avoir plus que le grotesque spectacle de sa pantomime muette devant les yeux.

La foule était nombreuse ; au pied du gibet Macpherson joua une dernière fois son pibroc ou chant de guerre ; puis, élevant la voix :

«Ai-je ici, demanda-t-il, un ami qui se chargerait de remettre ce ruban à une jeune fille des montagnes nommé Jeanie, et ce violon à mon frère Donald?» Personne ne répondit. «Les misérables! dit-il alors, ils m'ont donné un sourd pour bourreau et des lâches pour témoins de ma mort ! — Ce gage d'amour, je l'emporterai avec moi.» Et il avala le ruban. «Toi, mon pauvre violon, tu

ne seras pas l'héritage d'un sourd, » et il brisa le violon sur son genou.

Le bourreau le regarda avec un nouveau ricanement : « Voyons, dit-il, si ma potence est d'un bois plus solide que cette machine à boyaux de chats; voyons comment ce grand pantin dansera sans violon. »

Ces mots atroces, insulte de la brute adressée à l'artiste, furent les derniers que Macpherson entendit.

La foule commençait à se disperser lorsqu'un nuage de poussière tourbillonna sur la route du nord; une troupe de cavaliers arriva au pied du gibet; l'un d'eux avait une femme en croupe : c'étaient les amis de Macpherson, c'était Donald son frère, c'était Jeanie. Hélas! il était trop tard. Ils ne purent qu'enlever un cadavre et les fragmens du violon. Un détachement d'agens de police voulut inquiéter cette espèce de convoi dans sa marche; mais les montagnards avaient des armes. Ils firent une décharge qui balaya la route. Une balle mortelle atteignit Peter Brown, dont la haine n'était pas satisfaite par le supplice de son ancien chef.

Macpherson périt vengé, au moins en partie, par le sang de ce misérable. Mais si ce fut une consolation pour son ombre, ce n'en fut pas une

pour Jeanie, qui ne survécut guère à la mort de l'Égyptien montagnard.

Les Adieux de Macpherson.

Je dois avouer que c'est aux dépens de la chronologie que les deux Macpherson se trouvent frères dans cette histoire : aussi, j'ai laissé un peu de côté celui des deux qui appartient à la biographie pour raconter plus au long les aventures de l'autre, qui n'est qu'un personnage de tradition. Ma première idée avait été de chercher un cadre où j'eusse amené une suite de ballades écossaises ; mais je me suis laissé aller à l'intérêt romanesque des aventures de Macpherson l'Égyptien.

J'ai trouvé les élémens de l'histoire de ce bandit-artiste dans une note qui suit ou précède les deux complaintes populaires publiées sous son nom : les *Adieux de Macpherson*, dont Burns a refondu les paroles, et la *Déclamation de Macpherson*. Cette note dit que James Macpherson était le fils d'une Égyptienne et d'un gentilhomme montagnard qui s'enflamma pour elle dans *la demi-ivresse d'un festin de noces* : sa force était herculéenne et son talent sur le violon merveilleux : son évasion d'Aberdeen, l'anecdote du boucher et de son chien, la dernière scène de son supplice, tout cela est indiqué dans la note ; mais j'ai dû amplifier et broder tout cela, j'ai dû in-

venter quelque chose de plus pour faire un drame complet. Quant à la claymore de Macpherson, elle est encore à Duff-House en la possession de lord Fife, descendant de lord Braco, à qui je fus recommandé lors de mon premier voyage en Écosse par M. Duvicquet. Voici la traduction littérale des *adieux de Macpherson* sur l'air populaire appelé *Macpherson's rant.*

— Adieu, prisons noires et fortes, demeure du malheureux! les momens de Macpherson seront courts sous ce gibet.

« Il marcha au supplice si fièrement, si gaiement, si joyeusement, qu'il joua cet air et se mit à danser sous la potence. »

— Oh! qu'est-ce que la mort, si ce n'est un dernier souffle? Sur maintes plaines sanglantes je l'ai bravée en face, et ici je la méprise encore.

Otez ces liens à mes mains, apportez-moi ma claymore, et il n'est aucun homme en Écosse dont je n'accepte le défi au premier mot.

J'ai vécu d'agitations et de combats, je meurs par trahison; ce qui me déchire le cœur, c'est de mourir sans être vengé.

Mais adieu, lumière, adieu, soleil, et tout ce que tu éclaires sous le ciel. Que la lâche honte souille le nom du misérable qui n'ose pas mourir.

« Il marcha au supplice si fièrement, si gaiement, si joyeusement, qu'il joua cet air et se mit à danser sous la potence. »

Dans l'autre complainte déclamatoire, Macpherson s'accuse et se vante à la manière des héros de toutes les complaintes de pendus, en maudissant lord Braco Duff son ennemi et Peter Brown son complice: c'est ce qui m'a autorisé à faire de celui-ci le traître de mon *mélo-conte.*

Je serais injuste envers Macpherson-Ossian, le poète favori de Napoléon, si je ne lui donnais pas un

petit coin dans cette note biographique et littéraire. C'était le fils d'un fermier du clan de son nom, qui prétend faire remonter son origine aux Catti de la Germanie. Il pouvait très-légitimement se dire le cousin du chef, mais pas davantage. A l'école de Kingcusie, le jeune Macpherson amusait ses camarades par son talent précoce comme poète, mais dans le style bouffon. Il se distingua également au *collége-Marischal* de l'université d'Aberdeen. De l'université il alla diriger une petite école à Ruthven, où il publia son premier ouvrage original, *le Montagnard*. De maître d'école il devint précepteur dans la famille de M. Graham Balgowan. Ce fut en 1760 que parurent ses fragmens de poésies antiques, *traduits* de la langue erse ou gaëlique, qui mirent en émoi tout le monde des antiquaires et des littérateurs. La controverse ne nuisit pas à la vente du *Pseudo-Ossian*. Macpherson en retira plus de douze mille livres sterling (trois cent mille francs). Macpherson augmenta encore sa fortune en allant à Pensacola comme secrétaire du gouverneur. A son retour d'Amérique en 1766, il reprit ses travaux littéraires, et, entre autres, il eut le malheur de traduire Homère en 1773. La même année éclata sa grande querelle avec Johnson; après quelques publications historiques et quelques pamphlets sur la politique du temps, il fut l'agent du nabab d'Arcot, obtint un siége au parlement, et mourut fort riche en 1796, dans sa terre de Belville, près d'Inverness.

LE COMTE DE RANTZAU,

HISTOIRE PLUS VÉRITABLE QU'UNE AUTRE,

OU BERTRAND EST RATON.

PREMIÈRE PARTIE.

§ I. Une Danseuse en Danemarck.

—

Les commentateurs les plus favorables à Shakspeare, ceux-là même qui disent qu'il a « épuisé des mondes et en a créé de nouveaux, » n'ont pu le justifier d'avoir mis un port de mer en Bohème. Le *vieux Will* (cette appellation familière vous donne un air d'intimité avec le poète; quand vous dites le *vieux Will*, vous pouvez impunément connaître l'anglais sans jamais l'avoir appris; il est bien prouvé que vous savez par cœur les trente-six pièces authentiques de Shakspeare et les sept ou huit autres qu'on lui attribue; personne ne s'étonne que vous citiez le texte même d'*Othello* et de *Macbeth;* à vous permis d'en coudre cinq à six lambeaux sous forme d'épigraphes à vos chapitres), le vieux Will donc négligeait quelquefois les règles du costume et l'exactitude géographique ! Il prenait une chronique, une histoire, une tradition, un conte populaire,

comme il les trouvait; puis, se fiant pour le reste à son imagination, il faisait son drame sans étude, sans soucieuse pensée d'artiste, sans se douter surtout qu'un jour il aurait des commentateurs pour relever ses fautes, et des Aristotes allemands pour analyser et justifier son système à la plus grande gloire de l'art.

Aujourd'hui, malgré notre culte pour l'ignorance de Shakspeare, car nous avons aussi nos Schlegels en France, nous tenons à étendre sur nos moindres bagatelles un petit vernis d'érudition. Nous aimons trop surtout la *couleur locale*, pour nous permettre une bévue en géographie dans nos contes, dans nos légendes, dans nos vaudevilles. Nous sommes même sous ce rapport de grands voyageurs! A nos descriptions passionnées de l'Écosse, de l'Italie, ou de l'Espagne, on voit qu'avant de mettre notre héros en scène dans ces divers pays, nous avons bu avec lui du whisky à Édimbourg, mangé du macaroni à Naples, et fumé des cigaritos à Madrid. J'ai donc hésité long-temps à entreprendre cette nouvelle, parce que la scène se passe en Danemarck, et que ma conscience me disait que je devais commencer par aller faire un tour à Copenhague. Certes, je ne demandais pas mieux: j'ai toujours eu l'humeur assez errante; mais,

forcé de me passer de ce voyage si nécessaire, je me tiendrai prudemment en dehors de toute description dans ce que j'inventerai, si j'invente, et je copierai scrupuleusement mes auteurs danois dès que je rentrerai dans le chemin banal de l'historique.

Par bonheur ma première scène se passe chez une danseuse, en 1772; et l'on sait que le théâtre danois, personnel et matériel, était alors une imitation parfaite du théâtre de Paris. Or, grâces à nos auteurs de *Correspondances secrètes* et de *Mémoires inédits,* les documens ne nous manquent pas sur le théâtre de cette époque. C'est donc par discrétion que je me prive de vous décrire le boudoir où la chronique de Copenhague (que je traduirai du danois sans le savoir, pour me conformer à l'érudition moderne) nous dit que Sophie Livernet tenait sa cour plénière le lundi 15 mars 1772.

Sophie Livernet était la plus jolie danseuse de l'Opéra de Copenhague, la Taglioni du Nord. Ai-je besoin d'ajouter qu'elle ne manquait pas de courtisans? d'autant plus qu'avec une coquetterie bien pardonnable à une déesse de dix-huit ans, ni trop fière ni trop facile, elle n'était pas fâchée que les jeunes fats comme les vieux roués de l'aristocratie et de la finance vinssent

tour à tour lui garantir la fidélité de son miroir, qui, chaque matin, offrait à son admiration personnelle une taille gracieuse sans être grande; une figure d'un ovale parfait; la physionomie d'une beauté italienne plutôt que septentrionale; un teint d'une transparence céleste, et si vermeil qu'elle seule au théâtre ne mettait jamais de rouge; des yeux couleur de jais; une bouche fine; des lèvres roses; des dents blanches et égales; des cheveux châtain foncé; des épaules et un cou de satin dont les contours étaient d'un fini parfait et d'une délicatesse exquise. A ces détails précis on comprend que je transcris mot à mot un portrait historique. Cependant, je remarque que mon auteur ne fait pas mention des pieds... et sans trop me hasarder, en parlant de la première danseuse de l'Opéra de Copenhague, j'ajouterai de mon chef, pour être complet, que, plus reconnaissante que le cerf de la fable, Sophie n'oubliait pas d'admirer encore et de laisser admirer à ses courtisans ses jolis petits pieds, les plus jolis, les plus mignons et les plus souples qu'on eût jamais vus à Copenhague, des pieds dignes de la fameuse pantoufle des fées.

Telle était cette célèbre Sophie, dont on s'entretenait en ce temps-là en Danemarck autant que de la reine elle-même, et dont la reine, en la

voyant danser sur les planches de l'Opéra, enviait quelquefois les couronnes plus légères à porter que la sienne, couronnes de fleurs ou de faux diamans peut-être, mais qui ne lui défendaient pas, comme la couronne de Danemarck, d'aimer un de ses sujets, sous peine d'expier un moment d'erreur par une des plus affreuses catastrophes dont il soit parlé dans l'histoire. Cette reine était la malheureuse Mathilde, assise sur le trône entre le lâche Christian VII, son époux, et l'ambitieux Struenzée, son ministre favori.

Ce soir-là justement l'affiche du spectacle avait deux grands attraits pour le public. Les mots PAR ORDRE, ou le signe qui équivaut à ces mots-là sur les affiches danoises, laissaient deviner que Sa Majesté et son ministre honoreraient la représentation de leur présence. Au-dessous, une autre ligne saillante annonçait que mademoiselle SOPHIE remplirait le principal rôle dans le ballet.

La salle était déjà envahie par la foule, et Sophie, qui habitait un hôtel près du théâtre, avait terminé dans son boudoir ce que Pope, dans son ingénieux badinage de LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE, appelle les « rites mystérieux de la toilette. » Le coiffeur de la cour, Ernestus,

lui enlevait sa dernière papillote, et si, comme Bélinde, Sophie avait un sylphe protecteur de ses atours, cet invisible garde-du-corps devait se féliciter par anticipation du succès qui attendait sa souveraine parée avec tant de goût. Telle était aussi la pensée des heureux mortels admis par privilége dans le sanctuaire de la jeune danseuse, et cette pensée, exprimée tout haut en je ne sais combien de formules ou de variantes, faisait sourire celle qui s'entendait volontiers comparer à tout ce que la mythologie païenne a légué de types divins aux artistes et aux poètes... On était classique en ce temps à Copenhague, car on l'était encore à Paris.

« Vraiment, dit le comte Kœnig, après je ne sais combien de ces banalités élogieuses qu'il crut résumer toutes par une phrase de courtisan, — je suis impatient de voir comment la reine vous trouvera, belle Sophie : je gage que Sa Majesté daignera elle-même donner le signal des applaudissemens, et alors quel tonnerre de bravos accueillera votre fameux pas !

— Vous qui serez dans la loge royale, dit le riche baron Feldberg, banquier ennobli et qui avait un intérêt direct dans son observation, vous nous ferez connaître demain, monsieur le

comte, comment Sa Majesté aura trouvé les nouveaux pendans d'oreilles de Sophie.

— Prenez garde, dit le comte de Rantzau, prenez garde, baron, ces pendans d'oreilles pourraient bien faire penser à vous pour un emprunt. »

Comme le trésor de l'état ne jouissait pas d'un très-grand crédit en ce moment, la remarque malicieuse du comte de Rantzau troubla un peu la vaniteuse gloriole du banquier.

Mais ce fut principalement sur le joli visage de Sophie que cette dernière partie de la conversation entre les trois interlocuteurs produisit une altération soudaine. Un regard attentif y eût observé en effet les indices certains d'un mouvement de dépit, et tous les premiers symptômes de cette humeur dont le poète des caprices de Bélinde que je citais tout à l'heure a fait un gnome fâcheux et jaloux.

Que se passait-il donc dans le cœur ou dans la tête de cet enfant gâté de Terpsichore? — C'était un accès de susceptibilité orgueilleuse, un pénible retour sur elle-même après l'exaltation causée par une heure de flatterie enthousiaste : — enivrée par tant d'encens humé devant une glace, Sophie s'était laissée aller à prendre à la lettre toutes les hyperboles de ses adorateurs;

elle avait cru ingénument à sa divinité comme un poète dramatique croit à son génie le lendemain d'une répétition générale, ou lorsqu'il lit l'article du compère qui le proclame le continuateur de Corneille; mais tout à coup une simple phrase prononcée sans intention venait de faire redescendre la déesse de cette sphère céleste; une simple phrase, changeant tout son or de théâtre en oripeau, la précipitait, humble mortelle, artiste salariée, pauvre danseuse dépendante du gentilhomme de la chambre, aux pieds d'une reine dont le suffrage ou le blâme pouvait bien plus que son talent augmenter ou diminuer pour elle les faveurs de la mode.

« En effet, se disait Sophie en écoutant le comte de Kœnig, ce n'est pas tout d'avoir inventé cette parure qui me sied à ravir, d'être dans un de mes jours de beauté, de pouvoir me croire plus légère que jamais, de me sentir des ailes au lieu d'escarpins... il faudra encore que la reine ou son ministre soit disposé à me trouver comme je suis; il faudra que Sa Majesté daigne être amusée; et si Sa Majesté ne veut pas se montrer contente, il sera juste que le public m'accueille froidement;... ou si le public lui-même voulait me bouder, qui l'en empêcherait? n'est-il pas

mon seigneur et maître? ne suis-je pas l'esclave de ses menus plaisirs?... Ces beaux messieurs qui semblent m'adorer, *moi*, et qui n'adorent que ma vogue, comme ils me traiteraient lestement le lendemain d'une disgrâce! Mais il me plaît à moi d'avoir, la première, des caprices, pour aller au-devant de ceux qui peuvent demain, aujourd'hui peut-être, renverser mon trône et mes autels. Je ne veux plus être aimée comme danseuse, mais comme femme. Ah! j'obéis... alors que je semble régner; eh bien! je me révolterai, et cela dès ce soir. Que le ballet se passe de moi, ou que la reine et le public se passent du ballet : j'ai une entorse ou la migraine. »

Tout ce monologue, dont je puis bien garantir le sens, n'est que l'expression écrite et forcément paraphrasée d'une pensée rapide qui traversa la tête de Sophie, ou plutôt d'une pensée qui s'y fixa et y devint une « pensée immuable, » pour exprimer le plus noblement, le plus royalement possible ce qui pourrait s'appeler entêtement chez toute autre femme qu'une princesse de théâtre.

« Eh bien!... mais que faites-vous, belle Sophie? s'écria tout à coup le baron Feldberg, en s'apercevant que d'une main impatiente elle dé-

truisait tout l'échafaudage de la plus élégante coiffure qu'eût exécutée l'artiste de l'Opéra. — Eh mon Dieu! vous voilà toute decoiffée! Où trouver Ernestus maintenant? et voyez quelle heure il est. Vous avez tout juste le temps de vous rendre aux coulisses.

— La voiture de madame est prête, vint dire en ce moment un laquais habitué à l'exactitude de sa maîtresse.

— Non, non, Ulrick, répondit Sophie; dites au cocher de dételer, et vous, allez prévenir le régisseur qu'il me sera impossible de danser ce soir.

— Ciel! y pensez-vous, Sophie? dit le baron. Mais qui voulez-vous qui vous remplace dans ce rôle créé par vous, et que, par une convention expresse de votre engagement, aucune de ces demoiselles n'a le droit de danser, même en votre absence?

— Allez, Ulrick; le régisseur changera le spectacle.

— Mais, Sophie, songez donc que l'on va demander à ce pauvre garçon ce qui vous est arrivé; songez que la reine est peut-être déjà dans sa loge; songez que l'on dira (il y a des gens intéressés à le dire, vous le savez, Sophie) que vous manquez à la fois à la reine et au public!

—Mademoiselle, je ne puis pas dissimuler non plus mon inquiétude, dit le comte de Rantzau. Seriez-vous malade?...

—Je vous remercie, Monsieur le comte, répondit Sophie; le premier vous daignez vous inquiéter de ma santé avant de vous inquiéter des plaisirs du public et de la cour. Oui, puisqu'il faut une raison au régisseur, allez, Ulrick, vous direz que je souffre... En un mot, qu'il s'arrange.»

Ulrick sortit.

« Mais, ma chère Sophie, répliqua le baron interdit, on va vous envoyer le docteur, et jamais vous n'avez eu l'air moins malade.

— Eh bien! qu'il vienne; peut-être, Monsieur, qu'il sera plus complaisant que vous, et voudra bien me croire malade sur parole.

—Bon pour ce soir; mais tout se sait, Sophie; et lorsqu'il vous plaira de vous porter mieux, si le parterre s'avisait de contester le certificat du docteur...

—Est-ce bien vous, Monsieur, qui osez me menacer des sifflets de la canaille? je ne les entendrais pas deux fois de suite, je vous le déclare, et ma démission ne se ferait pas attendre...

— Quoi! vous perdriez votre état, mademoiselle?

— Si je conserve mes amis, qu'importe, Monsieur? » Et dans l'accent de ces mots, Sophie trahit tout le dépit qui la dévorait.

En ce moment, le régisseur lui-même, accompagné du médecin de l'Opéra, entrait tout alarmé : « Ah! Madame, s'écria-t-il, à moins d'une impossibilité insurmontable, je vous en conjure, décidez-vous à paraître : vous ne pouvez vous imaginer quelle tempête j'ai soulevée dans la salle en annonçant qu'une *indisposition subite* nous obligeait à changer le spectacle; .... et la reine, qui, aussitôt, a quitté sa loge..... il fallait voir avec quel air d'humeur elle s'est tournée vers moi! C'est un événement inouï dans l'histoire du théâtre. Votre présence seule peut apaiser le tumulte avant que la police ou le gouvernement intervienne.

— Vous voyez, Sophie, dit le baron, chacun s'en effraie tout d'abord comme moi; vous vous compromettez à la fois avec deux puissances, le parterre et la cour... »

On comprend sans peine que le riche baron de Feldberg croyait être directement solidaire de tout ce que faisait Sophie. N'ayant jamais été dupe dans ses relations commerciales, et ne voulant pas l'être davantage dans l'espèce d'as-

sociation qui existait entre lui et la danseuse, le banquier-baron se persuadait que les dépenses qu'il faisait pour elle étaient une manière de placement et sur la beauté à la mode et sur la gloire de l'art. Sa vanité d'homme riche s'exagérait un peu les bénéfices qui lui en revenaient en considération mondaine. Comme l'homme au carrosse dans la fameuse épigramme des *Femmes savantes* :

Ne dis pas qu'il est amarante ;
Dis plus tôt qu'il est de ma rente,

le baron se disait tout bas, quand il voyait applaudir la danseuse : « C'est *ma* danseuse qu'on applaudit, » ou quand on vantait sa toilette : « C'est la toilette de *ma* danseuse, » ainsi de suite, en donnant le plus d'extension possible au pronom possessif MA. Par la conséquence naturelle de son titre de propriété sans contrat écrit, qu'il n'avait pu faire insérer aux *Petites-Affiches* de Copenhague, mais qu'il avait rendu aussi public et aussi notoire que possible, il se regardait comme passible des dommages-intérêts que Sophie pouvait encourir par sa faute, de l'amende d'abord envers l'administration de l'Opéra, et puis des conséquences plus sérieuses qui pouvaient en résulter pour elle dans une si grave circonstance. So-

phie l'avait bien deviné : il s'inquiétait pour la *danseuse* et non pour *Sophie*; c'était sur son état, et non sur elle qu'il plaçait tant de capitaux à fonds perdus. Enfin, le baron était un politique très craintif; il avait à conserver une immense fortune, il ne lui convenait nullement de se brouiller avec les puissances. A une époque où les innovations libérales, mais intempestives, de Struenzée soulevaient tant de mécontentement et d'oppositions diverses, le baron s'imposait le plus profond silence sur toutes les mesures du gouvernement; qui sait même si ses dépenses en faveur d'une illustration de l'Opéra n'avaient pas encore été un calcul de capitaliste prudent, qui n'était pas fâché de faire dire qu'un homme qui s'occupait tant de la danse ne pouvait s'occuper de la politique. Or, c'était un soir où la reine et le ministre honoraient le spectacle de leur présence, que *sa* danseuse, *à lui*, baron de Feldberg, au lieu de contribuer aux distractions de Sa Majesté et de son favori, s'avisait, par une lubie inexplicable, de causer dans la salle un tumulte irrespectueux! Pour comprendre toute l'anxiété du pauvre baron, pour mesurer toute l'étendue du scandale, il faut encore se reporter à la date de 1772. Aujourd'hui notre révolution a passé son niveau sur la tête des

rois légitimes (et heureux ceux que cette révolution n'a pas traités comme Tarquin traita les pavots trop élevés de son parterre) ; aujourd'hui les rois de théâtre étant légalement électeurs et, je crois, éligibles, les mots *par ordre* semblent une moquerie sur l'affiche de nos théâtres : aujourd'hui le ROI vient à l'Opéra... ce n'est qu'un *bourgeois* de plus; la REINE... personne ne se découvre; on continue de siffler ou d'applaudir sans y faire attention. Supposez dans notre république qu'une danseuse fasse manquer un *spectacle demandé* par notre Président ou notre Présidente couronnés, la danseuse réglera ce petit compte avec son indulgent directeur, ou sera tout au plus traduite au tribunal de commerce. Il n'y a plus de Fort-l'Évêque pour les comédiens, plus de Madelonnettes pour les actrices rebelles. En attendant l'émancipation générale de la femme, nous tenons du moins l'émancipation complète des actrices. Mais à Copenhague, comme à Paris, en 1772, ces messieurs et ces dames appartenaient corps et ame à M. le lieutenant de police, qui ne plaisantait pas sur leurs moindres peccadilles. Je vous prie donc, lecteur, de plaindre le baron de Feldberg, et de ne pas rire non plus du désespoir du régisseur de l'Opéra de Copenhague, lorsque Sophie dé-

clara une dernière fois qu'elle ne danserait pas ce soir, et qu'elle était définitivement *indisposée*.

A mesure que cette scène se prolongeait, les nerfs irritables de Sophie, commençaient à lui donner raison, et ce fut avec une certaine assurance que, pour se délivrer d'une supplication importune, ou se rappelant que le médecin du théâtre était là, silencieux, et attendant, en docteur discret quoique officiel, que l'on s'adressât à lui, la danseuse lui tendit dramatiquement le bras avec un geste significatif, et dit :

« Puisqu'on m'amène le docteur, qu'il ne soit pas venu pour rien ; je répète que je suis malade, et je veux être saignée ! »

Le docteur, en homme de précaution, était accouru avec ses armes : il déposa sa trousse sur un guéridon, et après avoir saisi la jolie main qu'on lui tendait, il entra dans ses fonctions en interrogeant l'artère avec toute l'attention dont il était capable. C'était un jeune médecin, mais la perruque et la gravité faisaient encore partie de la tenue doctorale en l'an de grâce 1772. Si quelque artiste daignait trouver dans cette scène un sujet de vignette, je m'oppose, en ma qualité d'auteur, à un anachronisme qui priverait mon confrère le docteur danois de sa gravité et de sa perruque,

sous prétexte que nous sommes dans un boudoir.

Il paraît que le cas était embarrassant, sinon dangereux; car le docteur ne cessait de fixer tour à tour les yeux sur la pendule et sur sa malade; puis, sans vouloir se prononcer encore, quand il eut compté et recompté les pulsations de l'artère, n'ayant peut-être pas dans l'*étiologie* du pouls la confiance exclusive des médecins chinois, ou désirant s'assurer avant d'agir sur cette *indication*, s'il n'y avait pas quelque *contre-indication* dont il était prudent de s'informer, et ne voyant personne à qui il pût s'adresser plus naturellement qu'au baron de Feldberg, il prit le baron à part. Une sorte de consultation à voix basse s'établit entre eux, et la seule phrase que put entendre le comte de Rantzau, placé le plus près de l'embrasure de croisée où s'entretenaient les deux consultans, fut celle-ci :

« Puisque vous croyez qu'une légère émission sanguine peut être sans inconvénient, docteur, et qu'elle veut absolument être saignée, pourquoi ne la saigneriez-vous pas? il n'y aurait rien à répondre à cette preuve d'indisposition. »

Je ne sais ce que le docteur allait faire en se rapprochant de Sophie, lorsque le comte de

Rantzau le devança, et saisissant à son tour le bras de la belle capricieuse, posa, lui aussi, un doigt interrogateur sur la veine radiale.

« Il paraît, dit le docteur en le voyant ainsi s'emparer de son rôle, que monsieur le comte connaît aussi la médecine ?

— Très-peu, répondit le comte de Rantzau en quittant le bras de Sophie, et frappant, soit machinalement soit à dessein, sur la garde de son épée; mais, monsieur le docteur, par malheur je connais davantage les médecins, » ajouta-t-il, pensant peut-être à Struenzée, jadis sa créature, à Struenzée qu'il accusait volontiers de la plus noire ingratitude depuis qu'il était ministre.

Le docteur, un peu étourdi d'abord de cette provocation indirecte, se rassura bientôt, parce que probablement le comte s'était trop pressé de le mal juger.

« Monsieur le comte, répliqua-t-il, je comprends très-bien que vous ayez le droit de contrôler les médecins qui se mêlent de politique; mais permettez-moi de vous dire que ceux qui ne prétendent gouverner que leurs malades sont hors de votre juridiction.

— Je suis bien aise de vous voir dans ces principes-là, monsieur, dit le comte, trop irritable pour ne pas exprimer toute sa pensée; je vous

laisse avec mademoiselle; mais souvenez-vous que si vous tirez mal à propos une seule goutte du sang qui vient de battre régulièrement sous mes doigts, vous auriez besoin de manier aussi bien l'épée que la lancette pour m'empêcher de tirer quelques onces du vôtre : maintenant, saignez mademoiselle, et faites votre rapport comme vous voudrez. Adieu.

— Monsieur le comte, reprit le médecin avant que Rantzau fût tout-à-fait sorti, c'est beaucoup d'honneur que vous me feriez ; car on sait que vos coups d'épée sont plus nombreux que mes coups de lancette. »

A cette querelle imprévue, Sophie s'aperçut un peu tard de toute la gravité d'un caprice de danseuse. Mais après avoir supplié le docteur de ne pas en vouloir au comte d'un malentendu dont elle faisait son affaire, elle alla au-devant de toute autre explication relativement à elle-même, et déclara que, quels que fussent ses propres torts en cette circonstance, elle dispensait ses amis de l'excuser avant qu'elle eût fait connaître le lendemain sa dernière résolution. Puis, sans admettre aucune exception, elle déclara que provisoirement elle désirait rester seule.

§ II.

Le lendemain, le comte de Rantzau était dans son palais de Copenhague; à demi renversé sur un divan, et se livrait à la distraction la plus douce pour lui, à la seule où ce politique si actif, cet homme de plaisir si mobile, trouvât non pas l'oubli de l'inquiète ambition et des volages amours qui partageaient sa vie, mais une espèce de quiétude relative où tout ce qui l'avait occupé et charmé tour à tour, lui apparaissait à travers le prisme d'une rêverie nonchalante : — le comte de Rantzau fumait sa pipe. Ce n'était peut-être pas alors une distraction aussi fashionable qu'elle l'est devenue de nos jours. Aussi le comte ne fumait pas comme nos dandys pour obéir à une mode : c'était pour goûter une volupté toute sensuelle, qu'il avait perfectionnée d'ailleurs par une étude profonde faite en Russie lors de son ambassade auprès de Paul Ier, dans la société de son collègue l'ambassadeur de la Sublime-Porte. La pièce particulière où il se tenait pour savourer à loisir le doux parfum de la Nicotiane, annonçait sa destination par les trophées qui ornaient les murs et les lambris. Comme chez mon ami le baron Taylor, on pouvait y admirer la collec-

tion complète de tous les instrumens inventés par l'industrie humaine à l'usage des fumeurs, depuis le calumet des sauvages jusqu'à la pipe au bec d'ambre du sultan, depuis le houka de l'Indien jusqu'à ce court tuyau que nos soldats appellent un *brûle-gueule* dans leur énergique langage; mais le comte, après avoir essayé de tout, préférait assez constamment une pipe allemande en écume de mer, son amie inséparable, ainsi qu'il l'appelait, depuis trente ans. Il y avait déjà près d'une heure que le comte prolongeait sa distraction favorite. Au milieu du nuage odorant qui l'isolait du monde matériel, s'abandonnant à cette demi-ivresse bien connue des fumeurs, il n'apercevait plus les images de ses souvenirs ou de ses espérances que sous une forme idéale. Aux chimères de l'ambition succédaient les songes plus rians de son humeur galante; après avoir vu défiler ses vassaux dévoués et les soldats dont il était l'idole, il lui semblait voir à leur tour passer mystérieusement une à une, ou par groupes gracieux comme des chœurs d'opéra, toutes les beautés qu'il avait adorées dans une vie de soixante ans; mais sans que leur nombre lui rappelât cet âge, car elles lui reprochaient toutes en souriant la dernière infidélité méditée par son éternelle

galanterie. Le comte, comme son contemporain le maréchal de Richelieu, se sentait encore aussi jeune qu'à vingt ans, lorsque son imagination évoqua la danseuse à la mode, cette jolie Sophie, dont il était depuis un mois un des courtisans assidus. La scène de la veille lui revint en mémoire : « Que sera devenu, se demandait-il, son inexplicable caprice? comme son petit air de dépit lui allait bien, et comme le baron a pris l'alarme? Le pauvre homme! être doublement compromis tout à coup vis-à-vis le public et vis-à-vis la cour! Voir ses finances et sa politique également en danger! mais l'espiègle elle-même a-t-elle bien choisi le moment de son incartade? Struenzée, qui traite si cavalièrement les chefs de la noblesse, pourrait bien ne pas ménager une princesse de théâtre...

Rantzau en était là de ses vagues réflexions, lorsqu'un laquais vint annoncer à M. le comte qu'une jeune fille demandait instamment à être introduite auprès de lui, et il ajouta qu'il avait cru devoir la prier d'attendre dans le salon.

« Tu as bien fait, Charles, je vais la trouver, » dit le comte, qui savait que M. Charles n'eût pas pris sur lui de dire que son maître était visible, si la jeune fille ne lui avait pas paru digne d'obtenir une si prompte audience.

Après les ablutions qu'un fumeur aussi galant que le comte ne néglige jamais de faire quand il quitte sa pipe pour aller recevoir une dame, Rantzau se rendit dans le salon et y trouva une jeune fille dans le costume qui caractérise, en Dannemarck comme en France, la classe dite des grisettes, classe que M. le comte, tout grand seigneur et même tout aristocrate passablement féodal qu'il était, ne dédaignait pas. Sous ce costume il eut d'ailleurs reconnu bientôt Sophie, Sophie la danseuse.

« Quoi ! c'est vous? pourquoi ce déguisement? s'écria-t-il; mais l'air triste de Sophie et une larme ou deux qu'elle essuya de ses jolis yeux, firent substituer à cette première question de joyeuse surprise, une question d'intérêt plus tendre :

« Mais qu'y a-t-il, ma chère amie? pourquoi ces larmes? Que vous est-il arrivé depuis hier?

— Monseigneur, répondit Sophie, depuis hier il est arrivé que ce déguisement n'en est plus un pour moi : depuis hier j'ai quitté le théâtre, depuis hier je suis redevenue la fille du tailleur Livernet.

— Quoi ! ce caprice se prolonge?...

— Ce n'est plus un caprice, » reprit Sophie, qui, après un moment d'hésitation, se sentait

la force d'exprimer toute sa pensée avec l'assurance d'une résolution arrêtée :

« Je vous sais l'ame assez haut placée, monseigneur, pour daigner comprendre les contradictions d'un caractère plus fier que vain, qui s'est révolté contre sa position sans avoir réfléchi à la difficulté de s'en créer une autre. Oui, monseigneur, hier encore j'étais orgueilleuse de mes talens d'actrice, orgueilleuse des hommages dont j'étais entourée, orgueilleuse de vous voir à mes pieds vous-même parmi tant d'autres; et aujourd'hui tout mon orgueil se réfugie dans la satisfaction d'avoir osé sacrifier tout cela au regret d'en avoir joui, au désir de redevenir libre. »

Il y avait dans ces paroles un ton d'éloquence sincère qui frappa le comte et l'empêcha de confondre l'exaltation de Sophie avec la rhétorique de l'héroïsme théâtral.

« C'est par un caprice peut-être que ma résolution a commencé, continua Sophie; mais plus d'une fois, croyez-le, avant ce caprice j'avais éprouvé au milieu de mes triomphes un mécontentement de moi-même qui m'y avait préparée. Dans mon inexpérience de jeune coquette, ingénue quoique coquette, je m'étais

trompée en regardant le théâtre comme un moyen glorieux d'échapper à la classe obscure où je suis née. Mais le théâtre a été pour moi ce qu'est pour d'autres un mariage avec un riche vieillard : — orgueil ou remords, peu importe enfin, puisque j'ai appris trop tard à m'estimer au-dessus de mon état de brillant esclavage; mais ce matin, méprisant le théâtre et l'homme qui a fait jusqu'ici de moi la poupée de sa vaniteuse opulence, mon premier sentiment a été un sentiment de vertu; j'ai quitté mon hôtel, monseigneur, non pour venir chercher un asile dans votre palais,... j'ai repris ce costume, non pour me déguiser, mais pour redevenir la pauvre Sophie, pour rentrer sous l'humble toit du tailleur Livernet. Hélas! on ne retourne pas si facilement sur ses pas dans le chemin où je me suis égarée. J'allais frapper à la porte de la maison paternelle, lorsque je me suis rappelé que ma famille elle-même, réconciliée avec mes lâches grandeurs par mes succès, et surtout par les dons que je lui avais faits jusqu'ici des débris de mon luxe, recevrait peut-être avec humeur une fille pauvre de plus parmi de nombreux enfans. Je me suis défiée de mes habitudes de femme oisive; puis, je me suis souvenue de ma dépendance comme comédienne du théâtre de

la cour; je me suis dit que l'autorité userait de ses droits pour me faire rentrer au théâtre ou me priver de ma liberté. Quand je me suis vue captive en imagination, j'ai douté de mon courage derrière les barreaux d'une prison : alors, sans lever le marteau de la porte, ne persistant que dans une moitié de ma détermination, je ne suis pas retournée au théâtre, je suis venue chercher dans votre palais une protection et un refuge. Peut-être rirez-vous de voir une danseuse prendre ainsi à la lettre vos déclarations de chevaleresque dévouement. Je mériterais ce dernier affront, et ne m'en plaindrais pas; cependant, monsieur le comte, quoi qu'il m'en puisse arriver, ce n'est pas un autre amant que je suis venue vous demander, sous prétexte que celui que je quitte n'était pas de mon choix : ce n'est pas au grand seigneur galant que je m'adresse en me rendant à lui sans conditions; non, c'est au noble et courageux descendant des preux de la vieille Allemagne qui, hier, eût exposé sa vie pour une actrice contre un homme obscur, et qui ne refusera pas aujourd'hui, je le crois, de défendre une pauvre fille contre des ennemis plus puissans. »

Les hommes du caractère et surtout de l'âge de Rantzau, sont plus facilement touchés qu'on

ne pense de se voir supposer des sentimens romanesques; soit que sa générosité naturelle n'eût pas été invoquée en vain dans un moment où d'ailleurs le comte faisait de l'opposition contre le pouvoir régnant sur tous les terrains où il le rencontrait, soit que Sophie lui fût réellement plus chère qu'il ne le pensait la veille en croyant n'éprouver qu'un des mille goûts passagers de ses errantes amours, — jamais elle ne lui avait paru plus belle, plus digne d'être adorée, que dans ce rôle si nouveau, si imprévu.

Il n'hésita pas.

« Sophie, dit-il, si je ne vous aimais pas depuis un mois je vous aimerais depuis un quart d'heure que je vous écoute. Vous m'avez bien jugé, je vous en remercie. Dès ce moment, vous êtes chez vous dans ce palais, vous y êtes sous ma protection, et cependant libre; je veux qu'on vous y obéisse et qu'on vous y respecte autant que moi, et même plus que moi, car je serai, quand vous le voudrez, le premier de vos serviteurs. J'ai fait bien des folies en ma vie, mais si celle-ci en est une encore, elle est plus digne du comte de Rantzau que celles qui l'ont précédée. »

DEUXIÈME PARTIE.

§ Les douceurs de l'exil.

Je devrais ici m'armer prudemment de preuves historiques avant d'enlever au comte de Rantzau ce nom proverbial de *Bertrand* qu'une spirituelle comédie lui a donné. Hélas! le pauvre comte eût porté plutôt celui de *Raton*, si, renonçant à son privilége incontestable, l'auteur dramatique avait voulu comme moi emprunter son dénoûment à l'histoire secrète des cours du Nord.

Trop irascible en effet, trop ardent, trop fier pour être un habile diplomate, le comte de Rantzau, en renversant Struenzée, en immolant Mathilde à l'ambition de sa rivale, ne conspirait qu'au bénéfice de ses propres ennemis, et son triomphe ne dura guère. Mais disons d'abord comment la fuite de Sophie Livernet acheva de brouiller le comte avec la cour.

Ainsi qu'il l'avait prévu, la reine considéra l'incartade de la danseuse comme un affront

personnel; et quand elle sut que la rebelle persistait à ne plus rentrer au théâtre : « Je veux, dit Sa Majesté, qu'on la force d'y reparaître. » — Je veux ! Malheureuse reine ! elle n'avait plus long-temps à dire : je veux, et ce fut une reine de théâtre qui lui fit voir, la première, que ces mots ne sont pas toujours un irrésistible talisman dans la bouche des rois ou des reines par droit divin. Sophie trouva dans l'hôtel du comte de Rantzau une sorte de forteresse contre laquelle vinrent se briser toutes les volontés royales et ministérielles ; car lorsque Sophie fut réclamée au nom de Sa Majesté, le comte fit répondre que Sophie était chez lui, et qu'on n'avait qu'à l'y venir chercher. Struenzée n'osa pas se mettre en guerre ouverte avec Rantzau pour une princesse d'opéra, et dissuada la reine de pousser plus loin les choses, dans l'intérêt de sa dignité royale. Eh bien, voyez un peu si, en 1772, les Danois n'étaient pas déjà un de ces peuples qui mettent le plaisir de l'opposition au-dessus de tous les autres ! Supposons que Sophie se fût décidée à revenir sur sa démarche, à rentrer au théâtre, à s'en remettre à la générosité du public, tout son talent n'eût pu lui épargner certainement quelques coups de sifflet. Beaucoup d'amateurs même avaient retenu leurs places

pour lui faire connaître cette petite humiliation, et la punir du crime de lèse-public; mais quand on apprit que sa résolution était irrévocable, qu'elle avait su résister au ministre et à la reine elle-même, l'opinion changea : Sophie devint une héroïne; ses rivales surtout exaltèrent sa magnanimité; on lui écrivit qu'elle serait applaudie à tour de bras si elle revenait d'elle-même; on lui décerna enfin une ovation hors du théâtre, un jour que, reconnue à la promenade dans une des voitures du comte, elle se vit escortée d'une foule enthousiasmée qui s'écria : Vive Sophie! vive la reine..... *des danseuses!*

Cependant ces acclamations n'avaient pas été cherchées par Sophie : elles lui rappelaient même désagréablement le théâtre auquel elle avait renoncé, et qu'elle ne regrettait plus, parce qu'une seule pensée remplissait désormais son ame : sa reconnaissance pour le comte de Rantzau. Oui, Sophie l'aimait véritablement. Il était dans la destinée du comte, après avoir rendu tant de femmes et de maîtresses infidèles à leurs maris et à leurs amans, d'être dans sa vieillesse à l'abri des représailles, grâces à l'amour romanesque d'une danseuse pour lui. Cet amour, il l'éprouva bientôt par la mauvaise fortune.

L'ambition jalouse de la reine Marie-Julienne fit payer cher à Mathilde et à Struenzée quelques jours de folle ivresse; on sait quelle catastrophe les accabla un matin au milieu d'un bal. Le comte de Rantzau avait été un des acteurs de la conspiration, et, après le succès, Sophie ne fut pas peu surprise de le voir rentrer dans son palais, non pas triomphant, mais la tête basse. Elle ignorait que le comte avait reçu sur la joue un soufflet de l'impatiente Mathilde, qui, se voyant arrêtée par lui, l'avait traité de lâche, et lui avait prédit que son heure de proscription ne tarderait pas à sonner.

Quelques jours après, le comte était parti pour Frédéricsberg, où résidait la nouvelle régente, en annonçant qu'il ne serait de retour que le lendemain; cependant le soir même il revint, agité, l'air sombre. Cette fois Sophie ne l'interrogea pas en vain: sa colère fit explosion: « Vraiment, dit-il, les misérables! ils ont cru que je leur avais vendu mon ame avec mon épée, et que je deviendrais l'instrument docile de leur ambition! Sophie, le croirez-vous? J'étais mandé à la cour pour prêter mon nom à un nouveau complot. Il s'agissait cette fois d'investir le fils de la régente de l'autorité suprême. On a pensé que le comte de Rantzau oublierait

sa fidélité au roi pour proclamer cette hypocrite usurpation : mais à la première parole qu'a osé m'adresser le nouveau favori, ce vil Guldberg, qui me ferait presque regretter le *médecin*, j'ai mis la main sur la garde de mon épée. Les lâches n'ont pas attendu que la lame sortît du fourreau pour se rétracter en prétextant un malentendu. Mais j'ai vu pâlir la régente. Elle ne me pardonnera pas d'avoir réduit son complice au silence devant elle. Dans ses propres excuses pour m'apaiser, perçait déjà une ironie que j'ai bien comprise. Je n'attendrai pas que l'on me remplace au conseil, Sophie!

— Quel est donc votre dessein, monseigneur?

— Cet aveu m'est pénible, ma Sophie, et à toi seule je puis le faire. J'ai trop vite écouté mes ressentimens contre la malheureuse Mathilde; mais, hélas! aujourd'hui, il est trop tard pour revenir sur mes pas. Je veux renoncer à la carrière politique et m'éclipser au moins pour quelque temps. Demain le bruit de ma disgrâce... ils appelleront cela une disgrâce... m'exposera aux ironiques complimens de condoléance des uns, aux froideurs marquées des autres. Mais je serai bientôt loin de Copenhague.

— Il faut que je fasse donc aussi mes adieux.

— Non, Sophie, non, je veux que mon départ

ait l'air d'un voyage et non d'une fuite. Je n'emporterai pas tous mes *trésors* avec moi ; et puis, mon amie, ce serait mal reconnaître votre affection que de vous entraîner par surprise dans mon exil... J'entends vous laisser le temps de la réflexion : vous vous êtes donnée à un protecteur, Sophie, ajouta-t-il, avec amertume, je serais injuste de vous associer à un proscrit. »

Soit que Sophie crût devoir respecter cette défiance, ou plutôt cette humeur du comte, soit qu'elle espérât qu'il changerait d'avis, elle essuya une larme et s'éloigna. Mais le comte s'en tint à son premier projet : il partit au bout de quelques jours secrètement, se rendit par eau à Elseneur et de là à Warenbourg sur la Baltique, d'où il continua son voyage par terre jusqu'à Kortswer, traversa le grand Belt, débarqua à Nyborg, puis alla à Odensée. Il se proposait de s'arrêter dans ce dernier séjour; mais la reine régente se donna le cruel plaisir de convertir son absence volontaire en bannissement réel, en lui faisant savoir par le major Harboe qu'elle l'invitait à quitter la Zélande et Funen s'il ne consentait pas à seconder son gouvernement.

Le comte de Rantzau se vit forcé de se retirer à Aschberg, où était le château de ses ancê-

tres. Là, baron héréditaire de plusieurs seigneuries, comte de l'empire, investi de tous les priviléges d'un ancien chef féodal, Rantzau jouissait du droit de vie et de mort sur de nombreux vassaux. Comment avait-il placé ailleurs ses rêves d'ambition? Ministre à Copenhague, il eût été moins puissant;... hélas! l'ambition peut-elle régler le caprice de ses rêves? Le comte n'était pas de l'opinion de César, qui eût mieux aimé, disait-il, être le premier dans un village que le second à Rome. Il sentit le besoin de s'étourdir au milieu des fêtes: les bourgeois et les fermiers, leurs femmes et leurs filles surtout, remplissaient ses appartemens, tantôt conviés par monseigneur à un bal, tantôt à un dîner. Dans cette petite cour du noble exilé, sa vanité d'homme à bonnes fortunes se réveilla, et il trouvait chaque jour un nouveau prétexte pour retarder d'écrire à Sophie. Singulière contradiction! il sentait pourtant qu'il n'aimait qu'elle; mais cet amour était devenu pour lui une habitude, une espèce d'amour *légitime* par sa date autant que par son caractère sérieux; il lui semblait que la présence de Sophie lui imposerait une retenue d'homme sage, et il souriait en se disant qu'il lui échappait comme un mari à sa femme.

Un soir, toutes les jolies paysannes du voisinage

d'Aschberg et les filles des bourgeois d'Hambourg parcouraient le parc illuminé, ou formaient des danses sur le gazon. Le comte de Rantzau sortit seul de ses appartemens, et se glissa le long d'une charmille, poursuivant une jeune Hambourgeoise qu'il lui semblait avoir remarquée plusieurs fois, entre autres la veille. Ce jour-là c'était elle certainement qui s'était approchée du cabinet où il fumait sa pipe, et qui avait interrompu sa béatitude extatique de fumeur en lui jetant par la croisée des bouquets de fleurs. Il avait guetté cette folle espiègle qui, comme la Galathée de Virgile, se cachait pour être vue, fuyait pour être atteinte. En effet, après maints détours dans un de ces verts labyrinthes des châteaux où il n'est pas besoin qu'une Ariane vienne vous faire connaître les secrètes issues, le comte coupa la retraite à la fugitive :

« Cette fois, lui dit-il, vous êtes ma prisonnière.

— Ah! monseigneur, répondit-elle d'une voix tremblante, grâce, grâce, je croyais que c'était votre jardinier qui courait après moi.

— Mon jardinier! tant mieux : Breitner est un galant fort aimable, et je suis charmé d'avoir été pris pour lui : car je remplirai sa charge jusqu'au bout. Quand il attrape quelque jeune fille dans ses plates-bandes il ne la laisse pas

s'en aller sans la mettre à l'amende d'un baiser.

— Monseigneur, à Hambourg, nous ne payons l'amende en cette monnaie-là qu'aux jardiniers qui nous épousent ; » et en parlant ainsi, la prisonnière, plus alerte que le comte déjà un peu essoufflé, changeant tout à coup de côté avec lui, se plaçait de manière à pouvoir s'esquiver sans payer amende ou rançon ; cependant elle ne s'éloigna pas, et ayant égalisé les chances d'une nouvelle course, elle consentit à parlementer.

Qui de vous, amis lecteurs, ne se souvient d'avoir, écolier vagabond, poursuivi, à travers une prairie ou le long d'une eau courante, un de ces jolis dragons aux ailes diaphanes dont le vol capricieux exalte peu à peu l'ardeur de l'enfant en la trompant sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin le jeune chasseur, honteux de ses vains efforts et s'exagérant le prix de sa conquête, donnerait tout au monde pour arrêter et saisir l'insecte fugitif. Hélas ! plus tard, lorsqu'aux illusions d'un autre âge a succédé le désenchantement, l'homme perd le droit de sourire des désirs impatiens de l'enfance et du prix qu'elle attache à une proie si légère. Peut-être le comte de Rantzau eût-il fait en tout autre temps cette réflexion morale

qui se trouve dans cinq ou six poètes de ma connaissance; mais il n'était pas en veine de philosophie ce soir-là : il ne se sentait plus dans les jambes assez de vigueur pour recommencer la course qu'il venait de faire, et il se serait cru par trop humilié de laisser échapper la jeune Hambourgeoise qui, au clair de la lune, au son de la musique des danses, lui paraissait d'ailleurs plus jolie qu'aucune des princesses, hautes dames, bourgeoises, grisettes, actrices, cantatrices, danseuses même, qu'il eût jamais vues de jour ou de nuit. Le souffle lui manquant pour courir, il se crut obligé de retenir la fugitive par l'éloquence des promesses, et il n'en fut pas avare; on lui demanda des gages matériels pour croire à ses belles paroles : il donna une bague en diamans qu'il tenait de feue sa légitime épouse, la comtesse de Rantzau, et qu'il avait refusée à plus de vingt maîtresses : moyennant ce don, la jeune Hambourgeoise consentit à payer l'amende et à se laisser accompagner par le comte jusqu'à la porte du parc. Mais là, il fut défendu à Son Excellence de franchir cette limite; et quand le don Juan danois voulut au moins obtenir un second rendez-vous : « Monseigneur, lui dit-on, je suis trop généreuse pour abuser de tant de promesses qui

vous ont été surprises peut-être; je dois vous laisser le temps de tenir toutes celles que d'autres ont sûrement obtenues avant moi d'un seigneur aussi généreux. S'il existait à Copenhague, par exemple, des droits antérieurs aux miens, je saurai les respecter; adieu! » Et la jeune fille partit.

Un moment le comte resta pétrifié : était-ce un songe, ou une scène de comédie? qui pouvait être cette coquette si maîtresse d'elle-même, cette ingénue qui, tout à coup, avait parlé un langage si élégant?—Et cette voix qui, malgré un certain accent hambourgeois, lui rappelait une voix bien connue? mais surtout que signifiait cette allusion à Sophie, à Sophie oubliée à Copenhague? En vérité, ce serait Sophie elle-même, si Sophie était blonde comme l'inconnue, et Sophie est brune. — Sophie aurait-elle une sœur à Hambourg? se dit le comte après quelques autres suppositions.

En dernier résultat, le comte ne pouvait s'empêcher de conclure qu'il avait été joué, n'importe par qui; — une adroite friponne s'était emparée de sa bague et elle pourrait venir réclamer, à son propre tribunal, sa promesse de l'épouser comme jadis Thamar fit à Jacob. « Le vieux renard est pris au piége, se dit-il; décidé-

ment, je suis usé en amour comme en politique : il est temps que le diable se fasse ermite.

Vainement le comte essaya de rire de lui-même, il rentra tout triste dans son appartement et la solitude lui pesa : il essaya de se mettre en colère en cassant sa plus belle pipe contre la muraille : « vaine impatience de vieillard ! » se dit-il, et il lui fallut subir les monotones réflexions du découragement qui l'accablait. Pour cet homme si ardent, si vif, si irritable, cette mélancolie apathique était comparable au supplice inventé par je ne sais plus quel tyran qui condamnait ses victimes à mourir sous la lente distillation d'une eau qu'on leur faisait tomber goutte à goutte sur le crâne.

Enfin quelques larmes mouillèrent ses yeux, et l'image de Sophie dissipa toutes ses autres visions : « Elle seule, pensa-t-il, pourrait me distraire de ce fatal retour sur moi-même : je veux lui écrire combien je suis malheureux. » Il prit une plume avec l'idée de tout dire à Sophie; mais quel est l'amant, jeune ou vieux, qui n'a pas ses réticences? Comme le comte avait le choix dans les tristes souvenirs qui torturaient son ame, — pour exciter la pitié de sa maîtresse, il se contenta de lui raconter sa traversée d'Elseneur à Warembourg :

« Ma chère Sophie, j'ai long-temps lutté contre un aveu qui humiliait mon orgueil : mon secret m'échappe. Vainement je change de lieu, partout je retrouve les mêmes pensées : si je suis seul, mon imagination leur prête des formes de fantômes, si j'appelle autour de moi le monde et son bruit, je crois voir d'ironiques sourires sur les visages les plus gracieux comme sur les plus indifférens. Les paroles insignifiantes de la conversation reçoivent de mon esprit un sens amer; et quelquefois la fatalité jette sur mon passage des interlocuteurs qui, sans le savoir eux-mêmes, servent d'interprètes à mon désespoir : je vous cherche alors, Sophie, et je suis deux fois proscrit, deux fois exilé; car vous n'êtes pas là. Venez, si vous avez compassion de votre ami, venez comme un autre David, pour dissiper les spectres qui m'assiégent : jusqu'ici, j'ai hésité à vous associer à mon existence : vous, jeune, gaie, folâtre comme vous êtes; — Sophie, vous êtes libre encore; mais vous êtes généreuse et vous viendrez. Vous allez juger par la première partie de mon voyage si j'exagère les fatales coïncidences qui me poursuivent depuis que j'ai cru pouvoir me séparer impunément de mon bon ange visible.

« Après être resté quelque temps renfermé dans

la cabine du patron du bâtiment, je montai sur le pont; et le premier objet que je découvris fut le château de Cronenbourg : une larme vint mouiller ma paupière au souvenir de la reine captive, et je me plaignis de la chaleur pour pouvoir passer mon mouchoir sur mon front et mes yeux. Bientôt, le bâtiment doubla une espèce de cap, et ce fut le gibet où pendaient encore les membres de Struenzée qui s'offrit à ma vue.

« Malheureux! m'écriai-je involontairement au patron, ne pouviez-vous, par votre manœuvre, m'éviter ce spectacle ?

— Je ne pouvais me dispenser de doubler le cap, me répond cet homme; » et moi, honteux de mon mouvement, comme si j'avais besoin de réparer ma brusquerie, je lui jette un ducat et me retire dans une autre partie du yacht, mais pas assez loin pour perdre un mot de l'entretien qui s'engagea bientôt entre mon domestique et le patron.

« Camarade, dit celui-ci, que signifie cette terreur de ton maître? Aurait-il trempé dans l'horrible guet-apens tendu à ces malheureux!

— N'êtes-vous pas Norwégien? reprit mon valet, voulant écarter cette explication.

— Oui, camarade; je m'appelle Pierre Heilsen, et je suis l'homme qui sauva notre roi

Christian, alors qu'il n'était que prince royal. Je le voyais se noyer dans la Baltique, et personne ne se hâtait de le secourir, car il était escorté des créatures de sa marâtre. Je me jetai à la mer, et faillis me perdre avec lui; mais l'eau nous ramena ensemble au rivage. Le roi Frédéric me fit remettre une bourse pleine d'or, et ordonna que l'on eût soin de moi. Mais je fus oublié, et ce ne fut que la jeune reine qui acquitta plus tard cette dette, lorsque le hasard me rendit le malade de son médecin, devenu, depuis son ministre. Quelque temps après, je dus à Struenzée..... je ne crains pas de le dire, camarade, devant ce gibet, où les traîtres ont exposé les restes de cet ami du peuple... Je dus à Struenzée d'être présenté à la belle reine. Sa Majesté voulut voir celui qui avait sauvé son époux, elle me prit la main, elle me fit adresser un geste de remercîment par son fils alors à la mamelle, et me dit enfin: « Soyez tranquille, Pierre, vous n'aurez plus besoin de travailler; une pension annuelle de cent frédéric d'or assurera le repos à votre vieillesse.» Mais moi, j'osai lui répondre: « Non, madame, ce ne serait pas me rendre heureux que de m'empêcher de travailler. Je ne pourrai vivre que sur la mer, car j'y suis né. Autant vaudrait dire aux poissons de venir jouer

sur ces beaux tapis...» La reine se mit à rire. «Eh bien! dit Struenzée, que Votre Majesté fasse don à ce brave homme d'un yacht, dont il sera le patron et le maître... Camarade, vous êtes sur le yacht qui me fut donné par la reine Mathilde, à la prière de Struenzée. Si, par hasard, vous étiez, votre maître et vous, des amis de la marâtre, vous auriez eu grand tort de prendre ici votre passage; nous n'arriverions pas tous à Warembourg, je vous en préviens.

— Mon maître n'est pas ce que vous pensez, dit mon valet...

—Ce que je pense! reprit le patron du yacht: en effet, j'avais eu une mauvaise pensée quand je l'ai vu se troubler devant ce gibet infâme et puis me remettre ce ducat: tenez, dans le doute, j'aime mieux le jeter à la mer...» Ce qu'il fit. Et moi, jusqu'à Warembourg, ma Sophie, je n'osai plus regarder en face cet homme; — au moindre nuage qui passait dans le ciel, je m'imaginais qu'une tempête allait dénoncer au patron reconnaissant qu'il portait sur son yacht le comte de Rantzau...»

Cette lettre suppliante ôta comme un lourd fardeau du cœur de celui qui venait de l'écrire. Faibles mortels que nous sommes, amoureux ou dévots, nous nous humilions devant notre

divinité, quand notre courage nous abandonne : c'est à la prière que nous redemandons des forces contre le malheur.

Le comte appela son valet de confiance : « Arnold, lui dit-il, je sais que je puis compter sur toi ; demain sois prêt à partir pour Copenhague. Voici une lettre pour mademoiselle Livernet ; tu ajouteras de vive voix à ce qu'elle contient que tu te mets à ses ordres pour l'accompagner : reviens demain prendre mes dernières instructions avant de monter en voiture.

— Monseigneur, vos ordres seront exécutés. »

Quand Arnold fut sorti : » Vraiment, pensa le comte, Arnold va souvent à Hambourg depuis quelque temps. J'aurais dû lui demander s'il n'aurait pas ouï parler de quelque dame étrangère qui y vivrait avec éclat ou avec toutes les précautions du mystère. Mon inconnue est quelque adroite friponne... Il faut convenir qu'elle m'a ensorcelé. J'ai trop tardé d'écrire à Sophie de venir me rejoindre. »

Cependant, comme si toutes ses peines eussent été scellées sous le pli de sa lettre, le comte se mit au lit sans redouter l'insomnie

ou les mauvais songes qui le menaçaient deux heures auparavant.

Le lendemain, avant midi, le comte vit monter Arnold dans sa chambre : « Monseigneur, dit-il, j'ai quelque idée que mon voyage pourrait bien être inutile : une voiture vient d'arriver dans la cour du château, et la dame qui en est descendue demande à être introduite auprès de vous sous prétexte qu'elle vous apporte des nouvelles de Copenhague. »

Sur les pas d'Arnold, montait une jeune dame qui laissa tomber son manteau pour se jeter dans les bras du comte : c'était Sophie.

« Ah! s'écria Rantzau, vos nouvelles du Danemarck seront bien vieilles!

— Mais, monseigneur, dit Sophie, qu'importe que je sois partie il y a long-temps, si je n'arrive que lorsque vous désirez mon retour.

— Et moi qui ne vous ai pas reconnue, perfide!

— Avouez que je parlais bien le patois de Hambourg, que j'étais une jolie blonde, et que j'avais raison de redouter un baiser à cause du rouge qui rendait mon teint si vermeil.

— Vous êtes une magicienne, Sophie.

— Hélas, monseigneur, je suis tout bonnement une fille de théâtre qui aurait encore mieux joué son rôle, si elle n'eût quitté les planches un peu trop tôt, grâces à une auguste et courageuse protection.

— Sophie, dès demain, je veux que vous deveniez la comtesse de Rantzau.

— Et moi, monseigneur, je ne veux pas que vous deveniez le gendre du tailleur Livernet; je vous rends donc votre bague.

— Je ne la reprends qu'à la condition que vous consentirez à être comtesse, Sophie.

— Monseigneur, y pensez-vous? moi, comtesse de Rantzau?

— Mais pourquoi pas?

— Parce que Sophie Livernet peut vous pardonner vos infidélités: mais la comtesse de Rantzau ne vous les pardonnerait pas.

— Ah! Sophie, je suis bien vieux pour courir après les jeunes coquettes.

— Pas assez pour qu'elles ne vous épargnent la moitié du chemin; ainsi n'en parlons plus. Je vous dois ma liberté, je ne puis vous priver de la vôtre. »

Rantzau se rendit à cette délicatesse.

Le château d'Aschberg retentit du bruit des plus joyeuses fêtes, et Sophie prouva enfin au noble exilé qu'on pouvait être heureux ailleurs qu'à la cour.

APPENDICE

A L'HISTOIRE DE POCAHONTAS.

La Légende de Wawanosh.

C'est dans une vieille histoire de la Virginie, que j'ai trouvé l'indication de l'oiseau de Pocahontas, qui, après tout, n'a peut-être été pour moi qu'une réminiscence de la conclusion de la FIANCÉE D'ABYDOS. Mais comme je pense qu'il n'est d'inventions originales que celles qui s'accordent avec les mœurs et les traditions du pays où l'on place sa fable, j'ai été heureux de lire la légende suivante dans deux petits volumes qui m'arrivent de New-York [1]. J'abrége en traduisant :

— Deux cents hivers ont passé depuis que la renommée de Wawanosh retentit pour la première fois sur les bords du lac Supérieur. C'était un chef d'ancien lignage, d'une famille où le titre de chef se transmettait de père en fils depuis les temps les plus reculés, et Wawanosh était fier de ses ancêtres.

Aux honneurs de sa naissance Wawanosh joignait les avantages d'une haute taille et d'un aspect imposant avec les brillantes qualités de la force, du courage et de l'activité ; on vantait la dimension et le poids de son arc parmi les tribus voisines ; il était cité pour avoir maintes fois transpercé les flancs

[1] INDIAN TRAITS, etc. 2 vol. by B. B. Thatcher. New-York 1833.

M. Thatcher cite les *Voyages de Schoolcraft*; et Schoolcraft dit tenir la tradition de miss Jane Johnston.

d'un chamois avec ses flèches armées d'une tête de pierre aiguë.

On recherchait autant ses conseils qu'on redoutait ses prouesses ; de telle sorte qu'avec le temps Wawànosh fut également célèbre comme chasseur, comme guerrier et comme sage.

Cependant il avait déjà dépassé le midi de ses jours et il était familièrement appelé *Akkiwaisie*, terme qui signifie : celui qui a long-temps séjourné sur la terre. Tel était Wawanosh à qui sa nation d'une voix unanime décernait la première place parmi ses chefs, à la guerre comme sous la wigwam du conseil; mais l'orgueil était la passion dominante de Wawanosh.

Wawanosh n'avait qu'une fille qui avait déjà vu bourgeonner les arbres de dix-huit printemps. Le père de Mis-Ka-Bun (*Point-du-Jour*) n'était pas plus célèbre par ses exploits que sa fille par sa douceur, sa taille légère, ses yeux brillans et sa longue chevelure noire.

La main de *Point-du-Jour* fut recherchée par Awansie jeune homme d'une race obscure, qui n'avait d'autre recommandation qu'une belle taille, une figure gracieuse, une démarche mâle et un regard où étincelait la flamme de la jeunesse et de l'amour.

C'était assez pour attirer l'attention de la jeune fille, qui ne fut pas insensible aux soins d'Awansie; mais le père désirait une alliance plus illustre, plus digne de son rang et de sa race.

« Écoute-moi, jeune homme, dit-il au chasseur tremblant, écoute-moi bien. Tu me demandes de t'accorder ma fille, la consolation de ma vieillesse, le don le plus doux que m'ait fait le maître de la vie. D'autres m'ont demandé avant toi la même faveur, qui étaient aussi jeunes, aussi actifs, aussi amoureux que toi; et quelques-uns de ces chasseurs avaient de meilleurs titres à devenir mes gendres.

Sais-tu, jeune homme, quel est celui que tu voudrais choisir pour beau-père? as-tu bien réfléchi aux actions qui ont fait de moi un chef respecté de notre tribu, un chef redouté de nos ennemis? Où y a-t-il un chef qui ne serait fier de pouvoir se croire l'ami de Wawanosh? où y a-t-il un chasseur qui pourrait bander l'arc de Wawanosh? où y a-t-il un guerrier qui ne souhaite pas d'être un jour égal en bravoure à Wawanosh? Ne sais-tu pas enfin que mes pères vinrent autrefois des lieux où le soleil se lève, décorés de plumes et revêtus d'autorité!

» Voyons donc, jeune homme, ce que tu peux dire pour justifier tes prétentions à une alliance avec ma race guerrière. As-tu jamais rencontré tes ennemis sur le champ de bataille? As-tu jamais rapporté au camp un trophée de victoire? As-tu jamais éprouvé ton courage en souffrant une longue torture? As-tu triomphé de la faim, as-tu bravé une grande fatigue? ton nom est-il connu au-delà des limites de ton village natal? Va donc, jeune homme, va donc te conquérir un nom. Il n'y a que les braves qui puissent jamais espérer d'être admis à une alliance avec la race de Wawanosh. Ne crois pas que mon vieux sang se mêle jamais à celui des Awansies, qui n'ont qu'un vil *poisson* pour *totem*. [1] »

Un vieux duc et pair de la vieille monarchie française n'eût pas été plus dédaigneux pour un fils de procureur qui eût prétendu à la main de sa fille, sans respect pour son blason. Cette légende sauvage nous révèle que l'orgueil aristocratique est dans la nature; car notre auteur étant un républicain, ne peut être accusé d'avoir falsifié le texte de la tradition.

L'amant, fort triste de cette réponse, ne perdit pas

[1] Le totem est l'armoirie des sauvages tatoués.

courage et résolut de se rendre digne de la fille de Wawanosh, ou de périr dans l'entreprise. Il rassembla plusieurs de ses jeunes compagnons; il leur déclara que son intention était de conduire une expédition contre l'ennemi de la tribu, et leur demanda de le suivre. Quelques-uns acceptèrent immédiatement la proposition; les autres réfléchirent, mais furent bientôt ramenés à l'avis du plus grand nombre; et avant que dix soleils se fussent éclipsés, Awansie se trouva à la tête d'une troupe formidable de jeunes guerriers, sinon aussi amoureux que lui, du moins tout aussi ardens à se distinguer dans le combat. Chacun d'eux s'était pourvu, selon l'usage de la tribu, d'un arc et d'un carquois plein de flèches garnies d'une tête de caillou; chacun portait sur ses épaules un *muskimot* ou havre-sac rempli d'une petite quantité de froment desséché, mêlé à un peu de *pemmican* ou viande salée; chacun était armé d'un *Pugga-magoun*, ou massue de guerre, en bois dur, suspendue à une ceinture de peau de daim. Mais quelques-uns portaient en outre une sorte de couteau en pierre et la vieille *shimagune* ou lance indienne; c'était une perche longue d'une toise, avec une tête de jaspe, au lieu de fer, fixée au bout avec des baguettes de bois dur et des courroies en nerfs de chamois : ainsi équipés, décorés de plumes et tatoués chacun à sa guise, les jeunes guerriers se rendirent au lieu designé pour la danse de guerre.

Une plaine unie, avec un vert gazon, s'étendait à un mille de la demeure de Wawanosh, vers la pointe de terre nommée *Shogwoimakoung*. Des cabanes en écorces étaient bâties çà et là sur cette pelouse, quelques-unes à l'ombre d'un bouquet d'arbres, d'autres autour d'un pin solitaire qui avait échappé pendant des siècles à la fureur de l'ouragan. Une ceinture de sable jaune formait la rive la plus rapprochée du

lac, et l'arrière-plan du paysage avait pour rideau une forêt de chênes de peupliers et de sapins.

Au centre de la plaine verte s'élevait un vieux tronc dépouillé de ses rameaux avec une arène circulaire qui servait depuis un temps immémorial à la danse de la guerre. Là les jeunes compagnons d'Awansie se réunirent autour de leur chef, distingué par sa beauté autant que par les plumes d'aigle qui ornaient sa tête. Un feu de bois de pin pétillait sur le gazon. Awansie mena deux fois la ronde autour de ce feu, d'un pas mesuré, et avec un chant solennel, puis s'arrêtant tout à coup, il poussa le cri de guerre. Après quoi la danse commença immédiatement. Un vieillard à la tête de la bande, battait la mesure sur un tambour, tandis que plusieurs guerriers agitaient leurs shimagouns et de temps en temps réveillaient les échos des forêts par leurs cris. Chaque guerrier chantait, en alternant, un couplet auquel tous les autres répondaient en chœur:

Les aigles ont quitté leur aire,
Écoutez leurs cris dans les cieux.
Poussez, poussez le cri de guerre;
Le Chef reviendra glorieux.

Ils continuèrent ainsi à chanter pendant deux jours et deux nuits, avec de courts intervalles ; le troisième jour ils s'éloignèrent du feu un à un, et se rendirent par divers chemins au lieu d'où ils devaient fondre tous ensemble sur le territoire ennemi.

Le chef de cette petite armée ne fut pas des derniers à partir; mais auparavant il avait dit un secret et tendre adieu à la fille de Wawanosh. Ce fut une scène de tristesse et d'amour; les deux amans cherchaient à se communiquer une espérance qu'ils ne sentaient pas en eux-mêmes; car ils avaient eu chacun cette même nuit des rêves défavorables : cependant

ils insistèrent dans leurs sermens sur une fidélité éternelle, promettant, lui, de n'avoir jamais d'autre épouse que Point-du-Jour; elle, d'autre époux qu'Awansie, dans le monde des esprits comme dans celui-ci, et tous deux s'y engageant par tous les gages qu'a pu imaginer la superstition de l'amour indien.

« Adieu donc, un dernier adieu, dit enfin ce Romeo des forêts américaines. Adieu, je n'ai pu supporter les mépris de ton père ; mais à ses mépris je vais devoir la gloire ou la mort : il verra que ce n'était pas un cœur efféminé que celui où règne sa fille. — Adieu, dit Point-du-Jour, le bonheur t'attend avec la gloire : je ne cesserai pas d'invoquer pour toi le Grand-Esprit. — Adieu, répéta Awansie, je me montrerai digne de tes prières; le Grand-Esprit fera le reste. »

La légende ne dit pas où se passait ce douloureux entretien; le wigwam d'un chef sauvage n'a pas de balcon : on doit se figurer la fille de Wawanosh sur sa porte, et Awansie qui s'éloigne à pas lents, après avoir obtenu peut-être de dérober un baiser sur les chastes joues cuivrées de son inconsolable Juliette.

Le jeune chef tint parole, il fut brave à rendre jaloux Wawanosh lui-même; l'ennemi, culbuté par sa troupe, laissa la plupart de ses guerriers sur le champ de bataille; honneur à Awansie !... Hélas, Awansie est lui-même frappé d'un coup mortel : il tombe ; ses amis accourent, il expire dans leurs bras : « Allez dire à la fille de Wawanosh que je meurs digne d'elle et de son père! » Ce furent ses dernières paroles, fidèlement rapportées à Point-du-Jour.

Depuis ce glorieux, mais fatal dénouement, le sourire fut à jamais banni de la demeure de Wawanosh. Sa fille languit au milieu des larmes, des soupirs et des lamentations. En vain, le vieux chef cherchait par tous les moyens à la distraire ; en vain pour la consoler il employa l'autorité paternelle : repro-

ches et douces caresses furent inutiles : Point-du-Jour se retirait, chaque fois qu'on ne la surveillait pas, dans la partie la plus solitaire de la forêt, où elle s'asseyait sous un arbre, et chantait ses lamentables mélodies pendant des heures entières : on répète encore parmi les descendans de sa tribu, ce fragment d'un de ses chants de deuil :

« O comment chanterais-je la gloire de mon bien-aimé ! son ame voltige encore autour de moi. Le gazon qui croît sur sa tombe est encore trop bas, et ses soupirs ne peuvent s'élever au-dessus du vent... Ah ! qu'il était beau ! qu'il était brave !

« Je ne dois pas troubler le silence de cette paisible retraite, ni perdre le temps en vaines chansons, lorsque son ame parle tout bas à la mienne. Je l'entends dans le léger bruit des feuilles nouvelles. Elle me répète qu'il est là, près de moi, qu'il m'aime mort comme il m'aimait vivant, quoique le sable jaune le recouvre. Parle-moi tout bas, ame de mon amant, parle-moi tout bas.

« Je chanterai quand le gazon répondra à mes plaintes, quand ses soupirs répondront à mes sanglots. C'est alors que ma voix fera entendre ses louanges : reste, reste, ô mon amant, reste, ame chérie, reste encore.

« L'esprit de mon amant me quittera bientôt ; il se rend au pays de l'heureux repos pour y préparer ma couche nuptiale. Je dois l'attendre en pleurant jusqu'à ce qu'il vienne me chercher : hâte-toi, mon amant, hâte-toi ; viens, ô son ame, viens ! »

C'est ainsi qu'elle répétait tous les jours son chant mélancolique. Au bout de quelque temps, un petit oiseau d'un brillant plumage vint voleter parmi les branches de l'arbre sous lequel elle allait s'asseoir habituellement. Sa voix douce et simple semblait répondre à Point-du-Jour. C'était un oiseau

d'une forme étrange, tel qu'elle n'en avait pas vu encore. Il venait sur l'arbre tous les matins chanter avec elle, et ne s'envolait que lorsqu'il faisait nuit. Son imagination lui fit supposer que c'était l'ame de son amant qui prenait cette forme, et elle répéta plus souvent ses visites à la forêt.

C'est ainsi qu'elle vécut quelque temps encore, ne faisant que chanter et oubliant quelquefois de prendre aucune nourriture, jusqu'à ce que la mort eut pitié d'elle. Quand elle ne fut plus, l'oiseau cessa de reparaître, et le bruit se répandit qu'il l'avait suivie au paradis des braves et des vierges.

Mais des larmes amères coulèrent dans la demeure de Wawanosh : il vécut long-temps encore accablé de ses remords et de son orgueil, encore plus que du poids des années.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME [1].

[1] Autant que possible, dans ces deux volumes, l'auteur a classé les légendes et romans dans l'ordre chronologique qui se trouve être à peu près l'ordre de leur composition.

VI[e] Siècle.	La Légende de saint Oran.	1822.
IX[e] »	Le Trésor du Plan-de-la-Cour.	1828.
XII[e] »	Passeroun.	1833.
1550.	L'Autopsie.	1832.
1616.	Pocahontas.	1832.
1655.	Milton.	1830 et 1834.
1720.	Pope.	1832.
1760.	Macpherson.	1834.
1772.	Le Comte de Rantzau.	1833.

Errata du Tome II.

POCAHONTAS. Page 63, lisez l'épigraphe ainsi :

— She never told her love,
But let concealment, like a worm i' th' bud,
Fed on her damask cheek; she pined in thought,
And sat like PATIENCE on a monument,
Smiling at GRIEF.

— Page 69, ligne 7 : *disparaissant*, lisez : *disparaissent*.
— Page 112, ligne 12 : *fille du roi*, lisez : *fille de roi*.

MILTON. Page 218, dans la note : *O'neil*, lisez : *H. Neel*.

POPE. Page 222, ligne 8 : *qu'elle*, lisez : *qu'il*.

LES DEUX MACPHERSON. Page 297, ligne 10 : *s'il faut dire*, lisez : *s'il faut tout dire*.
— Page 317, ligne 4 : *vous voyez, mon frère*, lisez : *vous voyez milord, mon frère*.
— Page 322, ligne 7 : *prouvai*, lisez : *prouve*.
— Page 326, ligne 8 : *perdus*, lisez : *pendus*.
— Page 350, ligne 6 : *du comté*, lisez : *le comté*.

LE COMTE DE RANTZAU. Page 392 : *et se livrait*, lisez : *il se livrait*.

TABLE DES DEUX VOLUMES.

—

TOME PREMIER.

TOME DEUXIÈME.

Sous Presse :

I.

BARRAL DES BAUX, 2 volumes in-8°. (Seconde série du *Perroquet de Walter Scott.*)

II.

CHRONIQUE DE DON JUAN DE PADILLA ET DES COMUNEROS D'ESPAGNE SOUS CHARLES-QUINT. 2 vol. in-8°.

III.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE, 6 vol. in-8°. — Cet ouvrage contiendra le tableau historique, biographique et critique de la littérature anglaise depuis Shakspeare jusqu'à Walter Scott. L'auteur s'est étudié à apprécier chaque auteur sous le point de vue français et chaque époque littéraire sous celui de l'influence réciproque des deux littératures anglaise et française. — La vie littéraire de sir Walter Scott formera un ouvrage à part.

Ouvrages du même Auteur.

I.

HISTOIRE DE CHARLES ÉDOUARD, dernier prince de la maison de STUART; 2 vol. in-8°. Nouvelle édition. 1833.

Cette *nouvelle édition* est non seulement revue, mais encore augmentée de plusieurs chapitres inédits, d'après des documens nouveaux parvenus à l'auteur depuis 1830. L'*Histoire de Charles Édouard* est le complément des diverses histoires d'Angleterre et d'Ecosse, et forme la partie historique des voyages dans la Grande-Bretagne.

II.

VOYAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DANS LA GRANDE-BRETAGNE; 3 vol. in-8°, ornés de vignettes, gravures, portraits, *fac simile*. (Un dernier volume reste à publier.)

III.

VUES PITTORESQUES D'ÉCOSSE, 1 vol. petit in-folio, orné de soixante vues par M. PERNOT, et de douze sujets par MM. DELAROCHE et EUGÈNE LAMY.

IV.

ESSAI SUR LE CARACTÈRE, LE GÉNIE ET LA VIE DE LORD BYRON, un vol. in-18.

V.

ESSAI SUR LA VACCINE ET LA PETITE VÉROLE, LE GAZ HYDROGÈNE, etc.





